

E. CHAUFFAT

Relieur

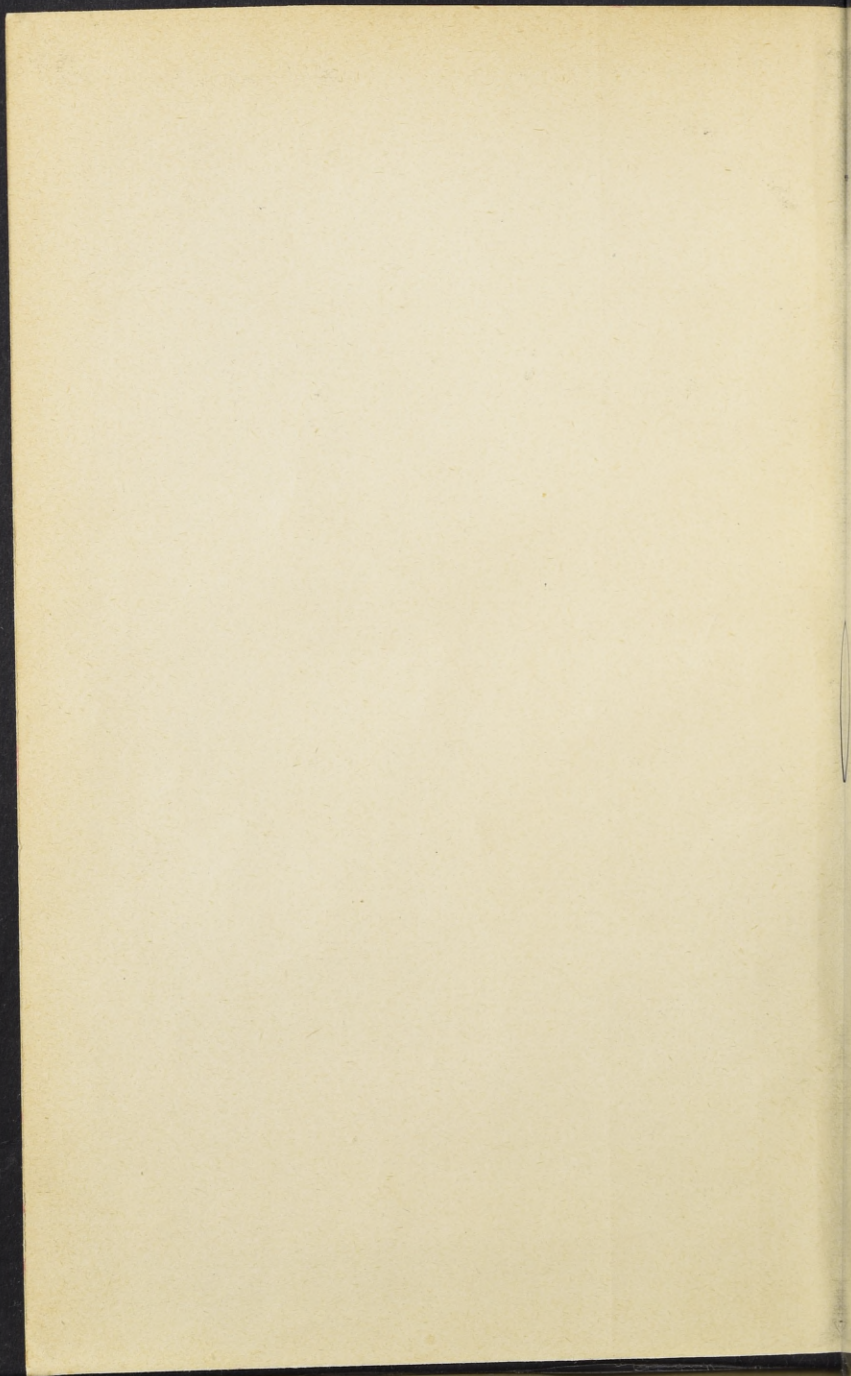
17, r. de l'Ecole, Genève

GE Biblioth. pub. et univ.



1061258314



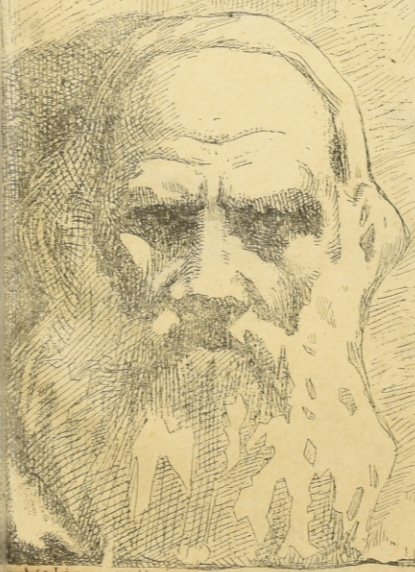


Tome V

ŒUVRES COMPLÈTES
du Comte

Léon TOLSTOÏ.

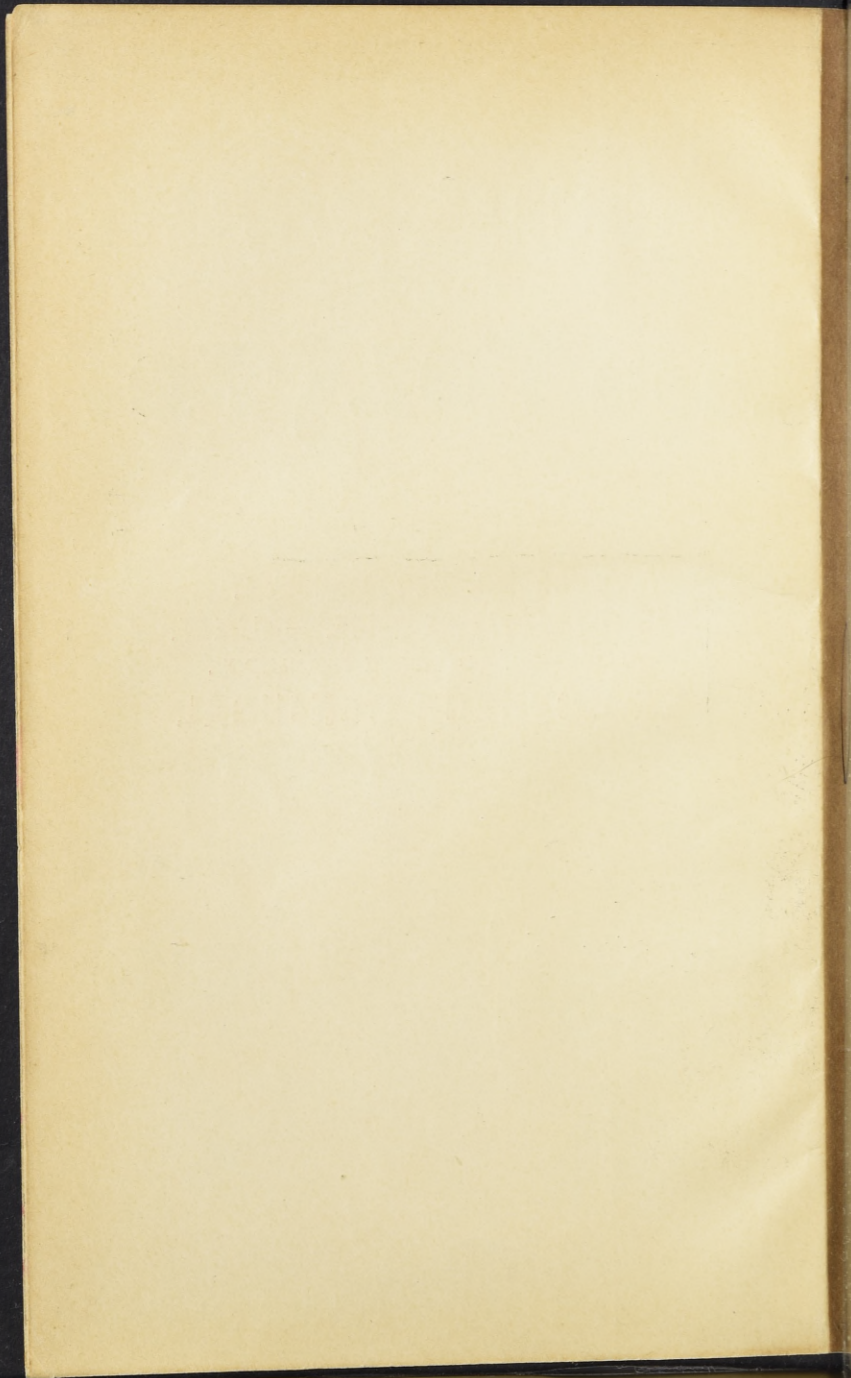
LE JOURNAL D'UN MARQUEUR.
UNE TOURMENTE DE NEIGE. — ALBERT.
DU JOURNAL DU PRINCE NEKHLUDOV.
LE BONHEUR CONJUGAL



Traduction
de
J.W. BIENSTOCK



P.-V. STOCK éditeur.-Paris



CTE LÉON TOLSTOÏ

OEUVRES COMPLÈTES

V

LE JOURNAL D'UN MARQUEUR

(1856)

UNE TOURMENTE DE NEIGE

(1856)

ALBERT

(1856)

DU JOURNAL DU PRINCE D. NEKHLUDOV

(1857)

LE BONHEUR CONJUGAL

(1859)

Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en Janvier 1903.

Cette édition définitive des Œuvres Complètes du C^{TE} LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par M. J.-W. Bienstock.

Cette traduction littérale et intégrale est révisée et annotée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits originaux de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tchertkov.

Ce cinquième volume est orné d'un portrait (reproduction d'une daguerréotypie) du C^{TE} LÉON TOLSTOÏ, pris en 1857.

1887

P. - V. STOCK, Éditeur, Paris.



C^{te} Léon Tolstoï
(1857)

ÉDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

CTE LÉON TOLSTOÏ

ŒUVRES COMPLÈTES

V

LE JOURNAL D'UN MARQUEUR (1856)
UNE TOURMENTE DE NEIGE (1856)
ALBERT (1856)
DU JOURNAL DU PRINCE D. NEKHLUDOV (1857)
LE BONHEUR CONJUGAL (1859)



PARIS — 1^{er} ARR.
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
27, RUE DE RICHELIEU, 27
—
1903

*De cet ouvrage il a été tiré à part
dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés et paraphés par l'éditeur.*



LE JOURNAL
D'UN MARQUEUR

NOUVELLE

(1856)

C'était vers trois heures. Des messieurs jouaient : le client, le grand (ainsi l'appelait-on) ; le prince (celui qui vient toujours avec lui). Le monsieur aux longues moustaches était aussi là avec le petit hussard. Oliver, l'ancien acteur, et *Messire*. Il y avait pas mal de monde.

Le grand jouait avec le prince. Moi, je marche autour du billard avec ma petite machine et je compte : 10 et 48, 12 et 48. On connaît notre besogne de marqueur : pas encore un morceau dans le ventre, pas dormi de deux nuits et il faut sans cesse crier les points et retirer les billes. Je compte et je regarde. Dans la porte, un monsieur quelconque vient d'entrer. Il regarde, regarde et s'as-

sied sur le petit divan. Bon! « Qui peut-il être? C'est-à-dire à quelle classe appartient-il? » pensai-je.

< Il était vêtu proprement, élégamment, si proprement que tous ses vêtements avaient l'air de sortir de chez le tailleur : pantalons à carreaux, veston à la mode, très court, gilet de peluche et chaîne de montre en or avec une foule de petites breloques. Il est vêtu avec soin, mais sa personne même est encore plus élégante : mince, taille élevée, cheveux frisés sur le devant, à la mode, visage blanc et rose, en un mot un beau garçon.

< C'est connu, on sait que nous voyons des gens de toutes sortes, le monde le plus huppé vient là, et aussi beaucoup de déguenillés... alors, bien qu'on soit marqueur, on s'habitue aux hommes, c'est-à-dire qu'on entend quelque chose à la politique.

Je regarde le monsieur. Je vois qu'il s'assied tranquillement, ne connaît personne ; son costume est tout neuf. Je pense : oui, c'est un étranger, un Anglais, ou un comte nouvellement arrivé. Malgré sa jeunesse il a l'air assez important. Près de lui était Oliver, qui, lui-même, s'écarta.

La partie était finie. Le grand avait perdu. Il me cria :

— Toi, tu mens toujours, tu comptes mal, tu es distrait.

Il m'injuria, jeta la quille et s'en alla. Et voilà !

Chaque soir il joue avec le prince une partie de cinquante roubles, et maintenant il vient de perdre une bouteille de Mâcon et se met hors de soi. Bah ! C'est un caractère comme ça ! Il arrive parfois qu'il joue avec le prince jusqu'à deux heures, ils ne mettent pas d'argent dans la blouse, et je sais déjà qu'il n'y a d'argent ni chez l'un, ni chez l'autre, mais comme ça ils jettent la poudre aux yeux, et avec des airs sérieux :

— Ça va-t-il, doublons jusqu'à 250 ?

— Ça va.

Et si j'ai le malheur de bâiller, ou si je ne mets pas la bille comme il faut, — dame, l'homme n'est pas de fer ! — alors il faut entendre :

— On ne joue pas à la craie, mais à l'argent !

Celui-ci m'en veut plus que tous les autres.

Eh bien ! Voilà que tout à coup, dès que le grand s'en fut allé, le prince dit au nouveau venu :

— Ne voulez-vous pas jouer une partie avec moi ?

— Avec plaisir, — dit-il.

Il était assis si majestueusement qu'il paraissait très fier, mais quand il se leva et s'approcha du billard, il devint timide, — pas précisément timide, mais on voyait qu'il n'avait plus l'esprit tranquille. Était-il gêné dans son habit neuf ou craignait-il que tout le monde le regardât ? Sûrement il n'avait plus le même aplomb. Il marcha d'une façon étrange, de côté, accrocha les

blouses avec sa poche ; il commença à frotter la quille avec la craie, qu'il laissa tomber. Même quand il pouvait faire la bille, il se retournait toujours et rougissait. Ce n'était pas comme le prince. Il a déjà l'habitude, lui. Il se blanchit, se blanchit les mains, retrousse ses manches et quand il se met à frapper, bien qu'il soit de petite taille, les blouses en tremblent.

Ils ont joué deux, trois parties, je ne m'en souviens plus. Le prince posa la quille et dit :

— Permettez-moi de vous demander votre nom ?

— Nekhludov, — dit-il.

— C'est votre père qui commandait le corps d'armée ?

— Oui.

Ils se mirent à parler en français. Je ne comprenais déjà plus rien ; ils évoquaient sans doute leur parenté.

— Au revoir, — dit le prince, — enchanté d'avoir fait votre connaissance.

Il se lava les mains et s'en alla souper ; l'autre resta avec les quilles près du billard et poussa les billes.

Notre affaire est connue : avec un nouveau venu plus on est grossier, mieux ça vaut : je pris les billes et les enlevai. Il rougit et me dit :

— Peut-on jouer encore ?

— Certainement, — lui dis-je, — le billard est ici pour jouer.

Et je le regarde et je range les quilles.

— Veux-tu jouer avec moi ?

— Certainement, monsieur, dis-je.

Je remis les billes.

— Voulez-vous jouer à passer en dessous ?

— Que signifie : à passer en dessous ? — dit-il.

— Mais comme ça : vous me donnez cinquante kopecks et je passe sous le billard.

Il n'avait certainement jamais rien vu. Ça lui semblait étrange. Il rit.

— Bon, allons, allons, — dit-il.

Bon. Je demande :

— Combien me donnez-vous d'avance ?

— Eh ! joues-tu plus mal que moi ?

— Comment donc, — dis-je, — chez nous il y a peu de joueurs pouvant lutter avec vous.

Nous nous mimons au jeu.

Il s'imaginait vraiment être un maître. Il frappe tout de travers et *Messire* reste assis et prononce chaque fois :

— Voilà une bille ! En voilà un coup !

Eh quoi ! Le coup n'était vraiment pas mal, mais il ne sait pas calculer. Eh bien ! Par convenance, je perdis la première partie : je passai sous le billard, en geignant. Tout à coup, Oliver et *Messire* bondissent de leurs places et frappent avec les quilles.

— Bravo ! Encore, — disent-ils, — encore !

Eh quoi « encore ? » Surtout *Messire*, qui, pour

cinquante kopecks, est prêt non seulement à passer sous le billard, mais sous le Pont Bleu. Et il crie aussi :

— Superbe ! Il n'a pas encore essayé toute la poussière !

Le marqueur Petrouchka est, je crois, connu de tout le monde. Il n'y avait que Tarik et Petrouchka.

Seulement, bien entendu, je ne donnais pas ma mesure. Je perdis la deuxième partie.

— Monsieur, — dis-je, — il m'est impossible de lutter contre vous.

Il rit. Ensuite, quand j'eus gagné trois parties, — lui avait 49 et moi pas un, — je posai la quille sur le billard et dis :

— Monsieur, voulez-vous jouer le tout ?

— Comment, le tout ? — dit-il.

— Oui, vous me paierez trois roubles ou rien, — dis-je.

— Comment ? Est-ce que je joue de l'argent avec toi ? Imbécile !

Il rougit même.

— Bon. Il perdit la partie.

— Assez, — dit-il.

Il tire un portefeuille tout neuf acheté dans le magasin anglais, et il l'ouvre. Je vois qu'il veut déjà se vanter. Le portefeuille est plein d'argent, mais tout en billets de cent roubles.

— Non, — dit-il, — il n'y a pas là de petite monnaie.

Il prit dans sa bourse trois roubles.

— Deux roubles pour ton temps, — dit-il, — et le reste comme pourboire.

Je remerciai humblement :

— Je vois que Monsieur est très bon. Pour une telle somme, on peut passer dessous.

Une seule chose est regrettable, c'est qu'il ne veut pas jouer d'argent ; autrement je m'appliquerais et gagnerais vingt ou trente roubles. Quand Messire aperçut l'argent du jeune Monsieur, alors il lui dit :

— Vous plairait-il de jouer une partie avec moi ? Vous jouez si bien.

Il se faisait comme un renard.

— Non, excusez, — dit-il, — je n'ai pas le temps. — Et il s'en alla.

Je ne sais pas qui était ce Messire. Quelqu'un l'avait appelé *Messire* et ça y était. Il passait des journées entières dans la salle de billard et regardait. On ne l'invite à aucun jeu et toujours il s'asseyait, prend sa pipe et fume. Mais il jouait, celui-là !

Bon. Nekhludov revint une deuxième fois, une troisième. Il se mit à venir souvent. Il lui arrivait d'être là matin et soir. Il a appris à jouer à trois billes, à la guerre, à la pyramide. Il devint plus hardi, fit connaissance avec nous tous et commença à jouer assez bien. Naturellement, un jeune

homme, de bonne famille, avec de l'argent, chacun l'estimait. Mais une fois il se disputa avec le client, le grand.

Ça commença par des bêtises.

On jouait à la guerre : le prince, le client, le grand, Nekhludov, Oliver et encore quelqu'un. Nekhludov se trouvait près de la cheminée, il causait avec quelqu'un.

C'était au grand à jouer. Sa bille était juste en face de la cheminée. Là-bas c'est un peu étroit et il aime avoir une grande place.

Et voilà : n'a-t-il pas aperçu Nekhludov ou l'a-t-il fait exprès ? il recule le bras d'un grand geste, et frappe son coude dans la poitrine de Nekhludov. Mais quel coup ! Il en fit même « oh ! » le pauvre. Alors, quoi ? un goujat pareil ? Il ne s'excuse même pas ! Il s'éloigne sans même le regarder et encore en murmurant :

— Quoi, on stationne ici ? Ça m'empêche de faire ma bille. N'y a-t-il pas de place ailleurs ?

L'autre s'approche tout pâle et dit avec calme et poliment :

— Avant tout, monsieur, vous devriez vous excuser, vous m'avez poussé.

— Je n'ai pas le temps de m'excuser maintenant, — dit-il. — Je devais gagner et voilà qu'un autre fera ma bille.

Lui répète de nouveau :

— Vous devriez vous excuser.

— Allez-vous-en, — dit-il. — En voilà un crampon !

Et il regarde toujours sa bille.

Nekhludov s'approche de lui encore plus près, et lui prend le bras :

— Vous êtes un insolent, monsieur, — dit-il.

Il est mince, tout jeune, timide comme une jeune fille, mais cependant quel gaillard ! Ses yeux flamboient, on dirait qu'il veut l'avaler. Le grand client, c'était un homme fort, haut, quelle comparaison avec Nekhludov !

— Quoi ! Moi, un insolent ?

Et en même temps il lève la main sur lui. Tous ceux qui sont là bondissent, les saisissent tous les deux par les bras et les séparent.

Au milieu du vacarme grandissant, Nekhludov dit :

— Qu'il me donne satisfaction, il m'a offensé.

L'autre répond :

— Je ne connais aucune satisfaction, c'est un gamin, pas davantage. Je lui tirerai les oreilles.

— Si vous ne voulez pas me donner satisfaction, vous n'êtes pas un gentilhomme, — dit Nekhludov.

Et il est prêt à pleurer.

— Toi, — répond l'autre, — tu es un gamin. Je ne m'offense pas de tes paroles.

On les a séparés, comme à l'ordinaire, et entraînés dans diverses chambres.

Nekhludov était ami avec le prince.

— Au nom de Dieu, va, — lui dit-il, — exhorte-le.....

Le prince y alla. Le grand dit :

— Moi, je ne crains rien. Je ne veux pas m'expliquer avec un gamin. Je ne veux pas et c'est fini.

Eh bien! On a parlé, parlé, enfin ça se calma.

Mais le grand client cessa de venir chez nous.

Sur l'amour-propre, ce Nekhludov était un vrai coq... mais quant au reste il ne comprenait rien du tout.

Je me rappelle une fois :

— Qui est ici avec toi? — dit le prince à Nekhludov.

— Personne.

— Comment personne?

— Pourquoi? — dit Nekhludov.

— Comment, pourquoi!

— Moi, — dit-il, — jusqu'à présent j'ai vécu comme ça, alors pourquoi ne peut-on pas?

— Comment, tu vivais comme ça? C'est pas possible!

Il éclata de rire et le client à la moustache éclata aussi.

On se moqua de lui tout à fait.

— Alors jamais? — disent-ils.

— Jamais.

Ils étouffent de rire. Alors, naturellement, je compris aussitôt qu'ils se moquaient de lui. Je regarde ce qui va en résulter.

— Allons tout de suite, — dit le prince.

— Non, à aucun prix.

— Ah ! assez, c'est ridicule. Allons.

Ils y sont allés.

Ils revinrent ici à une heure. Ils se mirent à souper.

Beaucoup étaient réunis et les meilleurs clients : Atanov, prince Razine, comte Choustakh, Mirtzov. Et tous félicitent Nekhludov et rient. On m'appelle. Je vois qu'ils sont assez gais.

— Félicite monsieur, — disent-ils.

— De quoi ? — demandai-je.

Comment a-t-il dit : *de sa conversion ou conversation* ? Je ne me rappelle plus bien.

— J'ai l'honneur de vous féliciter, — dis-je.

Il reste rouge, et sourit seulement. Ah, quel rire !

Bon, ensuite, tous, très gais, passent dans la salle de billard. Lui s'accoude et dit :

— Pour vous c'est drôle et pour moi c'est triste. Pourquoi ai-je fait cela ? Ni à toi, prince, ni à moi, je ne pardonnerai cela de ma vie.

Et il se mit à pleurer, à sangloter.

Certainement qu'il ne savait lui-même ce qu'il disait.

Le prince s'approche de lui et sourit.

— Assez de bêtises, — dit-il. — Allons à la maison, Anatole.

— Je n'irai nulle part, — dit-il. — Pourquoi ai-je fait cela ?

Et il continue à pleurer. Il ne veut pas quitter le billard et c'est tout. Voilà ce que c'est qu'un jeune homme inexpérimenté...

De cette façon il venait souvent chez nous. Ils arrivent un jour, lui, le prince et le monsieur aux longues moustaches qui venait chaque fois avec le prince. Les clients l'appellent toujours Fédotka. Il avait de larges pommettes, il était laid mais habillé élégamment et il venait en voiture. Pourquoi ces messieurs l'aimaient-ils tant ?

Vraiment je ne le comprends pas. *Fédotka, Fédotka* et voilà : on le régale, on le nourrit, on lui donne à boire et l'on paye pour lui. Et c'est un malin ! Quand il perd il ne paye pas, et quand il gagne on est sûr !... que n'a-t-il pas attrapé... et toujours bras-dessus bras-dessous avec le prince.

— Tu périrais sans moi, — disait-il.

Un gaillard !

Eh bien ! Ils arrivent, et disent :

— Faisons une partie à trois, à la guerre.

— Allons.

Ils commencent à jouer à trois roubles la partie. Nekhludov et le prince causent sans cesse.

— Regarde, — dit-il, — quelle jambe elle a.

— Non, — dit-il ; — la jambe ? bah ! c'est sa tresse qui est belle.

Inutile de dire qu'ils ne font pas attention au jeu et continuent seulement à causer entre eux. Et *Fédotka* sait son affaire, il suit bien et joue avec assu-

rance ; et les autres manquent ou font toujours des fautes grossières. Il a déjà gagné dix roubles à chacun. Avec le prince il avait Dieu sait quels comptes, mais jamais ils ne se payaient l'un l'autre. Mais Nekhludov tira des billets verts et les lui tendit.

— Non, — dit-il, — je ne veux pas prendre ton argent. Jouons une partie, quitte ou double : c'est-à-dire ou je gagne double ou partie nulle.

Je plaçai les billes. *Fédotka* joua le premier. Nekhludov joue en affectant la négligence. A un moment il pouvait gagner la partie. Non, — dit-il, — je ne veux pas, c'est trop facile ; et *Fédotka* veille au grain. Certes il a caché le jeu et, comme par hasard, il gagne la partie.

— Allons, — dit-il, — jouons le tout.

— Allons.

Il gagne de nouveau.

— Non, — dit-il, — ça commence à m'embêter. Je ne veux pas te gagner beaucoup. Le tout, ça va ?

— Ça va.

Cinquante roubles sont en jeu et déjà Nekhludov demande : « Allons, le tout ! »

Ils ont marché, marché plus loin, et plus fort, enfin il lui a gagné deux cent quatre-vingts roubles.

Fédotka connaît le truc : il perd la simple et gagne la double. Et le prince, assis, voit que l'affaire devient sérieuse.

— Assez, assez, — dit-il.

Quoi ! Ils augmentent toujours l'enjeu.

Enfin, il arriva que Nekhludov avait perdu cinq cents roubles et quelque chose.

Fédotka posa la quille et dit :

— N'est-ce pas assez ? Je suis fatigué.

Et il est prêt à jouer jusqu'à l'aube pourvu qu'on lui donne de l'argent. On connaît cette politique.

L'autre veut jouer encore : « Allons, allons ! »

— Non, je te jure que je suis fatigué. Allons en haut, — dit-il, — là tu reprendras ta revanche.

En haut, chez nous, les clients jouaient aux cartes.

Et voilà, à partir de ce jour *Fédotka* l'a tellement roulé qu'il commença à venir chez nous chaque jour. Il joue une ou deux parties et toujours en haut, et en haut. Qu'y avait-il là-bas entre eux, Dieu le sait, seulement il est devenu tout autre, et toujours avec *Fédotka*. Autrefois il était habillé à la mode, propre, frisé et maintenant c'est seulement le matin qu'il est proprement habillé et après, quand il descend d'en haut, il n'est plus semblable à lui-même.

Une fois il arrive de là avec le prince, il est pâle, ses lèvres tremblent, il discute quelque chose.

— Moi, — dit-il, — je ne *lui* permettrai pas de dire (comment a-t-il dit ?) que je ne suis pas *délicat* (ou quelque chose comme ça) et qu'il ne jouera

pas avec moi. Moi, je *lui* ai payé dix mille... alors *il* pourrait être plus réservé devant les étrangers.

— Assez, — dit le prince. — Est-ce la peine de se fâcher contre Fédotka ?

— Non, je ne le laisserai pas comme ça.

— Laisse, peut-on s'abaisser au point d'avoir une histoire avec Fédotka ?

— Mais il y avait des étrangers.

— Quoi, des étrangers ! Eh bien, veux-tu, à l'instant, je le forcerai à te demander pardon ?

— Non — dit-il.

Et il se mit à marmonner quelque chose en français, je ne comprenais déjà plus. Quoi ! le soir même ils ont soupé avec Fédotka et leur amitié continua.

Bon. Une fois il vint seul.

— Hein, — dit-il, est-ce que je joue bien ?

Notre affaire, on le sait, c'est de flatter chacun. On dit : bien. Et Dieu sait s'il joue bien ! il frappe fort, mais ne sait pas viser. Et depuis qu'il s'est lié avec *Fédotka*, il joue toujours de l'argent. Auparavant, il n'aimait pas le jeu intéressé, ni repas, ni champagne, rien. Il arrivait que le prince disait :

— Allons, une bouteille de champagne.

— Non, — disait-il, — j'ordonnerai plutôt de l'apporter sans ça : — Eh ! donne une bouteille !

Et maintenant il joue toujours à l'argent. Il passe toute la journée chez nous : ou il joue au billard avec quelqu'un, ou s'en va en haut. Je

pense : pourquoi ça va-t-il toujours aux autres, et pas à moi ?

— Quoi ! monsieur, — dis-je, — il y a longtemps que vous n'avez joué avec moi.

Et voilà, nous nous mîmes à jouer.

Quand je lui eus gagné dix fois cinquante kopecks je dis : — Monsieur, voulez-vous à quitte ?

Il se tut. Il ne m'a pas dit comme autrefois : *imbécile*. Et nous nous mîmes à jouer quitte et quitte et j'avais sur lui quatre-vingts roubles. Alors quoi ? Il se mit à jouer avec moi chaque jour. Il attendait le moment où il n'y avait personne, parce que, naturellement, il avait honte devant les autres de jouer avec le marqueur. Une fois il s'emporta pour quelque chose, et il avait déjà perdu soixante roubles.

— Veux-tu le tout ? dit-il.

— Ça va, — dis-je.

Je gagnai.

— Cent vingt contre cent vingt ?

— Ça va, — dis-je.

Je gagnai de nouveau.

— Deux cent quarante contre deux cent quarante ?

— N'est-ce pas beaucoup ? — dis-je.

Il se tut. Nous jouâmes. Je gagnai la partie.

— Quatre cent quatre-vingts contre quatre cent quatre-vingts ?

Je dis : « — Quoi, monsieur, vous gaspillez.

Donnez-moi, si vous voulez, cent roubles, et le reste comme ça ».

Alors, lui toujours si doux, il crie :

— Joue ou ne joue pas !

Je vois qu'il n'y a rien à faire.

— Trois cent quatre-vingts, — dis-je — s'il vous plaît.

Naturellement, je voulais perdre.

Je lui donnai quarante d'avance. Il avait 52 et moi 36.

Il se mit à viser la jaune et la logea sur le 18 et ma bille se trouvait sur sa route. Je frappe ma bille pour qu'elle sorte du billard. Mais ça ne prend pas ; la bille frappe d'un coup double et de nouveau, je gagne la partie.

— Écoute, Piotre, — dit-il. (Il ne m'appelait pas Petrouchka). Je ne puis te remettre tout immédiatement, mais dans deux mois je pourrai payer même trois mille.

Et il devint tout rouge, sa voix même trembla.

— Bien, monsieur, — dis-je.

Je rangeai ma quille.

Il marche, marche ; il est tout en sueur.

— Piotre, — dit-il, — jouons le tout ?

Il pleure presque.

Je répons : « — Pourquoi jouer, monsieur ? »

— Je t'en prie, allons.

Lui-même me tend la quille : je la prends et jette si fort les billes sur le billard, qu'elles tom-

bent sur le parquet. Ça se comprend : il fallait se montrer. Je dis : « *S'il te plaît, monsieur* ». Il se hâtait tant, qu'il ramassa les billes lui-même. Je me dis : « Je ne recevrai pas déjà mes sept cents roubles, alors, si je perds, tant pis. » Je commence exprès à jouer mal. Alors lui : — Pourquoi joues-tu mal exprès ? Ses mains tremblent et quand la bille court vers la blouse, alors il écarte les doigts, sa bouche grimace et il penche sa tête et ses bras vers la blouse. Je lui disais :

— Ça n'aidera pas, monsieur.

Bon, quand il gagna cette partie, je dis : — Vous me devez cent quatre-vingts roubles et cent cinquante parties. Moi je vais souper.

Je posai la quille et sortis.

Je m'assis à une petite table en face de la porte et je regardai ce qu'il allait faire. Alors quoi ? Il marche, marche. Il pense probablement que personne ne le regarde, tout à coup il se tire les cheveux, de nouveau marche tout en murmurant quelque chose et de nouveau se tire les cheveux !

Après cela on ne le vit pas de huit jours. Il vint une fois dans la salle à manger, tout morne, et n'entra pas dans la salle de billard.

Le prince l'aperçut.

— Allons, — lui dit-il, — jouons.

— Moi, je ne jouerai plus.

— Quelle blague !... Allons.

— Non, je n'irai pas. Pour toi, — dit-il, — il n'y

a aucun intérêt à ce que j'y aille, et pour moi, c'est très mauvais.

Après ça, de dix jours il ne parut pas. Ensuite, une fois, pendant les fêtes, il arriva en habit, on voyait qu'il était en visite, et il resta toute la journée.

Il joua tout le temps. Il revint le lendemain et le surlendemain... Tout marchait comme auparavant. Moi je voulais jouer encore avec lui.

— Non, — dit-il. — Je ne jouerai plus avec toi, et les cent quatre-vingts que je te dois, viens chez moi, dans un mois, tu les recevras.

Bon, un mois après, je vins le trouver.

— Je te jure, — dit-il, — que je n'ai pas d'argent, mais viens jeudi.

J'y allai le jeudi. Il occupait un appartement magnifique.

— Eh bien ! est-il à la maison ? — demandai-je.

— Il est encore au lit, — me dit-on.

— Bon, j'attendrai.

Son valet de pied était un de ses paysans. C'était un petit vieux, tout gris, simple, ne connaissant aucunement la politique. Nous nous mîmes à causer...

— Pourquoi, — dit-il — vivons-nous ici, avec mon maître ! Nous sommes tout à fait empêtrés ; et dans ce Pétersbourg il n'y a pour nous ni honneur, ni profit. En venant de la campagne, en route, nous pensions : ce sera comme du temps du feu seigneur, — qu'il ait le royaume du ciel !

Nous fréquenterons les princes, les comtes, les généraux ; nous pensions : nous prendrons une comtesse, une belle avec une dot et commencerons à vivre comme il convient à un gentilhomme ; et en réalité nous ne faisons que courir les restaurants. Ça va tout à fait mal ! La princesse Ristcheva est notre tante, le prince Borotintzev, notre parrain. Eh quoi ! il y est allé une seule fois, à Noël, et depuis ne s'est plus montré. Leurs valets se moquent déjà :

— Quoi ! me disent-ils, votre maître n'est pas comme son père ?

Une fois, je lui ai dit :

— Eh monsieur, pourquoi n'allez-vous pas chez votre tante ? Elle est ennuyée de ne pas vous voir depuis si longtemps.

— C'est embêtant là-bas, Demianitch, -- dit-il.

Voilà, il ne se plaît qu'au cabaret. S'il rentrait au service au moins, mais non, il s'occupe de cartes et de tout le reste, et toutes ces choses ne mènent jamais au bien... Eh ! eh ! eh ! nous périssons ainsi, pour rien !

La feue madame, — qu'elle ait le royaume du ciel — nous a laissé le plus riche domaine : plus de mille âmes et des bois pour trois cent mille. Il a maintenant engagé tout, vendu le bois, ruiné le domaine et quand même il n'a rien. C'est connu, sans le maître, le gérant devient lui-même plus que son maître. Ah bien oui ! qu'il remplisse seule-

ment sa poche et que là-bas tout périsse. Récemment, deux paysans sont venus. Ils ont apporté les plaintes de tout le domaine. « Il a ruiné le domaine » — disent-ils. « Et lui?... Il a lu les plaintes et a donné dix roubles à chaque paysan. « Bientôt j'irai là-bas moi-même, — dit-il. Je recevrai de l'argent, je paierai les dettes et alors je partirai. »

Et comment payer quand nous faisons sans cesse de nouvelles dettes? Beaucoup ou peu à la fois nous avons dépensé cet hiver près de 80,000 roubles, et maintenant il n'y a pas un rouble à la maison. Et ça, toujours à cause de sa bonté. C'est un maître simple comme on ne saurait dire; et c'est précisément pourquoi il se perd, comme ça, pour rien.

Et le vieux lui-même pleurait presque.

Il s'éveilla à onze heures et me fit appeler.

— On ne m'a pas envoyé d'argent, — dit-il, — mais je ne suis pas coupable. Ferme la porte.

Je la fermai.

— Voilà, — dit-il, — prends la montre ou l'épinglé de diamant et engage-les. On t'en donnera plus de cent quatre-vingts roubles, et quand je recevrai l'argent, je les rachèterai.

— Quoi! monsieur, — dis-je, — si vous n'avez pas d'argent il n'y a rien à faire. Donnez-moi au moins la montre; pour vous, je puis consentir.

Et je vois que la montre vaut au moins trois cents roubles.

Bon. J'engageai la montre pour cent roubles et lui rapportai la quittance.

— Quatre-vingts, — dis-je — seront à votre compte et la montre vous la rachèterez vous-même.

Et jusqu'à présent il me doit mes quatre-vingts roubles.

Après cela, il se remit à venir chez nous chaque jour. Je ne sais pas quel compte il y avait entre eux, mais il venait toujours avec le prince ou allait avec Fédotka jouer en haut. Et aussi, entre eux trois il y avait un compte étrange, quelconque. L'un donnait à l'autre, celui-ci au troisième, et qui doit à l'autre, on ne peut le comprendre.

Ils vinrent ainsi, presque chaque jour, pendant près de deux ans. Mais il avait déjà changé d'aspect ; il s'était beaucoup dégourdi, et parfois il en venait à m'emprunter un rouble pour payer le cocher, et avec le prince, il jouait cent roubles la partie. Il était devenu triste, maigre, jaune. Aussitôt arrivé il ordonne immédiatement d'apporter un verre d'absinthe, mange un *canapé* à la fourchette, boit du porto, alors il devient un peu plus gai. Un jour, il arriva avant le dîner. C'était pendant le carnaval, et il se mit à jouer avec un husard.

— Voulez-vous jouer une partie intéressée ? — dit-il.

— S'il vous plaît, répond l'autre.

— Et quoi ?

— Une bouteille de Clos-Vougeot, voulez-vous ?

— Ça va.

Bon. Le hussard a gagné et ils sont allés manger.

Ils s'assirent à la table. Nekhludov dit :

— SIMON, une bouteille de Clos-Vougeot, et fais attention à bien la chauffer.

SIMON sort, apporte le plat, mais pas la bouteille.

— Eh bien ! le vin ! — dit-il.

SIMON sort et apporte le rôti.

— Donne du vin ! — crie-t-il.

SIMON se tait.

— Es-tu devenu fou ! Le diner déjà touche à sa fin et pas de vin. Qui donc boit du vin au dessert ?

SIMON s'enfuit.

— Le patron vous demande, — dit-il.

Il devint tout rouge et bondit de la table.

— Que lui faut-il ?

Le patron était près de la porte.

— Je ne puis, dit-il, vous croire davantage, si vous ne payez pas ma note.

— Mais je vous l'ai dit, je vous paierai dans les premiers jours du mois.

— Comme il vous plaira, — dit le patron, mais je ne puis donner indéfiniment à crédit et ne recevoir rien. Je perds des dizaines de mille avec le crédit.

— Mais, *mon cher*, moi, on peut me croire, — dit-il. — Envoyez la bouteille et je tâcherai de vous payer au plus vite.

Et il courut dans la salle.

— Pourquoi vous a-t-on appelé ? — demande le hussard.

— Comme ça, un renseignement.

— Ce serait bon, — dit le hussard, — de boire maintenant un verre de vin chaud.

— SIMON?... Eh bien ?

SIMON sort. De nouveau pas de vin. Ça va mal.

Il quitte la table et accourt vers moi.

— Au nom de Dieu, Petrouchka, donne-moi six roubles.

Il est *sans visage*.

— Je vous jure, monsieur, que je ne les ai pas, et déjà vous me devez beaucoup.

— Dans une semaine je te rendrai quarante roubles au lieu de six, — dit-il.

— Si je les avais, — dis-je, — je n'oserais pas vous refuser, mais je vous jure que je ne les ai pas.

Alors, quoi?... Il bondit, grince des dents, serre les poings, court comme un fou dans le corridor, et tout à coup se frappe le front.

— Ah ! mon Dieu ! dit-il. Qu'est-ce ?

Il n'entra même pas dans la salle à manger. Il sauta dans la voiture et s'enfuit.

Ah ! comme on a ri !

Le hussard demande :

— Où est le monsieur qui dînait avec moi ?

— Il est parti.

— Comment, parti? Qu'a-t-il ordonné de dire?

— Rien. Il s'est assis dans la voiture et a filé.

— Un bon coquin, — dit le hussard.

— Eh bien! pensai-je, après un tel affront, il ne viendra pas de sitôt. Mais non.

Le lendemain soir il vint. Il passa dans la salle de billard. Il portait une boîte quelconque.

Il ôta son pardessus.

— Allons jouer, — dit-il.

Il regarde en dessous, furieux.

Nous jouâmes une partie.

— Assez, dit-il. Apporte-moi la plume et le papier, je dois écrire une lettre.

Moi, sans penser à rien, j'apporte le papier, le pose sur la table de la petite chambre.

— C'est prêt, monsieur, — dis-je.

Bon. Il s'assied à la table. Il écrit, écrit, murmure sans cesse quelque chose, ensuite bondit, sombre.

— Va voir si ma voiture est arrivée, — dit-il.

C'était le vendredi de Carnaval, alors il n'y avait pas de clients, tous étaient aux bals. J'allai me renseigner. Mais aussitôt que je fus sur la porte, je l'entends crier, comme effrayé de quelque chose :

— Pétrouchka! Pétrouchka!

Je me retourne. Je regarde : il est debout, blanc comme un linge ; il me regarde.

— Vous m'avez appelé, monsieur? — dis-je.

Il se tait.

— Que vous faut-il ?

Il se tait.

— Ah ! oui. Jouons encore une partie, — dit-il.

Bon. Il gagne la partie.

— Quoi ! dit-il, ai-je appris à jouer ?

— Oui, — dis-je.

— C'est ça. Maintenant va voir si la voiture est là.

Et il continue à marcher dans la chambre.

Sans penser à rien je sors sur le perron. Je regarde, il n'y a aucune voiture. Je retourne.

Tout à coup j'entends que quelqu'un frappe avec la quille. J'entre dans la salle de billard : il y a une odeur étrange.

Je regarde : il est sur le parquet, tout en sang ; un pistolet est à côté. J'étais si effrayé que je ne pouvais dire un mot.

Et lui, agite, agite ses jambes et se raidit. Il râle, il s'étire de tout son long.

Et pourquoi a-t-il commis un tel péché ? Pourquoi a-t-il perdu son âme. Dieu le sait. Il n'a laissé que ce papier, mais je ne puis nullement comprendre. Vraiment, il s'en passe des choses en ce monde !

« Dieu m'a donné tout ce que peut désirer l'homme : richesse, nom, esprit, aspirations éle-

vées. J'ai voulu jouir et j'ai piétiné dans la boue tout ce qui en moi était bon.

» Je ne suis ni déshonoré ni malheureux. Je n'ai commis aucun crime, mais j'ai fait pire : j'ai tué mes sentiments, mon esprit, ma jeunesse.

» Je suis enveloppé d'un filet fangeux dont je ne puis me débarrasser et auquel je ne peux m'habituer. Je tombe sans cesse, je tombe, je sens ma chute et je ne puis m'arrêter. »

« ... Et qu'est-ce qui a causé ma perte ?

» ... Avais-je en moi une forte passion qui m'excusât ? Non.

» ... Ils sont bons mes souvenirs !

» Un terrible moment d'égarement, que je n'oublierai jamais, me fit me ressaisir. Je fus effrayé quand je vis l'abîme infranchissable qui me séparait de ce que je voulais être, sans pouvoir l'être. Les espérances, les rêves et les pensées de ma jeunesse parurent à mon imagination.

» Où sont ces pensées claires sur la vie, sur l'éternité, sur Dieu, qui avec tant de clarté et de force emplissaient mon âme ? Où est la force de l'amour qui, d'une chaleur douce, réchauffait mon cœur ?... »

« ... Ah ! comme j'aurais pu être bon et heureux si j'eusse marché dans la voie qu'à mon entrée

dans la vie me montraient mon esprit frais et les sentiments juvéniles, sincères ! J'ai maintes fois essayé de sortir sur cette voie claire, hors du cercle où tournait ma vie. Je me disais : J'emploierai toute ma volonté, et je ne pouvais pas. Quand je restais seul, j'étais gêné et effrayé de moi-même. Quand j'étais avec les autres, je n'entendais plus du tout la voix intérieure et tombais de plus en plus bas.

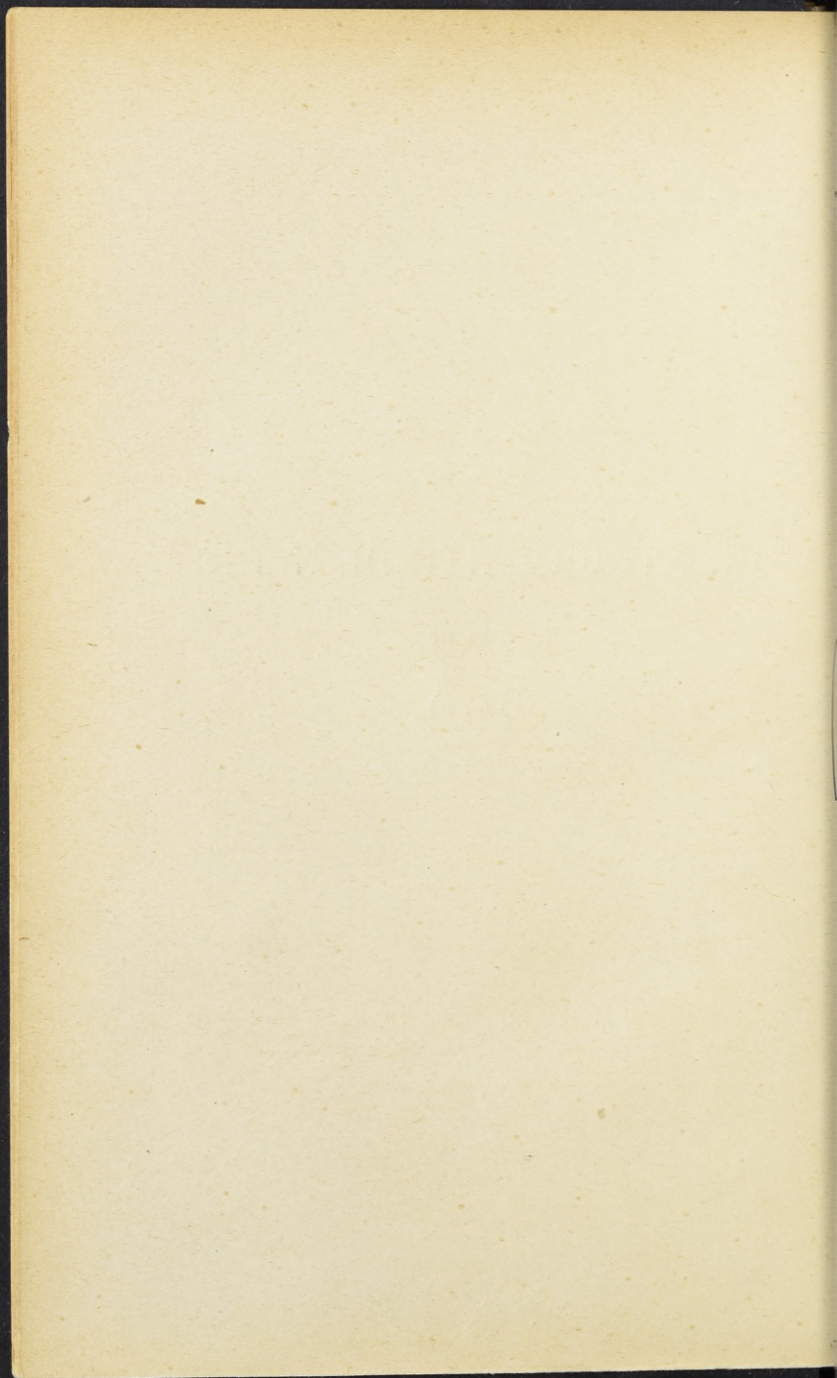
» Enfin, je suis arrivé à cette conviction terrible que je ne puis plus me relever. Je cessai d'y penser et voulus oublier. Mais le remords sans espoir me troubla encore plus fort. Alors, pour la première fois, me vint la pensée du suicide ».

« Je pensais auparavant que l'approche de la mort élèverait mon âme. Je me suis trompé. Dans un quart d'heure je ne serai plus et mon opinion n'est nullement changée. Je vois, j'entends, je pense de même. La même inconséquence étrange, la même hésitation, la même légèreté des pensées... »

UNE TOURMENTE DE NEIGE

RÉCIT

(1856)



UNE

TOURMENTE DE NEIGE

RÉCIT

(1856)

Vers sept heures du soir, après avoir bu le thé, je quittai le relais dont je ne me rappelle plus le nom, mais je me souviens que c'était quelque part sur le territoire de l'armée du Don, près de Novotcherkask. Il faisait déjà nuit lorsqu'enveloppé dans la pelisse et le tablier, je m'assis dans le traîneau à côté d'Aliochka. Derrière la maison du relais le temps semblait chaud et calme. Bien que la neige ne tombât pas, nulle étoile ne s'apercevait au-dessus de nos têtes et le ciel paraissait très bas et noir en comparaison de la plaine de neige très pure qui s'étendait devant nous.

Ayant à peine dépassé la silhouette sombre des moulins, dont un l'agitait gauchement ses grandes

ailles, en quittant la *stanitza* (1), je remarquai que la route devenait plus dure et plus couverte de neige; le vent commençait à souffler plus fort à ma gauche, en fouettant les queues et les crinières des chevaux, et en soulevant et éparpillant la neige déchirée par les patins des traîneaux et par les sabots. La petite clochette commençait à s'éteindre; un petit courant d'air frais, à travers quelque ouverture de la manche, me glissait dans le dos, et je me souvins du conseil du maître de poste de ne pas partir dans la crainte d'errer toute la nuit et de geler en route.

— N'allons-nous pas nous égarer? — dis-je au postillon. Mais ne recevant pas de réponse, je posai la question plus clairement.

— Eh bien! Postillon! Arriverons-nous jusqu'au relais? Ne nous égarerons-nous pas?

— Dieu le sait, — me répondit-il sans tourner la tête. — Vois comme la neige commence à tomber, on ne voit rien du tout sur la route, seigneur petit père!

— Mais toi, dis-moi, espères-tu nous emmener jusqu'au relais ou non? — continuai-je. — Y arriverons-nous?

— Nous devons y arriver, — répondit le postillon, et il ajouta encore quelque chose que je ne pus entendre à cause du vent.

Retourner, je ne le voulais pas, mais errer

(1) Village des Cosaques.

ici, toute la nuit, dans la gelée et la tourmente, dans une steppe toute dénudée, comme cette partie du territoire des Cosaques du Don, ne me semblait pas non plus très gai. En outre, malgré que dans l'obscurité je ne pusse bien distinguer sa figure, mon postillon, je ne sais pourquoi, ne me revenait pas et ne m'inspirait pas confiance. Il était assis au beau milieu du siège et non de côté. Il avait une taille trop grande. Sa voix était nonchalante, son bonnet n'était pas celui d'un postillon : grand, chancelant de tous côtés, et il ne stimulait pas les chevaux comme il faut, mais tenait les guides à deux mains, comme un valet qui s'est assis sur le siège pour remplacer le cocher ; et principalement je me méfiais de lui parce qu'un mouchoir enveloppait ses oreilles. En un mot ce dos sérieux, voûté, qui se trouvait devant moi ne me plaisait pas et je n'en attendais rien de bon.

— Selon moi, il vaudrait mieux retourner, — me dit Aliochka, — il n'y a rien d'amusant à errer.

— Dieu seigneur ! En voilà de la neige ! On ne voit rien de la route, les yeux sont tout à fait aveuglés... Oui, petit père, — marmonnait le postillon.

Nous n'avions marché qu'un quart d'heure quand le postillon, arrêtant les chevaux, transmettait les guides à Aliochka, retirait maladroitement ses jambes du siège, et, faisant craquer la neige

sous ses grands sabots, se mettait à chercher la route.

— Quoi ! Où vas-tu ? Sommes-nous égarés ? — demandai-je.

Mais le postillon ne me répondit pas, et détournant son visage du vent qui lui fouettait les yeux, il s'éloigna du traîneau.

— Eh bien ! As-tu trouvé ? — répétai-je quand il revint.

— Il n'y a rien, — fit-il tout à coup avec impatience et dépit, comme si j'étais coupable de ce qu'il se fût égaré. Et, installant de nouveau et lentement ses longues jambes sur le siège, il se mit à arranger les guides avec ses mouffles gelées.

— Qu'allons-nous faire ? — demandai-je quand nous nous remîmes en route.

— Que faire ! Allons où Dieu nous mènera.

Et nous continuâmes du même petit trot, tantôt sur la neige d'une route non frayée, tantôt à travers une épaisseur d'un quart d'archine (1) de neige, tantôt sur la croûte gelée qui craquait.

Bien qu'il fit froid, la neige fondait très vite sur le collet. Les tourbillons d'en bas augmentaient toujours, et d'en haut commençait à tomber une neige rare, sèche.

Il était clair que nous allions à la grâce de Dieu, car, après un nouveau quart d'heure de marche, nous n'avions pas encore rencontré un seul poteau.

(1) L'archine vaut 0 m., 76 centimètres.

— Eh bien, qu'en penses-tu, arriverons-nous au relais? — demandai-je de nouveau au postillon.

— Jusqu'au quel? Si nous donnons la liberté aux chevaux, ils nous ramèneront; mais aller au prochain relais... c'est la perte sûre!

— Eh bien! Alors retourne, — dis-je.

— Alors, retourner? — demanda le postillon.

— Oui, oui, retourne!

Le postillon laissa flotter les guides. Les chevaux coururent plus rapidement et, bien que je n'eusse pas remarqué que nous retournions, le vent changeait et bientôt, à travers la neige, nous aperçûmes les moulins.

Le postillon devint plus guilleret et se mit à causer.

— Récemment, comme ça, pendant la tourmente, les chevaux de retour sont partis de l'autre relais, — dit-il — et ils ont passé la nuit dans les meules; ils ne sont arrivés qu'au matin. Heureusement encore qu'ils se sont tapis près des meules, autrement tout le monde aurait été gelé, tant il faisait froid. Et même, malgré cela, l'un des voyageurs eut les jambes si gelées qu'il fut mortellement malade durant trois semaines.

— Et maintenant il ne fait pas froid, c'est plus calme, — dis-je; — on pourrait partir?

— Il fait doux, oui, il fait doux, mais quelle tourmente! Maintenant, on retourne, ça paraît plus facile, mais la tourmente grandit. On pourrait par-

tir avec un courrier ou quelque chose en ce genre, mais pas comme ça, pas volontairement ; geler en voyage ce n'est pas une plaisanterie. Quelle responsabilité aurais-je pour votre Grâce !

A ce moment, nous entendîmes derrière nous les clochettes de quelques troïkas qui nous rejoignaient rapidement.

— La clochette d'un courrier, — dit le postillon, — il n'y en a pas de pareille dans tout le relais.

En effet, les sons de la clochette de la première troïka, que le vent apportait déjà nettement, étaient extrêmement jolis : purs, sonores, graves, un peu tremblotants. Comme je l'ai reconnu après, c'était à la mode des chasseurs, trois clochettes : au milieu une grande dont le son est appelé rouge cramoisi, et deux petites choisies dans la tierce. Les sons de cette tierce et de la quinte tremblante qui résonnaient dans l'air, étaient extrêmement saisissants et d'une beauté étrange dans la steppe déserte.

— C'est la poste qui passe, — dit mon postillon, quand la première des trois troïkas fut à côté de nous. — Eh bien ! Où est le chemin ? Peut-on pas-

ser? — cria-t-il à un postillon de derrière. Mais celui-ci se contenta de stimuler les chevaux et ne lui répondit pas.

Le son des clochettes, dès que la poste nous dépassa, fut bientôt éteint par le vent.

Mon postillon avait honte, probablement.

— Si nous repartions, seigneur, — me dit-il. — Les gens ont passé et maintenant leur trace est toute fraîche.

Je consentis. Nous tournâmes de nouveau contre le vent et le traîneau s'avança dans les neiges profondes. Je regardais de côté sur la route pour ne pas perdre la trace faite par les traîneaux. Pendant deux *verstes* (1) on vit clairement la trace, puis on ne remarqua plus qu'une petite saillie sous les patins, et bientôt, il m'était impossible de distinguer s'il s'agissait d'une trace ou d'une simple couche de neige amoncelée.

Les yeux se fatiguaient à regarder la fuite monotone de la neige sous les patins et je me mis à regarder tout droit devant moi. Nous aperçûmes encore le troisième poteau de la route, mais impossible de trouver le quatrième. Comme auparavant, nous marchions contre le vent et, selon le vent, à droite et à gauche, et enfin nous en arrivâmes à ce point, que le postillon disait que nous étions égarés à droite, et que moi je soutenais que c'était

(1) Une *verste* vaut 1 kilom. 067.

à gauche; Aliocha prouvait que nous retournions simplement sur nos pas.

De nouveau, nous nous arrêtons de temps en temps, le postillon dégageait ses longues jambes et allait chercher la route.

Mais tout cela était en vain. Une fois aussi, j'allai regarder si ce que j'apercevais n'était pas une route, mais à peine, avec efforts, eus-je fait six pas contre le vent, me convainquant que les mêmes couches monotones, blanches étaient partout et que la route n'était qu'un produit de mon imagination, que je n'aperçus plus le traîneau. Je criai : « Postillon ! Aliochka ! » Mais j'eus l'impression que le vent prenait ma voix droit de ma bouche et l'emportait instantanément quelque part loin de moi. Je suis allé où était le traîneau, il n'y était plus. J'allai à droite, rien. J'ai honte à me rappeler de quelle voix haute, perçante, même un peu désespérée, je criai de nouveau : « postillon », tandis qu'il était à deux pas de moi. La personne noire avec le fouet et l'énorme bonnet mis de travers, surgit tout à coup devant moi. Il me conduisit au traîneau.

— Il faut encore remercier le ciel qu'il fasse doux, — dit-il. — S'il gelait ce serait un malheur, Seigneur Jésus !

— Laisse les chevaux, qu'ils nous ramènent, — dis-je en m'installant dans le traîneau. — Ils nous ramèneront, hein, postillon ?

— Ils doivent nous ramener.

Il laissa flotter les guides, fouetta trois fois le cheval de brancard et de nouveau, nous partîmes quelque part. Nous marchâmes une demi-heure. Tout à coup, devant nous, tinta de nouveau la sonnerie de chasseurs que je reconnus, et encore deux autres, mais maintenant elles venaient à notre rencontre. C'étaient les mêmes trois troïkas ; déjà elles avaient déposé leur courrier et avec les chevaux de retour, attachés derrière, elles rentraient au relais. La troïka du courrier, des grands chevaux avec la clochette de chasseurs, courait vite devant. Un postillon était installé sur le rebord, il stimulait gaîment les chevaux. Derrière, au milieu de chacun des traîneaux vides, étaient assis deux postillons.

On entendait leur conversation haute et gaie. L'un d'eux fumait la pipe et l'étincelle, avivée par le vent, éclairait une partie de son visage.

En le regardant j'avais honte de ma peur de partir et mon postillon éprouvait sans doute le même sentiment, car d'une seule voix nous dîmes : « Suivons-les. »

Avant même de laisser passer la dernière troïka, mon postillon se mit à tourner gauchement et heurta du brancard les chevaux attelés. Une des troïkas bondit, et, arrachant la longe, s'échappa.

— En voilà un diable louche ! Il ne voit où il tourne. Droit sur les gens. Diable ! — commençait à injurier d'une voix rauque, tremblante, un postillon assis dans la troïka de derrière, et qu'à sa voix et sa corpulence, je jugeai petit et vieux.

Il bondit vivement du traîneau et courut derrière les chevaux en continuant d'invectiver grossièrement mon postillon.

Mais les chevaux ne se laissaient pas prendre. Le postillon courait derrière eux et en un moment chevaux et postillon disparurent dans le brouillard blanc de la tourmente.

On entendit encore sa voix :

— Vassili! donne ici l'isabelle, sans cela on ne les attrapera pas.

Un des postillons, un homme de haute taille, sortit du traîneau, en silence détacha sa troïka, grimpa sur l'un des chevaux et, en brisant la neige, d'un galop inégal, disparut dans la même direction.

Et nous, avec les deux autres troïkas, derrière celle du courrier qui en faisant tinter ses clochettes, au grand trot courait en avant, sans savoir la route nous partîmes plus loin.

— Eh donc! Attrape! — dit mon postillon à l'adresse de celui qui courait rattraper les chevaux. — S'il ne va pas droit aux chevaux, alors c'est un cheval de rien, et il nous entraînera là, d'où... l'on ne sortira pas.

Depuis que mon postillon se tenait derrière, il était devenu plus gai et plus causeur que moi, et comme je ne voulais pas encore dormir, naturellement il ne manquait pas d'en profiter. Je commençai à l'interroger : d'où, comment, quoi? et j'appris bientôt qu'il était de mon pays, de Toula, serf du village Kirpitchnoié, que maintenant, chez eux, ils ont peu de terre, que depuis le choléra, le blé n'a pas donné, que dans sa famille deux frères sont restés, qu'un troisième est parti soldat, qu'ils n'auront pas assez de blé jusqu'à Noël, qu'il travaille chez les autres parce que le frère cadet, marié, est le maître de la maison, que lui-même est veuf, que de leur village,

chaque année, des postillons viennent ici par artels, que lui-même, bien que n'étant pas postillon de son métier, est allé à la poste pour que son frère ait un soutien, que, grâce à Dieu, il reçoit par an cent vingt roubles papier monnaie, dont il envoie cent à sa famille; qu'il ferait bon vivre ici mais « que les courriers sont trop brutaux et que tout le monde dit des injures. »

— Pourquoi diable ce postillon m'a-t-il injurié ? Dieu, petit père ! Ai-je détaché ses chevaux exprès ? Suis-je un malfaiteur ! Et qu'a-t-il couru chercher les chevaux ! Ils viendront d'eux-mêmes. Comme ça il ne fera que fatiguer les chevaux et se perdra lui-même, — répétait le moujik pieux.

— Et qu'est-ce qui noircit là-bas ? — demandai-je en remarquant quelques objets noirs devant nous.

— C'est un convoi : En voilà une marche agréable ! — continua-t-il quand nous croisâmes les énormes charrettes couvertes de bâches qui marchaient à la file sur des roues. — Regarde, on ne voit pas un seul homme, tous dorment. Le cheval intelligent connaît sa route : on ne l'en détournera pas... Nous aussi nous avons mené le convoi, alors nous savons, — ajouta-t-il.

En effet, c'était étrange de voir ces énormes chariots couverts de neige de la bâche aux roues, qui s'avançaient tout seuls. Seulement, du coin de devant, se souleva un peu la bâche couverte de

deux doigts de neige, et de là, un bonnet se montra pour un moment quand nos clochettes tintèrent près du convoi.

Un grand cheval bai, en tendant le cou et le dos, marchait d'un pas égal sur la route couverte de neige.

D'un mouvement monotone il balançait sa crinière sous l'arc blanchi et dressa une oreille pleine de neige quand nous fûmes à côté de lui.

Après une demi-heure de marche, le postillon s'adressa de nouveau à moi :

— Eh quoi ? Qu'en pensez-vous, seigneur, marchons-nous du bon côté ?

— Je ne sais pas, — répondis-je.

— Tout à l'heure le vent était très fort et maintenant nous avons le beau temps. Non, nous n'allons pas où il faut, nous nous égarons aussi, — conclut-il tout tranquillement.

Évidemment, bien qu'il fût très poltron, — en compagnie la mort est belle — il s'était tout à fait rassuré depuis que nous étions nombreux et qu'il n'était plus le guide responsable.

Avec un sang-froid admirable, il faisait des observations sur les fautes des postillons de devant, comme si elles ne pouvaient l'intéresser en rien. En effet je remarquais que parfois la troïka de devant se mettait de profil par rapport à nous, tantôt à gauche, tantôt à droite. Il me semblait même que nous tournions dans un espace très restreint.

Cependant ce pouvait être une illusion des sens, ainsi il nous semblait parfois que la troïka de devant montait une pente ou la descendait, alors que la steppe était plane.

En marchant encore quelque temps, j'aperçus, à ce qu'il me sembla, loin sur l'horizon, une ligne noire, longue, qui avançait.

Mais au bout d'un moment je vis clairement que c'était ce même convoi que nous avions dépassé. La neige remplissait de même les roues grinçantes, dont quelques-unes déjà ne tournaient plus. De même tous les hommes dormaient sous les bâches, et de même le cheval bai de devant, les naseaux dilatés, flairait la route et dressait les oreilles.

— Voilà, nous avons tourné, tourné et nous sommes revenus au même convoi, — dit mon postillon d'un ton mécontent. — Les chevaux des courriers sont bons, c'est ça, c'est lui qui les mène comme un imbécile, et les nôtres s'arrêteront tout à fait si nous marchons ainsi toute la nuit.

Il grommela.

— Fuyons le malheur, seigneur.

— Pourquoi? Nous arriverons quelque part...

— Où arriver? Nous dormirons déjà dans la steppe. Quelle tourmente... Dieu Seigneur!

Bien que je fusse étonné que le postillon de devant, qui évidemment avait perdu la route et la direction, ne cherchât pas la route et, en criant

gaiement continuât à marcher au grand trot, je ne voulais pas m'éloigner d'eux.

— Suis-les ! — dis-je.

Le postillon suivait, mais stimulait l'attelage avec moins de désir encore qu'auparavant, et déjà ne me parlait plus.

IV

La tourmente grandissait; une neige sèche et fine tombait; la gelée semblait commencer. Le nez et les joues piquaient plus fort, un courant d'air froid se glissait plus souvent sous la pelisse et il fallait s'envelopper. De temps en temps, les traîneaux se heurtaient contre les pierres nues, toutes gelées, d'où la neige était balayée. Comme j'avais déjà fait six cents *verstes* sans me reposer une nuit, bien que l'issue de notre aventure m'intéressât beaucoup, malgré moi je fermai les yeux et commençai à m'assoupir.

Une fois, quand j'ouvris les yeux, je fus frappé, comme il me sembla au premier moment, de la lumière vive qui éclairait la plaine blanche : l'horizon était beaucoup plus large, le ciel noir, bas, tout à coup disparaissait, de tous côtés on voyait les lignes blanches, obliques de la neige tombante, les troïkas qui étaient en avant s'apercevaient plus nettement,

et quand je soulevai mes regards, il me sembla tout d'abord que les nuages s'étaient dispersés et que seule la neige tombait, couvrait le ciel.

Pendant que j'étais assoupi, la lune montait et jetait à travers les nuages peu épais et la neige tombante sa lumière froide et claire. Les seules choses que je distinguais bien, c'était mon traîneau, mes chevaux, le postillon et les trois troïkas qui étaient en avant : la première, celle du courrier où, toujours dans la même posture, le postillon était assis sur le siège et conduisait au grand trot ; la deuxième, où, abandonnant les guides et d'une *armiak* (1) se faisant un toit, deux postillons étaient assis et ne cessaient de fumer la pipe, ce dont on pouvait juger par les étincelles qui venaient de là ; et la troisième où l'on ne voyait personne, et qui laissait à supposer que le postillon dormait à l'intérieur. Toutefois, quand je fus éveillé, le postillon de devant commençait à arrêter les chevaux de temps en temps et à chercher la route.

Alors, dès que nous nous arrêtions, s'entendait davantage le hurlement du vent et encore plus visible une énorme masse de neige tourbillonnait devant nous. Au clair de lune je voyais, comment, enveloppé par la tourmente, le petit postillon, le fouet à la main, avec lequel il tâtait la neige devant lui, se mouvait en avant et en arrière dans le brouillard clair, de nouveau s'approchait du traî-

(1) Sorte de limousine.

neau, sautait de côté sur le siège, et de nouveau, parmi le sifflement monotone du vent, s'entendaient un craquement sonore et le bruit des clochettes. Chaque fois que le postillon de devant partait pour chercher les indices de la route ou des meules, on entendait du second traîneau la voix dégagée, assurée d'un des postillons qui criait au premier :

— Écoute, Ignachka, on a tourné tout à fait à gauche, prends donc à droite, du côté du vent ! Ou : Pourquoi tournes-tu sur place ? Va dans la direction de la neige, comme elle tombe et tu trouveras juste ; ou : Va à droite, à droite, mon vieux ! Tu vois quelque chose de noir, c'est sans doute un poteau. Ou : qu'est-ce que tu cherches ? Pourquoi t'égares-tu ? Dételle le bai et laisse-le en avant, alors il te mènera juste à la route. Ça vaudra mieux !

Et celui qui donnait le conseil, non seulement ne détela pas le bricolier, et n'allait pas dans la neige chercher la route, mais ne sortait pas même le nez de son *armiak*. Et quand Ignachka, qui était devant, en réponse à un de ses conseils, lui cria d'aller lui-même en avant puisqu'il savait la bonne direction, le conseiller répondit que s'il conduisait, lui, les chevaux du courrier, alors il les mènerait par la bonne route.

— Et nos chevaux n'avanceront pas pendant la tourmente ! — cria-t-il — ce ne sont pas de tels chevaux !...

— Alors ne m'embête pas, — répondit Ignachka en sifflant gaiement les chevaux.

Le second postillon, qui était assis dans le même traîneau que le conseiller, ne disait rien à Ignachka et, en général, ne se mêlait pas de cette affaire, bien qu'il ne dormit pas encore, ce dont je jugeais à sa pipe allumée, et à ce fait que, quand nous nous arrêtions, j'entendais sa voix égale, ininterrompue. Il narrait un conte. Une fois seulement, quand Ignachka s'arrêta pour la sixième ou la septième fois, évidemment dépité d'être interrompu dans son plaisir de route, il lui cria :

— Eh bien ! Pourquoi t'arrêtes-tu encore ? Voilà, il veut trouver la route ! C'est entendu, la tourmente ! Maintenant l'arpenteur lui-même ne trouverait pas la route. Tu ferais mieux de marcher tant que les chevaux tireront, peut-être ne gelerons-nous pas jusqu'à la mort... Va !

— Comment donc ! Et l'année dernière est-ce que le postillon n'a pas gelé à mort ? — répondit mon postillon.

Le postillon de la troisième troïka ne s'éveillait pas. Une fois seulement, à un arrêt, celui qui donnait des conseils cria :

— Philippe, eh ! Philippe ! Et ne recevant pas de réponse, il remarqua :

— N'est-il pas gelé déjà ! Ignachka, tu devrais aller voir.

Ignachka, qui avait du temps pour tout, s'appro-

cha du traîneau et se mit à pousser le dormeur.

— Voilà, comme il est arrangé après l'eau-de-vie ! Si tu es gelé alors il faut le dire ! — prononçait-il en le bousculant.

Le dormeur mugit quelque chose et proféra des injures.

— Il est en vie, mes frères ! — dit Ignaehka, et de nouveau il courut en avant ; nous repartîmes et même si vite que le petit bai bricolier de ma troïka, frappait sans cesse de la queue et plusieurs fois sauta d'un galop gauche.

Il devait être, je pense, près de minuit, quand le petit vieux et Vassili, qui avaient repris les chevaux échappés s'approchèrent de nous. Ils avaient rattrapé les chevaux et nous avaient retrouvés et rejoints. Mais comment avaient-ils pu faire cela par une tourmente aveuglante, au milieu de la steppe nue ? Pour moi ce sera toujours incompréhensible. Le petit vieux, en agitant les coudes et les jambes, trotta, monté sur le cheval du brancard (les deux autres étaient attachés au collier ; pendant la tourmente on ne peut laisser libres les chevaux.) Aussitôt qu'il nous eut rejoints, il se mit à injurier mon postillon.

— En voilà un diable louche ! Vrai...

— Eh, oncle Mitritch ! es-tu en vie ? — cria le narrateur du second traîneau. Viens chez nous.

Mais le vieux ne lui répondit pas et continua

ses invectives ; quand il lui sembla que c'était assez, il s'approcha du second traîneau.

— Les as-tu attrapés tous ? — lui demanda-t-on de là.

— Certainement.

Et son petit corps, dont la poitrine, pendant le trot, était aplatie sur le dos du cheval, sauta alors dans la neige ; et sans s'arrêter, attrapant le traîneau, il y tomba en laissant les jambes au-dessus du rebord. Le grand Vassili, comme auparavant, s'assit en silence dans le traîneau de devant avec Ignachka et, avec lui, se mit à chercher la route.

— En voilà un insolent... O Dieu, petit père ! murmura mon postillon.

Après cela, longtemps nous marchâmes sans nous arrêter dans le désert blanc, sous la lumière froide, transparente et vacillante de la tourmente. J'ouvre les yeux et je vois le même bonnet grossier, et le même dos couvert de neige se dresse devant moi ; le même petit arc, sous lequel, entre les guides de cuir tendues, se balance toujours, à la même distance, la tête du cheval du milieu, dont la crinière noire est régulièrement rejetée de côté par le vent ; à travers le dos, je vois à droite le même bricolier bai à queue courte noire, et le palonnier qui de temps en temps frappe sur le bois du traîneau. En bas, les patins du traîneau coupent toujours la même neige fine et le vent sou-

lève et emporte tout du même côté. Devant, à la même distance, courent les troïkas ; à droite et à gauche, tout blanchit et semble une vision. Les yeux cherchent en vain un nouvel objet : pas un poteau, pas une meule, pas un enclos, on ne voit rien. Tout est blanc, blanc et mobile : tantôt l'horizon semble énormément loin, tantôt serré à deux pas de tous côtés ; tantôt, à droite, paraît soudain un mur blanc, haut, qui court parallèlement au traîneau, puis il disparaît tout à coup et se dresse devant pour fuir plus loin et plus loin et pour disparaître de nouveau. On regarde en haut, au premier moment cela paraît clair, on croit voir des étoiles à travers le brouillard, mais les étoiles s'enfuient de plus en plus du regard et l'on ne voit que la neige qui, devant les yeux, tombe sur le visage et sur le collet de la pelisse. Le ciel est partout également clair et blanc, sans couleur, monotone et toujours mobile. Le vent semble changer, tantôt il souffle à la rencontre et emplît les yeux de neige, tantôt de côté, il soulève désagréablement sur la tête le collet de la pelisse et, comme en se jouant, le frotte sur le visage ; tantôt par derrière, il souffle d'un trou quelconque. On entend le craquement faible, interrompu des sabots et des patins du traîneau sur la neige, le tintement affaibli des clochettes quand nous passons sur la neige profonde. Et aussi, rarement, quand nous marchons contre le

vent, sur les pierres nues, gelées, le sifflement énergique d'Ignachka arrive clairement jusqu'à l'oreille, ainsi que le son roulant des clochettes et la quinte tremblante qui lui répond ; et ces sons, tout à coup, rompent agréablement la tristesse du désert, et ensuite, avec une fidélité insupportable, résonnent de nouveau les mêmes motifs monotones que je me rappelle involontairement. Une de mes jambes commençait à geler et quand je me tournai pour mieux m'envelopper, la neige amoncelée sur mon collet et mon bonnet, me tomba sur la nuque et me fit trembler. Mais en général j'avais encore chaud dans ma pelisse attiédie et le sommeil commençait à me gagner.

VI

Dans mon imagination, souvenirs et images se succédaient avec une rapidité étonnante.

« Quel moujik peut être ce conseiller qui, du second traîneau, crie sans cesse ? Probablement un roux robuste aux jambes courtes », pensais-je, dans le genre de Féodor Philippitch notre vieux sommelier. » Et soudain, je vois l'escalier de notre grande maison, et cinq serviteurs qui avec des serviettes, en piétinant lourdement, traînent le piano du pavillon. Je vois Féodor Philippitch qui, les manches de sa veste de nankin retroussées, porte une pédale, court en avant, tire les gâchettes, pousse, tire là-bas, grimpe entre les jambes, gêne tout le monde et d'une voix affairée ne cesse de crier :

— Prenez sur le dos, sur le dos ceux qui sont devant ! Voilà, comme ça, la queue en haut, en

haut, en haut ! Passe dans la porte. Voilà, comme ça.

— Permettez, Féodor Philippitch ! nous nous arrangerons seuls, objecte timidement le jardinier serré contre la rampe, tout rouge d'attention, et soutenant d'un suprême effort le coin du piano.

Mais Féodor Philippitch ne s'arrête pas.

» Et qu'est-ce que c'est ? pensé-je, se croit-il utile, nécessaire à une œuvre commune, ou tout simplement est-il content que Dieu lui ait donné cette loquacité rassurante, convaincante, pour la dépenser à plaisir. C'est probablement ça. » Et je vois, je ne sais pourquoi, l'étang, les domestiques fatigués qui, dans l'eau jusqu'aux genoux, tirent le filet, et de nouveau Féodor Philippitch, avec un arrosoir, criant après tout le monde. Il court sur le bord et parfois seulement s'approche de l'eau pour retenir avec les mains les carassins dorés, vider l'eau troublée et prendre de l'eau fraîche. Mais c'est midi, en juillet. Sur l'herbe du jardin récemment coupée, je marche quelque part sous les rayons droits et brûlants du soleil. Je suis encore très jeune ; quelque chose me manque et je veux quelque chose ; je me dirige vers l'étang, à l'endroit que je préfère, entre le massif d'églantiers et l'allée de bouleaux, et je m'allonge pour dormir. Je me rappelle avec quel sentiment, une fois couché, je regarde à travers les tiges rouges, épineuses des églantiers la terre noire et sèche et le miroir transparent bleu clair de l'étang. C'est un sentiment

de satisfaction naïve et de tristesse. Autour de moi tout est si beau, et cette beauté agit si fortement sur moi, qu'il me semble être bon moi-même, et je suis seulement dépité de n'étonner personne. Il fait chaud. J'essaye de m'endormir pour me consoler, mais les insupportables moucheron ne me donnent pas de repos, ils se mettent après moi et, avec persévérance, comme de petits osselets, sautent du front aux mains. L'abeille bourdonne non loin de moi, en plein soleil ; les papillons aux ailes jaunes, semblant fanées, voltigent d'herbe en herbe. Je regarde en haut, ça fait mal aux yeux. Le soleil brille trop à travers le feuillage clair des bouleaux branchus dont les sommets se balancent doucement au-dessus de moi, et il semble encore plus chaud. Je couvre mon visage d'un mouchoir ; il devient étouffant, et les moucheron se collent aux mains en sueur. Des moineaux s'agitent dans les églantiers. L'un d'eux saute sur le sol à une *archine* de moi, feint par deux fois de picoter énergiquement la terre et, en visant une branche, s'envole avec un grand cri joyeux. Un autre saute aussi à terre, agite sa petite queue, se retourne et aussi, comme une flèche, en pépant, s'envole derrière le premier. Sur l'étang, on entend les coups des battoirs qui frappent le linge mouillé et ces coups éclatent et se perdent en bas le long de l'étang. On entend les rires, les conversations et le clapotis des baigneurs. Le vent bruit

dans les sommets des bouleaux, loin de moi ; le voilà plus près, il agite l'herbe, voilà... il atteint les feuillages des églantiers et frappe leurs branches, et, en soulevant le coin du mouchoir, et chatouillant mon visage, un courant d'air frais accourt sur moi. Sous le coin du mouchoir soulevé pénètre une mouche qui se bat effrayée autour de ma bouche humide. Une branche sèche me gêne sous le dos. Non, on ne peut rester couché tranquille, il faut aller se baigner. Mais, voilà, près du massif même, j'entends des pas rapides et les voix effrayées des femmes :

— Ah, mes aïeux ! Quel malheur ! Et il n'y a pas un homme !

— Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ? demandé-je en courant au soleil vers la femme qui, en poussant des oh ! court devant moi. Elle se retourne seulement, agite les bras et court plus loin. Mais voilà aussi la vieille Matriona ; elle a soixante-dix ans ; en retenant de la main son fichu qui a glissé de sa tête, en clopinant et traînant sa jambe en bas de coton, elle court vers l'étang. Deux fillettes se tenant par la main, et un garçon de dix ans, vêtu des habits de son père, accroché aux jupes de l'une d'elles, en se hâtant suivent derrière.

— Qu'est-il arrivé ? leur demandé-je.

— Un moujik s'est noyé.

— Où ?

— Dans l'étang.

— Quel moujik ? Un des nôtres ?

— Non, un passant.

Le cocher Ivan, en traînant ses gros sabots sur l'herbe fauchée, et le gros gérant Iakov, tout essoufflé, courent vers l'étang ; moi, je les suis.

Je me rappelle cette voix qui me disait : « Voilà, jette-toi à l'eau et sauve le moujik. Sauve-le, et tous t'admireront, » ce que précisément je désirais.

— Où donc ? Où ? — j'interroge la foule des domestiques réunis sur le bord.

— Là-bas, au milieu du courant, de l'autre côté, près des bains, — dit une laveuse en installant le linge mouillé sur une palanche.

Je regarde. Il plonge, remonte, disparaît, se montre encore et tout à coup crie : « Je me noie, mes amis ! » et de nouveau il s'enfonce ; seules des bulles se montrent. Alors je comprends que le moujik se noie, et je pousse un cri : « Petits pères ! le moujik se noie ! »

Et la laveuse, la palanche posée sur l'épaule, en se penchant d'un côté, s'éloigne par le sentier de l'étang.

— En voilà un péché, — dit d'une voix désespérée le gérant Iakov Ivanov, — quel ennui nous aurons maintenant avec la justice du district : on en aura plein le dos.

Un moujik porteur d'une faux se fraye un passage à travers la foule des femmes, des enfants,

des vieillards rassemblés à l'autre bord, et, accrochant sa faux à une branche de cythise, lentement se déshabille.

— Où donc ? Où est le noyé ? — dis-je, désirant toujours me jeter là et faire quelque chose d'extraordinaire.

Mais on me montre la surface unie de l'étang, qu'agite rarement un coup de vent. Je ne comprends pas... comment donc s'est-il noyé ?..... et l'eau reste toujours la même, indifférente, unie, belle, avec des reflets d'or au soleil de midi, et il me semble que je ne puis rien faire, que je n'étonnerai personne, d'autant plus que je nage très mal ; et le moujik passe déjà sa chemise par-dessus sa tête et se prépare à se jeter à l'eau.

Tous le regardent avec espoir et angoisse. Mais rentré dans l'eau jusqu'aux épaules, le moujik se retourne lentement et reprend sa chemise : il ne sait pas nager.

La foule accourt toujours, elle grossit de plus en plus. Les femmes se serrent les unes contre les autres, mais personne n'apporte de secours. Les derniers venus donnent des conseils, poussent des ah ! et leurs visages expriment l'effroi et le désespoir.

Parmi eux, rassemblés les premiers, quelques-uns s'asseoient sur l'herbe, las d'être debout, d'autres retournent chez eux. La vieille Matriona demande à sa fille si elle a fermé la porte du

poêle. Le gamin, qui est vêtu de l'habit de son père, régulièrement, jette des pierres dans l'eau.

Mais, en aboyant et se retournant étonné, accourt de la hauteur, Trézorka, le chien de Féodor Philippitch, mais voici Féodor Philippitch lui-même qui descend aussi et, en criant quelque chose, il se montre derrière le massif d'églantiers.

— Pourquoi restez-vous comme ça? — crie-t-il, — ôtant son veston tout en courant. — Un homme se noie et ils restent plantés! Donne une corde!

Tous, avec crainte et espoir, regardent Féodor Philippitch pendant que, la main appuyée sur l'épaule d'un paysan, pour se déchausser, il pousse du bout du pied gauche le talon du soulier droit.

— Là-bas, là-bas, où la foule est amassée, là-bas, plus à droite du cythise! Féodor Philippitch, c'est là-bas! — lui crie-t-on.

— Je sais, — répond-il, — et, en fronçant les sourcils, probablement en réponse aux signes de prudence de la foule des femmes, il ôte sa chemise, et une petite croix qu'il remet au garçon du jardinier, qui très respectueusement se tient devant devant lui. Ensuite, en foulant d'un pas ferme l'herbe fauchée, il s'approche de l'étang.

Trezorka, étonné de la rapidité des mouvements de son maître, s'arrête près de la foule et, en mâchant quelques petites herbes, près du bord, le regarde d'un air interrogateur, et tout à coup, avec un cri joyeux, il se jette à l'eau derrière son maître.

Au premier moment on ne voit rien, outre l'écume et les gouttes d'eau qui jaillissent jusqu'à nous ; mais Féodor Philippitch, en agitant allègrement les bras, en soulevant et abaissant le dos d'un mouvement régulier, nage à grandes brassées vers l'autre bord, et Trezorka, en avalant beaucoup d'eau, retourne hâtivement, se sauve près de la foule et se roule en s'essuyant le dos sur le bord. Au moment où Féodor Philippitch s'approche de l'autre côté, deux cochers accourent vers le cythise avec un filet enroulé autour d'un bâton. Féodor Philippitch, on ne sait pourquoi, lève les bras, plonge une fois, une deuxième, une troisième, chaque fois poussant de sa bouche une bouffée d'eau et secouant gracieusement sa chevelure, sans répondre aux questions qui l'assaillent de tous côtés. Enfin il sort sur le bord, et, comme je le vois, il ne donne des ordres que sur le déroulement du filet. On retire le filet, mais au fond il n'y a rien, sauf de la vase et de petits casseaux qui se heurtent dans le filet. Pendant qu'on lance encore une fois le filet, je passe à l'autre bord.

On n'entend que la voix de Féodor Philippitch qui donne des ordres, le clapotement sur l'eau de la corde mouillée et des soupirs d'horreur.

La corde mouillée attachée à l'aile droite et presque toute couverte d'herbages sort de plus en plus de l'eau.

— Maintenant, tirez ensemble! Plus d'efforts d'un coup! — crie la voix de Féodor Philippitch.

Les bâtons mouillés apparaissent.

— Il y a quelque chose, c'est lourd à tirer, les frères! — dit quelqu'un.

Les ailes, où se débattent deux ou trois carassins, en mouillant et froissant l'herbe, glissent sur le bord. Et voilà, à travers la couche mince, troublée de l'eau bourbeuse, dans le filet tendu, on aperçoit quelque chose de blanc.

Un soupir d'horreur, faible, mais très perceptible dans le silence de mort, passe dans la foule.

— Tirez plus fort, ensemble! Tirez sur l'endroit sec! — s'entend la voix ferme de Féodor Philippitch. Et sur les tiges coupées des mauvaises herbes on traîne le noyé jusqu'au cythise.

Et je vois ma bonne vieille tante en robe de soie, je vois son ombrelle violette à franges qui, je ne sais pourquoi, est si incompatible avec ce tableau de la mort, horrible par sa simplicité, et son visage prêt à pleurer. Je me rappelle le désappointement, exprimé sur ce visage, qu'on ne puisse avoir d'arnica, et le sentiment pénible et triste éprouvé quand, avec l'angoisse naïve de l'amour elle me dit : « Allons-nous en, mon ami. Ah! c'est si terrible! Et voilà, tu te baignes toujours seul et tu nages! »

Je me rappelle comment le soleil clair et ardent brûlait la terre sèche et poudreuse sous les pieds,

comment il jouait dans le miroir de l'étang, comment, près du bord, se débattaient de grosses carpes, et, au milieu, à la surface de l'étang, frétilaient de petits poissons. Comment, haut dans le ciel, un vautour planait au-dessus des petits canards qui, en s'ébattant, clapotaient à travers les roseaux, nageaient au milieu; comment des nuages orageux blancs et échevelés se rassemblaient à l'horizon, comment la vase ramenée par le filet sur le bord se répandait peu à peu, et comment, en traversant la digue, j'entendis de nouveau les coups de battoirs qui se répandaient sur l'étang.

Mais ce battoir, comme deux battoirs accordés en tierce, et ce son, me tourmentaient et me faisaient souffrir, d'autant plus que je savais que ce battoir était une clochette et que Féodor Philipitch ne le ferait pas taire. Et ce battoir, comme un instrument de torture, frappait ma jambe gelée et... je m'endormis.

Je fus éveillé, il me semble, parce que nous galopions très vite et par deux voix qui causaient près de moi.

— Entends-tu? Eh Ignate! — disait la voix de mon postillon. — Prends le voyageur, toi, tu dois en tout cas faire ce voyage et moi, pourquoi traînerais-je les chevaux inutilement! Prends-le!

La voix d'Ignate répond près de moi.

— Et quel profit aurai-je d'être responsable? M'offriras-tu une chopine?

— Une chopine, rien que ça ! Un quart, ça va encore.

— Un quart, t'as pas peur ? — cria une autre voix, — fatiguer des chevaux pour un quart !

J'ouvris les yeux. Toujours la même neige insupportable et mobile ; les mêmes postillons, les mêmes chevaux, mais je vois près de moi un traîneau quelconque. Mon postillon a rat-trapé Ignate et assez longtemps nous marchons côte à côte. Bien que les voix venant des autres traîneaux conseillent de ne pas prendre moins d'une chopine, Ignate, tout à coup, arrête la troïka.

— Soit, transborde, c'est ta veine. Demain, quand nous arriverons, tu m'offriras un quart. Est-ce qu'il y a beaucoup de bagages ?

Mon postillon, avec une vivacité inhabituelle, bondit sur la neige, me salue et me demande de me transporter dans le traîneau d'Ignate. J'y acquiesce, mais on voit que le pieux moujik en est si content, qu'il veut déverser sur quelqu'un sa reconnaissance et sa joie : il salue, nous remercie, moi, Aliochka, Ignachka.

— Enfin, grâce à Dieu ! Autrement, que serait-ce, ô Seigneur-Dieu ! La moitié de la nuit nous allons sans savoir où. Il vous amènera seigneur, petit père... et mes chevaux refusent d'aller plus loin.

Il transportait les bagages avec une activité fiévreuse.

Pendant ce transfert, en suivant le vent qui me poussait, je m'approchai du second traîneau... Le traîneau, surtout du côté où pour se garantir du vent une *armiak* était posée sur la tête des postillons, était d'un quart couvert de neige, et de l'autre côté de l'*armiak* régnait le calme intime. Le petit vieux était couché, les jambes allongées, et le narrateur continuait son récit : « Pendant ce temps, quand le général, c'est-à-dire au nom du roi, vient, c'est-à-dire dans la prison, chez Maria, dans ce temps, Maria lui dit : Général ! Je n'ai pas besoin de toi et ne puis t'aimer, alors tu n'es pas mon amant, mon amoureux, c'est-à-dire le même prince... »

— « A ce moment... » — continuait-il, mais en m'apercevant il se tut et se mit à secouer sa pipe.

— Quoi, Seigneur, vous êtes venu écouter l'histoire? — dit l'autre, — que j'ai appelé le conseiller.

— Mais c'est bien gai chez vous, — dis-je.

— Que faire?... l'ennui... au moins on oublie de penser.

— Eh quoi ! Vous ne savez pas où nous sommes maintenant ?

Cette question, me sembla-t-il, ne plut pas au postillon.

— Qui sait ? Peut-être sommes-nous en plein chez les Kalmiks, — répondit le conseiller.

— Qu'allons-nous donc faire? — demandai-je.

— Que faire? voilà, nous marchons, peut-être en sortirons-nous, — fit-il d'un ton mécontent.

— Et si nous n'en sortons pas, et si les chevaux s'arrêtent dans la neige, qu'arrivera-t-il alors?

— Eh bah! rien.

— Mais on peut geler.

— Sans doute on peut, parce que maintenant on ne voit pas même de meule. Alors nous sommes en plein chez les Kalmiks. La première chose, c'est de regarder la neige.

— Et tu as peur de geler, seigneur? — dit le petit vieux d'une voix tremblante.

Malgré son air de se moquer de moi, on voyait qu'il était glacé jusqu'aux moelles.

— Oui, le temps devient très froid, — dis-je.

— Eh seigneur! fais comme moi, cours un peu, et voilà, tu te réchaufferas.

— La meilleure chose serait de courir derrière le traîneau, — dit le conseiller.

VII

— Venez s'il vous plaît, tout est prêt! — me cria du premier traîneau Aliochka.

La tourmente était si forte que ce fut à grand peine, en me courbant tout à fait, en m'accrochant à deux mains aux pans du manteau, que je pus, à travers la neige mobile que le vent poussait au-dessous de mes jambes, faire les quelques pas qui me séparaient du traîneau. Mon ancien postillon était déjà à genoux au milieu du traîneau vide, mais en m'apercevant il ôta son grand bonnet, — aussitôt le vent avec fureur, souleva ses cheveux, — et me demanda un pourboire. Il est probable qu'il ne s'attendait pas même à ce que je lui donnasse quelque chose, car mon refus ne l'attrista nullement. Il me remercia, enfonça son bonnet et dit: « Eh bien! Que Dieu vous accompagne, seigneur; » et tirant les guides, en sifflotant, il s'éloigna de nous. Après lui, Ignachka aussi agita tout

son dos et stimula les chevaux. De nouveau, le claquement des sabots, les cris des postillons et le tintement des clochettes remplacèrent le bruit du vent qu'on entendait de tous côtés, particulièrement quand on restait en place.

Un quart d'heure après mon transbordement, je ne pouvais encore dormir et me distraisais en examinant les figures des nouveaux postillons et les chevaux. Ignachka était assis bravement, sautillait sans cesse, agitait son fouet sur les chevaux, criait, frappait du pied, et, en se penchant en avant réparait l'avaloir du bricolier, qui prenait toujours à droite. Il n'était pas de haute taille mais semblait bien bâti. Par-dessus sa pelisse courte il avait une *armiak* sans ceinture dont le collet était presque rabattu. Son cou était tout à fait nu ; ses bottes n'étaient pas en feutre mais en cuir ; son bonnet, qu'il ôtait et arrangeait sans cesse, était petit, ses oreilles n'étaient cachées que par ses cheveux. Tous ses mouvements décelaient non seulement l'énergie, mais surtout, comme il me semblait, le désir d'exciter en soi l'énergie. Cependant, plus nous avançons, plus souvent il se rajustait, sautillait sur son siège, frappait du pied et entamait la conversation avec moi et Aliochka. Il me semblait qu'il avait peur de perdre son assurance. Et il y avait de quoi : les chevaux étaient bons, mais la route à chaque pas devenait plus difficile, et l'on voyait que les chevaux ne marchaient

déjà plus volontiers ; de temps en temps il fallait les fouetter, et le cheval du milieu, un grand bon cheval robuste, buta deux fois, mais immédiatement, s'effrayant lui-même, il tirait en avant et rejetait sa crinière échevelée presque sous les clochettes. Le bricolier de droite que je remarquais malgré moi avec son avaloir long qui se balançait et sautillait, ne tendait plus ses traits et il fallait user du fouet. Mais en bon cheval, même ardent, il semblait fâché de sa faiblesse, levait et baissait la tête rageusement comme pour demander la bride. En effet la tourmente était effrayante à voir et le froid devenait de plus en plus fort. Les chevaux faiblissaient, la route devenait plus mauvaise et nous ne savions pas du tout où nous étions, où il fallait aller, non pas même au relais mais à un asile quelconque. Et c'était ridicule et étrange d'entendre les clochettes sonner du même tintement joyeux, et Ignachka crier joliment avec entrain, comme si nous nous promenions dans le village par un beau jour de fête, froid, ensoleillé.

Et principalement c'était étrange de penser que nous marchions toujours et très vite quelque part, loin de cet endroit où nous nous trouvions. Ignachka se mit à chanter un couplet quelconque, d'un vilain fausset, mais si haut et avec de telles pauses, pendant lesquelles il sifflait, qu'il était ridicule d'avoir peur pendant qu'on l'écoutait.

— Oh ! oh ! qu'est-ce que tu arraches de ta gorge, Ignate ? — s'entendit la voix du conseiller.
— Arrête-toi pour un moment.

— Quoi ?

— Arrê-ê-ê-te !

Ignate s'arrêta. De nouveau tout se tut ; le vent hurlait et grondait, et la neige, en tourbillonnant, commençait à tomber plus épaisse dans le traîneau. Le conseiller s'approcha de nous.

— Eh bien ? quoi, qu'y a-t-il ?

— Mais quoi ? Où faut-il aller ?

— Eh, qui le sait !

— Tes jambes sont-elles gelées, que tu viennes les remuer.

— Elles sont tout à fait engourdies.

— Tu ferais bien d'aller voir : voilà... On aperçoit du feu : c'est peut-être le campement des Kalmiks. Et en même temps tu te réchaufferais les pieds.

— Bon. Retiens les chevaux... Tiens, prends.

Et Ignate courut dans la direction indiquée.

— Il faut toujours regarder et aller voir ; alors on trouve, autrement qu'est-ce que c'est que d'aller comme ça, bêtement, — me disait le conseiller,
— Ah ! comme il a fatigué les chevaux !

Pendant qu'Ignate marchait pour se renseigner, et ça durait si longtemps que je craignais qu'il ne se fût égaré, le conseiller m'expliqua, d'un ton assuré et tranquille, comment il faut agir pendant

la tourmente : le mieux, disait-il, serait de dételer le cheval, de le laisser, et le cheval, comme Dieu est saint, conduirait où il faut ; on peut parfois marcher d'après les étoiles, et il ajoutait que s'il avait été, lui, en avant, depuis longtemps nous serions au relais.

— Eh bien, y a-t-il quelque chose ? — demandait-il à Ignate qui revenait en marchant avec peine, les jambes presque jusqu'aux genoux dans la neige.

— Il y en a, il y en a, on voit le campement, — répondit Ignate essoufflé, — mais on ne sait lequel.

— Probablement, mon cher, que nous sommes arrivés au domaine Rolgovskaïa. Il faut prendre plus à gauche.

— Qu'est-ce qu'ils chantent là-bas ! Ce sont tous nos campements qui sont derrière la *stanitza*, — fit le conseiller.

— Je dis que non.

— Moi, si. J'ai vu, je sais, c'est notre campement, sinon, c'est alors le village Tamichevsko. Il faut suivre toujours à droite, et nous sortirons tout droit sur le grand pont à la huitième *verste*.

— Mais on te dit que non ! J'ai vu, que diable ! — objecta Ignate dépité.

— Eh ! mon cher, encore un postillon !

— Oui, un postillon ! Va toi-même.

— Pourquoi irais-je ? Je sais sans cela.

Évidemment Ignate se fâchait ; sans répondre il sauta sur son siège et partit plus loin.

— Ah ! comme mes pieds sont engourdis ; je ne peux même pas les réchauffer, — dit-il à Aliochka en continuant à frapper des pieds de plus en plus souvent, à tirer et à jeter la neige qui entrait dans les tiges de ses chaussures.

J'avais une affreuse envie de dormir.

VIII

« Est-ce que je gèle déjà ? » pensais-je dans mon sommeil. « Ça commence toujours par un rêve, — dit-on : Ce serait déjà mieux de mourir noyé que gelé, qu'on me tire avec le filet ; mais après tout c'est la même chose, noyé ou gelé. Pourvu que ce bâton ne me gêne pas sous le dos et que je puisse dormir ».

Je perdis conscience pour un moment.

« Mais enfin, comment tout cela finira-t-il ? » me demandai-je tout à coup en pensée, en ouvrant les yeux et en fixant l'espace blanc. « Comment tout cela finira-t-il ? Si nous ne trouvons pas de meules, si les chevaux s'arrêtent, ce qui, semble-t-il, arrivera, bientôt, alors nous gèlerons tous ».

Malgré une certaine peur, j'avoue que le désir d'un événement extraordinaire, un peu tragique, était en moi supérieur à la crainte. Il me semblait que ce ne serait pas mal si le matin les chevaux

nous ramenaient à demi-gelés dans un village inconnu, lointain, et si même quelques-uns d'entre nous étaient tout à fait gelés. Et dans ce sens, des rêves, avec une clarté et une rapidité extraordinaires, se présentaient à moi.

Les chevaux s'arrêtent, la neige s'amoncelle de plus en plus, et des chevaux on ne voit que l'arc et les oreilles, mais tout à coup paraît en haut Ignachka avec sa troïka, il passe devant nous. Nous le supplions qu'il nous prenne, mais le vent emporte nos voix ; il n'y a pas de voix. Ignachka se moque de nous, crie après les chevaux, siffle et disparaît dans un ravin profond rempli de neige. Le petit vieux saute sur le cheval, agite ses coudes, veut s'enfuir mais ne peut se mouvoir de sa place. L'ancien postillon, au grand bonnet, se jette sur lui, le traîne à terre et le piétine dans la neige. « Tu es le sorcier ! » — crie-t-il. — « Tu es un insulteur ! Nous nous égarerons ensemble. » Mais le petit vieux enferme sa tête dans la neige, et ce n'est pas tant un petit vieux qu'un lapin, et il bondit loin de nous. Tous les chiens courent après lui. Le conseiller qui est Féodor Philippitch ordonne que tous s'assoient en cercle, que ce n'est rien si nous sommes enveloppés de neige, car nous aurons chaud. En effet nous avons chaud, nous sommes à l'aise, on a seulement une terrible soif. Je prends ma trousse, je régale tout le monde de rhum et de sucre et je bois moi-même avec un

grand plaisir. Le narrateur dit un conte sur l'arc-en-ciel, et, au-dessus de nous, se dressent déjà une voûte de neige et l'arc-en-ciel. « Maintenant, que chacun de nous se fasse une chambre dans la neige, — dis-je — et dormons, la neige est moelleuse et chaude comme une fourrure. »

Je me construis une chambre et veux y entrer, mais Féodor Philippitch, qui a vu de l'argent dans mon sac, dit : « Attends, donne l'argent. Il faut quand même mourir? » et il m'attrape par la jambe. Je lui donne l'argent, ne demandant qu'une chose, qu'on me laisse partir, mais ils ne croient pas que c'est tout mon argent et ils veulent me tuer. Je prends la main du petit vieux et avec un plaisir inexprimable, je me mets à la baiser. La main du petit vieux est douce et tendre. Tout d'abord il me la retire, mais ensuite il me la rend, il me donne même l'autre main et me caresse. Cependant Féodor Philippitch approche et me menace. Je cours dans ma chambre, mais ce n'est pas une chambre, c'est un long corridor blanc où quelqu'un me tire par les jambes. Je me dégage, mon habit et même un lambeau de ma chair restent entre les mains de celui qui me tenait. Mais je ne sens que le froid et la honte, d'autant plus que ma tante, avec son ombrelle et se pharmacie homéopathique, le noyé sous le bras, vient à ma rencontre. Ils rient et ne comprennent pas les signes que je leur fais. Je me jette dans le traîneau, mes jambes

pendent sur la neige, mais le petit vieux court après moi en agitant les coudes. Le petit vieux est déjà près, mais devant moi j'entends sonner deux cloches et je sais que je suis sauvé si je les atteins. Les cloches tintent de plus en plus distinctement, mais le petit vieux m'a rattrapé, il tombe le ventre sur mon visage de sorte que j'entends à peine les cloches. J'attrape de nouveau sa main, et commence à la baiser, mais le petit vieux s'est transformé, c'est maintenant le noyé... et il crie : « Ignachka ! Attends ! voilà les meules d'Akhi-necka, il me semble. Va donc regarder ! » C'est déjà trop terrible. Non ! mieux vaut s'éveiller...

J'ouvre les yeux, le vent m'a jeté sur le visage le pan du manteau d'Aliochka, mon genou est découvert, nous marchons sur la croûte nue et la tierce des clochettes sonne très distinctement dans l'air avec sa quinte tremblante.

Je regarde du côté où doivent se trouver les meules, mais au lieu des meules, je vois une maison à balcon, les murs crénelés d'un donjon. Je m'intéresse peu à examiner cette maison et ce donjon, je voudrais surtout voir de nouveau le corridor blanc par où je courrais en entendant le son des cloches de l'église, et baiser la main du vieillard... Je refermai les yeux et m'endormis de nouveau.

IX

Je dormais profondément mais sans cesser d'entendre la tierce des clochettes, et dans le rêve, elle se présentait tantôt comme un chien qui aboie et se jette sur moi, tantôt comme un orgue dont je suis un des tuyaux, tantôt comme des vers français que je compose.

Tantôt je me figurais cette tierce comme un instrument de torture avec quoi on serrait sans répit la plante de mon pied droit. C'était si douloureux que je m'éveillai, et aussitôt les yeux ouverts, je frottai ma jambe. Elle commençait à geler. La nuit était la même, éclairée d'un brouillard blanc; le même Ignachka était assis de côté et frappait des pieds; le même bricolier, qui le cou tendu, soulevait peu les pattes, trottait dans la neige épaisse, et la houppe sautillait sur l'avaloir et frappait le ventre du cheval.

La tête du cheval du milieu, avec sa crinière flottante, se balançait en mesure en tendant et

laissant libres les traits attachés à l'arc. Mais tout cela était encore plus couvert de neige qu'auparavant. La neige tourbillonnait devant, de côté, s'amoncelait sur les patins, enveloppait les pattes des chevaux jusqu'aux genoux et d'en haut tombait sur les bonnets et les collets. Le vent soufflait tantôt à droite, tantôt à gauche, se jouait dans le collet et les pans de l'*armiak* d'Ignachka, ou dans la crinière du bricolier, et se brisait sur l'arc ou entre les brancards.

Il faisait terriblement froid, et à peine m'étais-je risqué un peu hors de mon collet, que la neige froide, sèche, en tourbillonnant, remplissait mes yeux, mon nez, ma bouche, surtout mon cou. Autour de moi tout était blanc, clair, couvert de neige. Rien nulle part, sauf la lumière brumeuse et la neige. Je commençais à être sérieusement inquiet. Aliochka dormait à mes pieds, au fond même du traîneau. Tout son dos était couvert d'une épaisse couche de neige. Ignachka ne perdait pas courage : il tirait sans cesse les guides, stimulait les chevaux, et frappait du pied. Les sonnettes avaient le même son merveilleux. Les chevaux s'ébrouaient, et couraient toujours mais moins vite et en trébuchant de plus en plus fréquemment. Ignachka sautillait de nouveau, agitait ses mouffles ; et, de sa voix aiguë, forcée, entonnait une chanson. Sans achever la chanson, il arrêta la troïka, jeta les guides sur son siège et descendit. Le vent hurlait

sinistrement, la neige tombait sur nos pelisses comme jetée à pleine pelle. Je me retournai : la troisième troïka n'était plus derrière nous (elle s'était attardée quelque part). Près du deuxième traîneau, à travers le brouillard de neige, on apercevait le petit vieillard qui sautillait d'un pied sur l'autre. Ignachka s'éloigna à trois pas du traîneau, s'assit sur la neige, enleva sa ceinture et se mit à ôter ses bottes.

— Que fais-tu là? — demandai-je.

— Il faut que je me déchausse, sans cela mes pieds gèleront tout à fait, — répondit-il ; et il continua sa besogne.

J'avais froid à sortir le cou du collet pour le regarder faire. J'étais assis tout droit et regardais le bricolier, qui, une patte écartée, paresseux, harassé, agitait sa queue noire couverte de neige. La secousse qu'Ignachka imprima au traîneau en sautant sur son siège m'éveilla.

— Qu'y a-t-il? où sommes-nous maintenant? — demandai-je. Arriverons-nous au moins avant le jour?

— Soyez tranquille, nous vous amènerons, — répondit-il. — Maintenant que je me suis déchaussé j'ai les pieds chauds.

Et il tirait les guides, les clochettes tintinnabulaient, le traîneau recommençait à se balancer et le vent sifflait sous les patins. De nouveau nous voguions dans un océan de neige.

Je m'endormis profondément. Quand Aliochka, me poussant la jambe, m'éveilla, et que j'ouvris les yeux, il faisait déjà jour. Le matin semblait encore plus froid que la nuit. La neige ne tombait plus mais un vent fort, sec, continuait à pousser une neige ténue dans les champs et surtout sous les sabots des chevaux et les patins. Le ciel, à droite, du côté de l'Orient, était lourd, blanc mat, mais les rayons obliques, clairs, rouge-orangé s'y montraient de plus en plus brillants. Au-dessus de nos têtes, à travers les nuages mobiles, blancs, à peine teintés, on apercevait du bleu pâle. A gauche, les nuages étaient clairs, légers et mobiles. Tout autour, à la distance que le regard pouvait embrasser, la neige blanche, épaisse couvrait la campagne. Par ci par là on apercevait un petit monticule gris au-dessus duquel volait une fine poussière de neige sèche. Nulle trace de traîneau,

d'homme ou d'animal. Les figures et les couleurs du dos des postillons et des chevaux ressortaient clairement sur ce fond blanc... Le bord du bonnet bleu foncé d'Ignachka, son collet, ses cheveux et même ses sabots étaient blancs. Le traîneau était tout couvert de neige. Chez le cheval gris du milieu, toute la partie droite de la tête et du garrot était sous la neige. Mon bricolier était dans la neige jusqu'aux genoux et toute sa croupe en sueur était, du côté droit, couverte de neige. La petite houppe se balançait toujours en mesure de n'importe quel motif et le bricolier courait comme avant. Mais, à son ventre gonflé qui se soulevait et s'abaissait fréquemment, à ses oreilles rabattues, on voyait qu'il souffrait. Un seul objet nouveau attirait l'attention : c'était le poteau des *verstes* duquel la neige tombait à terre et au pied duquel le vent avait amoncelé, à droite, une vraie montagne, et continuait à hurler en jetant la neige d'un côté et d'autre. J'étais très étonné de ce que nous avions marché toute la nuit (pendant douze heures, avec les mêmes chevaux), sans savoir où, sans nous arrêter, et d'être à la fin arrivés. Notre clochette, semblait-il, tintait plus gaîment. Ignate s'enveloppait et criait. Les chevaux de derrière s'ébrouaient et les clochettes des troïkas du petit vieux et du conseiller sonnaient. Mais celle du dormeur s'était, dans la steppe, complètement séparée de nous. Après une demi-*verste* nous trouvâmes la petite

trace fraîche, à peine couverte de neige, d'un traîneau et d'une troïka et, sur la neige, se voyaient par ci, par là, des taches roses du sang d'un cheval qui probablement s'était blessé.

— C'est Philippe ! voilà, il est arrivé avant nous !
— dit Ignachka.

Mais, enfin, on aperçoit, au milieu de la neige, une petite maisonnette avec une enseigne, isolée sur la route. La neige la couvre presque jusqu'au faite. Près du cabaret se trouve une troïka de chevaux, gris, bouclés par la sueur, les pattes écartées, les têtes baissées. Près de la porte la neige est déblayée, une pelle est là. Mais le vent en hurlant rejette toujours en tourbillons la neige du toit.

Au son de nos clochettes, dans la porte sort un grand postillon rouge et roux ; un verre de vin à la main il crie quelque chose. Ignachka se tourne vers moi et demande la permission de s'arrêter. Ici, pour la première fois, je vis son visage.

Son visage n'était pas noir, sec, au nez droit, comme je l'avais pensé à en juger par ses cheveux et sa carrure. Il avait un visage rond et gai, avec un nez camard, une grande bouche et des yeux ronds, bleu clair. Ses joues et son cou étaient rouges comme s'ils eussent été frottés avec du drap. Ses sourcils, ses longs cils et le duvet qui couvrait le bas de son visage étaient pleins de neige et tout à fait blancs. Il n'y avait qu'une *demi-verste* jusqu'au relais et nous nous arrêta mes.

— Mais seulement, que ce soit vite, — dis-je.

— Une minute, — répondit Ignachka en bondissant de son siège et s'approchant de Philippe.

— Donne, frère, — dit-il en ôtant sa moufle de la main droite, et le jetant sur la neige avec le fouet. Et la tête renversée, d'un seul trait il avala le petit verre d'eau-de-vie qui lui était offert.

Le cabaretier, probablement un Cosaque en retraite, avec une chopine à la main sortit à la porte.

— A qui faut-il offrir ? — dit-il.

Le grand Vassili, un moujik maigre, blond, à la barbe de bouc, et le conseiller, gros, blanc, blond avec une barbe épaisse, blanche, entourant son visage rouge, s'approchèrent et chacun d'eux but un petit verre. Le petit vieillard s'approcha aussi du groupe des buveurs, mais on ne lui offrit rien et il s'éloigna vers ses chevaux et se mit à caresser l'un d'eux sur le dos et la croupe.

Le petit vieux était précisément tel que je l'avais imaginé : petit, maigre, le visage ridé, bleui, une barbiche petite et rare, un nez pointu, des dents jaunes, rongées.

Son bonnet de postillon était tout neuf, mais sa pelisse courte, usée, tachée de goudron, déchirée à l'épaule et devant, n'arrivait pas même aux genoux, et le bas des pantalons était serré dans d'énormes bottes de feutre. Lui-même était tout courbé, ridé, le visage et les genoux tremblants ; il tournait autour du traîneau, évidemment pour se réchauffer.

— Quoi, Mitritch ! vraiment offre un quart ; je me réchaufferais bien, — lui dit le conseiller.

Mitritch se tirait. Il répara l'avaloir de son cheval et l'arc et s'approcha de moi.

— Quoi, seigneur, — dit-il en découvrant sa tête

grise et saluant bas, — toute la nuit nous avons erré, cherché la route, alors ce serait bien si vous m'offriez un quart; vrai, petit père, Votre Excellence! Autrement je n'ai rien pour me réchauffer, — ajouta-t-il avec un sourire obséquieux.

Je lui donnai vingt-cinq kopeks. Le cabaretier apporta un verre et l'offrit au vieux. Il ôta sa moufle, posa son fouet et tendit sa petite main noire, hâlée, aux veines bleues. Mais le pouce ne lui obéissait pas, il ne put tenir le verre et en répandant le vin laissa tomber le verre dans la neige.

Tous les postillons éclatèrent de rire.

— Vois-tu comme il est gelé, Mitritch. Il ne peut même tenir le vin!

Mitritch était navré d'avoir renversé le vin.

Cependant on lui en donna un autre verre qu'on lui versa dans la bouche. Aussitôt il devint gai, courut dans le cabaret, alluma sa pipe, montra ses dents jaunes, rongées, et après chaque parole proférait des injures. Ayant bu un dernier verre, les postillons retournèrent à leurs troïkas et nous partimes.

La neige devenait de plus en plus blanche et claire, si bien qu'on avait mal aux yeux à la regarder; les bandes orangées et rouges se dissipaient de plus en plus haut et plus claires dans le ciel; à l'horizon on apercevait même le disque

rouge du soleil, à travers les nuages blancs. L'azur devenait plus brillant et plus sombre.

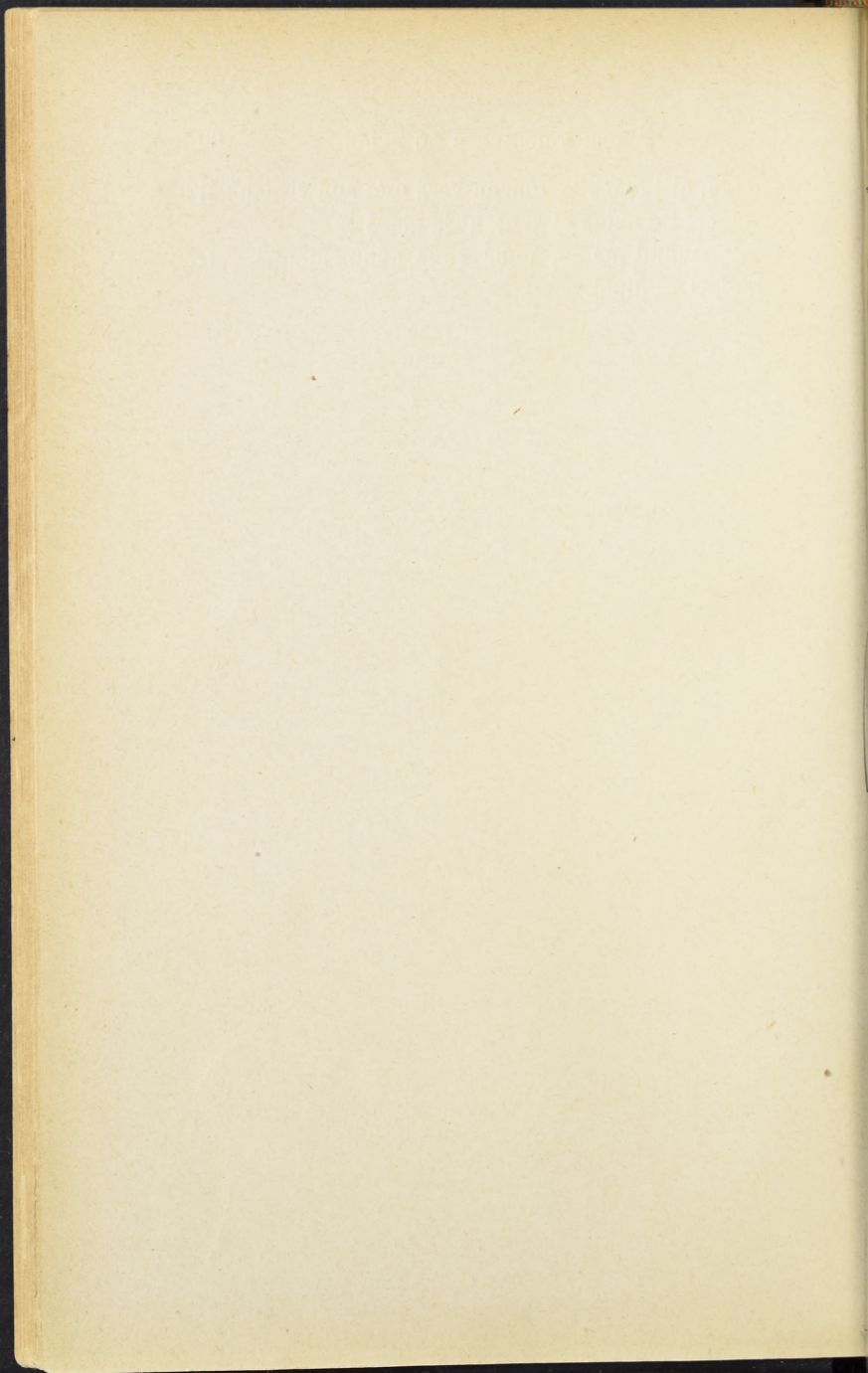
Sur la route, près de la *stanitza*, le sol était net, clair, jaunâtre, avec des creux par endroits ; dans l'air gelé, compact, on sentait une légèreté et une fraîcheur agréables.

Ma troïka courait très rapidement. La tête du cheval du milieu, son cou à la crinière flottant sur l'arc, se balançait rapidement jusqu'au même endroit sous les clochettes de chasseur, dont le battant déjà ne frappait plus mais frôlait seulement les parois. Les bons bricoliers tendaient bien les traits gelés, courbés ; ils galopaient énergiquement. La houpe frôlait leur ventre même et l'ava-loir. Parfois l'un des bricoliers tombait dans une ornière de la route défoncée, et, en se débattant pour en sortir, faisait sauter de la neige dans les yeux des voyageurs. Ignachka criait, d'un ténor clair, après les chevaux ; la gelée sèche grinçait sous les patins ; derrière, sonnaient comme à une fête les clochettes et l'on entendait les cris stimulants des postillons avinés. Je me retournai : le bricolier gris, bouclé, le cou tendu, retenant son souffle, la bride de côté, galopait sur la neige. Philippe, en agitant son fouet, réparait son bonnet ; le petit vieux les jambes soulevées, était, comme auparavant, allongé au milieu du traîneau.

Deux minutes après, le traîneau craquait sur les planches du perron, au relais débarrassé de la

neige, et Ignachka tourna vers moi son visage gai couvert de neige et sentant la gelée.

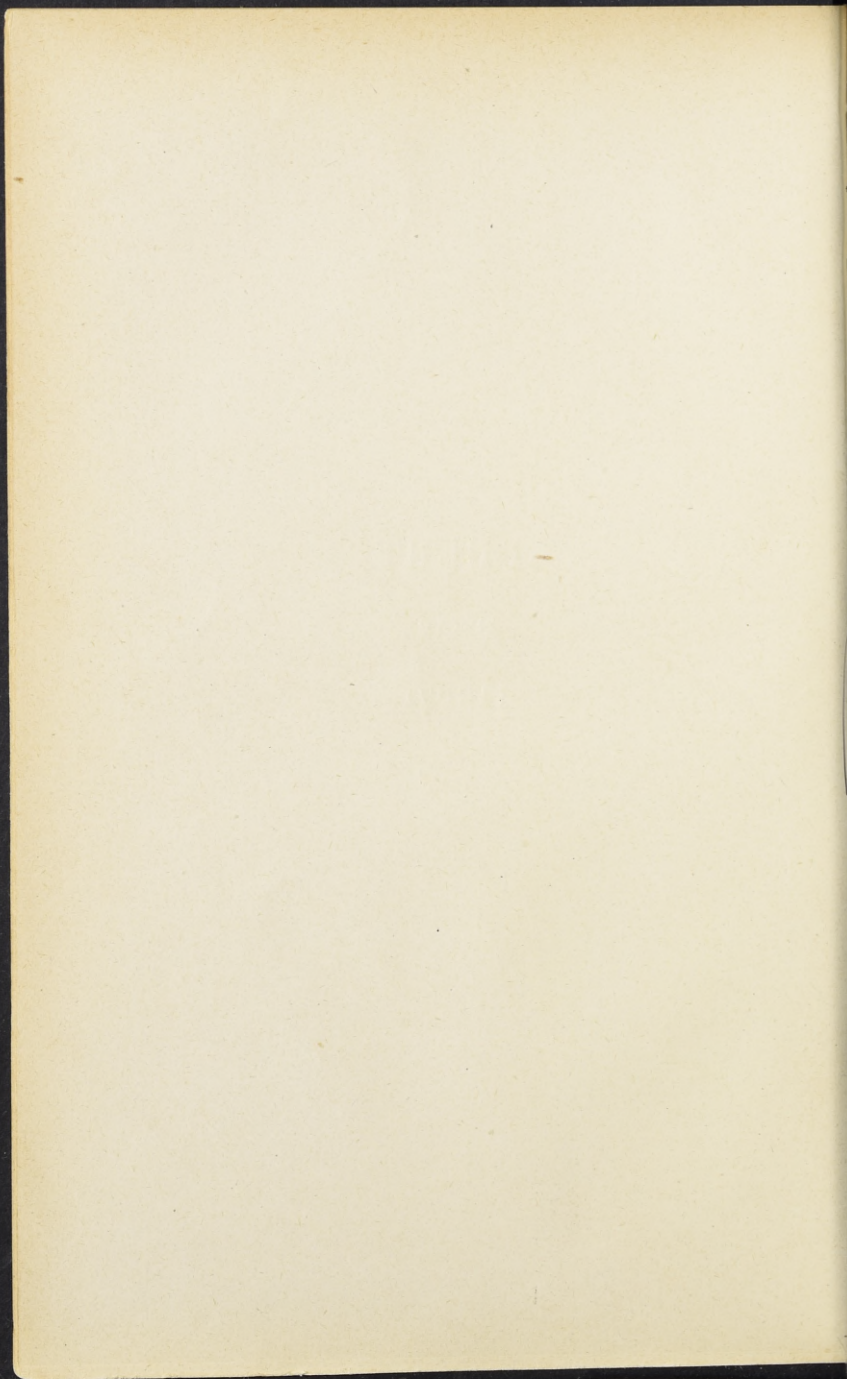
— Quand même, nous vous avons amené, seigneur ! — dit-il.



ALBERT

RÉCIT

(1857)



ALBERT

RÉCIT

(1857)

I

A trois heures de la nuit, cinq jeunes gens riches entraient pour s'amuser dans un bal de Pétersbourg.

On buvait beaucoup de champagne, la plupart des hôtes étaient très jeunes, il y avait de jeunes et jolies femmes, le piano et le violon jouaient sans interruption une polka après l'autre. Les danses et le bruit ne cessaient pas. Mais chacun éprouvait de l'ennui, de la gêne, et, on ne sait pourquoi (comme il arrive souvent), on sentait que tout cela n'était pas bien et n'était pas du tout ce qu'il fallait.

Plusieurs fois, on essaya d'aviver la gaieté, mais la gaieté feinte était pire que l'ennui.

Un des cinq jeunes gens, le plus mécontent de

soi-même, des autres et de la soirée, se leva avec un sentiment de dégoût, chercha son chapeau et sortit avec l'intention de partir en catimini.

Dans l'antichambre il n'y avait personne, mais dans une chambre voisine, à travers la porte il entendit deux voix qui discutaient. Le jeune homme s'arrêta et se mit à écouter.

— On ne peut pas entrer... là-bas il y a des hôtes, — disait une voix de femme.

— On ne peut pas, là-bas il y a des invités, — disait une autre voix de femme.

— Laissez-moi, je vous en prie; mais ce n'est rien, — suppliait la voix faible d'un homme.

— Mais je ne puis vous laisser sans la permission de madame, — disait la femme. — Où allez-vous? Ah!...

La porte s'ouvrit et sur le seuil se montra un homme d'étrange aspect. En apercevant un hôte, la bonne cessa de le retenir, et l'étrange figure, sautant timidement, en chancelant sur ses jambes courbées, entra dans la chambre. C'était un homme de taille moyenne, au dos voûté, aux longs cheveux en désordre. Il avait un pardessus court, des pantalons étroits déchirés, des bottes éculées, pas cirées. Une cravate semblable à une corde enlaçait un long cou blanc. Une chemise sale sortait des manches, au-dessus des mains maigres. Mais, malgré la maigreur extraordinaire du corps, le visage était frais, blanc et même une légère rougeur colo-

rait les joues entre la barbe et les favoris noirs. Les cheveux non peignés, relevés, découvraient un front pas très haut et extraordinairement pur. Les yeux sombres, fatigués, regardaient droit, humblement et en même temps avec gravité.

Leur expression se confondait agréablement avec celle des lèvres fraîches, un peu arquées, dont on apercevait les coins au-dessous de la moustache rare.

Après quelques pas il s'arrêta, se tourna vers le jeune homme et sourit. Il sourit comme avec effort, mais quand le sourire éclaira son visage, le jeune homme, sans savoir lui-même à quoi, sourit aussi.

— Qui est-ce ? — demanda-t-il tout bas à la bonne quand la figure étrange disparut dans la chambre d'où l'on entendait les danses.

— C'est un musicien du théâtre, un fou, — répondit la bonne. — Il vient parfois chez ma maîtresse.

— Où es-tu parti, Delessov ? — criait-on en ce moment dans la salle.

Le jeune homme qu'on appelait Delessov retourna dans la salle.

Le musicien se tenait près de la porte ; il observait les danseurs, et son sourire, son regard, ses trépignements témoignaient du plaisir que lui donnait ce spectacle.

— Eh bien quoi ! Dansez donc vous aussi, — lui

dit un des hôtes. Le musicien salua et regarda la maîtresse de la maison d'un air interrogateur.

— Allez, allez, puisque ces messieurs vous invitent, — intervint la maîtresse.

Les membres faibles, maigres du musicien, tout à coup commencèrent à s'agiter violemment, et en clignant les yeux, avec un sourire, il se mit à sauter par la salle, lourdement, gauchement. Au milieu du quadrille, un officier très gai qui dansait fort bien et avec animation, par hasard, se heurta au musicien.

Les jambes faibles, fatiguées, perdirent leur aplomb, et le musicien, après quelques pas de côté, tomba de tout son long sur le parquet. Malgré le bruit fort, sec, produit par la chute, au premier moment, presque tous riaient.

Mais comme le musicien ne se relevait pas, les rieurs se turent, même le piano s'arrêta et Delessov accourut le premier avec la maîtresse de céans, vers le musicien. Il était allongé sur le coude et sans expression regardait le sol. Quand on l'eut soulevé et mis sur une chaise, d'un geste rapide de sa main osseuse il rejeta les cheveux de son front et se mit à sourire sans répondre aux questions :

— Monsieur Albert ! monsieur Albert ! — disait la maîtresse du logis, — vous vous êtes fait mal ? Où ? Voilà je vous disais bien qu'il ne fallait pas danser. Il est si faible, — continua-t-elle en s'a-

dressant aux hôtes. — Il peut à peine marcher, comment pourrait-il danser !

— Qui est-ce ? — demanda-t-on à la maîtresse.

— Un pauvre homme, un artiste, un très bon garçon, mais un miséreux, comme vous voyez.

Elle disait cela sans se gêner près du musicien.

Le musicien se ressaisit et, comme s'effrayant de quelque chose, repoussa ceux qui l'entouraient.

— Ce n'est rien, — fit-il tout à coup en se levant de la chaise avec un effort évident.

Et pour prouver qu'il ne souffrait pas du tout, il se rendit au milieu de la chambre, voulut faire quelques sauts, mais il chancela et serait tombé de nouveau si on ne l'avait soutenu.

Tous semblaient gênés ; tous le regardaient en silence.

Le regard du musicien s'éteignit de nouveau et oubliant évidemment tous les assistants, de sa main, il frottait son genou. Tout à coup il releva la tête, avança sa jambe tremblante, du même geste banal de tout à l'heure, rejeta ses cheveux et s'approchant du violoniste lui prit son instrument.

— Ce n'est rien, — répétait-il de nouveau en agitant le violon. — Messieurs, faisons de la musique.

— Quel étrange visage, — disaient entre eux les hôtes.

— Il y a peut-être un grand talent dans cette créature malheureuse, — dit quelqu'un.

— Oui, malheureuse, malheureuse, — prononçait un troisième.

— Quel beau visage !... Il y a en lui quelque chose d'extraordinaire, — dit Delessov. — Voilà, nous verrons.

II

Cependant, Albert, sans faire attention à personne, marchait lentement le long du piano et accordait le violon serré contre son épaule. Ses lèvres se plissaient avec une expression indifférente, on ne voyait pas ses yeux ; mais son dos osseux et étroit, son cou long et blanc, ses jambes arquées, sa tête noire chevelue avaient un aspect étrange, mais on ne sait pourquoi, pas du tout ridicule. Après avoir accordé le violon, il prit bravement l'accord et, soulevant la tête, s'adressa au pianiste qui se préparait à l'accompagner.

— MÉLANCOLIE. G. Dur, — lui fit-il avec un geste impérieux.

Puis, comme pour demander pardon de ce geste, il sourit doucement et avec ce sourire, promena un regard circulaire sur le public.

Relevant ses cheveux de la main qui tenait l'archet, Albert s'arrêta devant le coin du piano et

d'un mouvement lent fit glisser l'archet sur les cordes. Un son pur, délicat emplit la chambre ; le silence était absolu.

Les sons de ce motif coulaient librement, élégamment ; dès le premier, comme une lumière claire, inattendue, tranquille, éclaira tout à coup le monde intérieur de chacun de ceux qui écoutaient. Pas une seule note fausse ou exagérée ne trompait l'attention des auditeurs. Les sons étaient purs, harmonieux et graves. Tous les assistants, en silence, avec un tremblement d'espoir, suivaient leur développement. De cet état d'ennui des distractions bruyantes, et du sommeil de l'âme, soudain, ces hommes se trouvaient transportés, sans s'en apercevoir, dans un autre monde qu'ils avaient tout à fait oublié. Dans leur âme, tantôt naissait le sentiment de la contemplation douce du passé, tantôt le souvenir passionné de quelque chose d'heureux, tantôt le besoin illimité de puissance et de splendeur, tantôt le sentiment de la soumission, de l'amour non satisfait, et de la tristesse.

Les sons, ou tendres et plaintifs, ou rapides et désespérés, en se mêlant librement, coulaient et coulaient l'un après l'autre, si gracieux, si forts et si captivants qu'on n'entendait plus des sons, mais qu'en l'âme de chacun débordait un torrent de poésie, de beauté ressentie depuis longtemps mais exprimée pour la première fois. A chaque note, Albert grandissait de plus en plus. Il était loin

d'être laid ou grotesque. Le violon serré sous le menton, en écoutant les sons avec une expression d'attention passionnée, tantôt il agitait nerveusement ses jambes, tantôt il se redressait de toute sa taille, tantôt, d'attention, il pliait le dos. Son bras gauche plié semblait momifié dans sa position et seuls ses doigts osseux remuaient nerveusement ; son bras droit se mouvait lentement, d'une façon presque insensible, élégante. Son visage portait une félicité parfaite, enthousiaste. Ses yeux brillaient d'une flamme claire et sèche, ses narines frémissaient, ses lèvres rouges s'entr'ouvraient de plaisir.

Parfois la tête s'inclinait davantage sur le violon, les yeux se fermaient et le visage, mi-caché par la chevelure, s'éclairait d'un sourire de bonheur.

Parfois il se redressait rapidement, avançait la jambe, et son front pur et le regard brillant qu'il jetait autour de la salle étaient empreints de fierté, de noblesse, de la conscience de son pouvoir.

Une fois le pianiste se trompa et prit fausement un accord ; une souffrance physique s'exprima dans toute la personne et dans le visage du musicien. Il s'arrêta pour une seconde et frappant du pied avec une expression de colère enfantine, il cria : « MOLT CE MOLT ». Le pianiste reprit la mesure ; Albert ferma les yeux, sourit, et de nouveau, oubliant visiblement et soi-même et les autres, avec béatitude il s'adonna à son jeu.

Tous ceux qui étaient dans la salle pendant qu'Albert jouait, observaient un silence religieux et semblaient ne vivre et ne respirer que par ces sons. L'officier rieur était assis, immobile, sur une chaise, près de la fenêtre, et fixait sur le parquet un regard sans vie, et parfois soupirait profondément. Les jeunes filles, tout à fait silencieuses, étaient assises le long des murs et seulement de temps en temps, avec de l'approbation qui arrivait jusqu'à l'étonnement, se regardaient entre elles. Le visage large, souriant de la maîtresse du logis s'épanouissait de plaisir. Le pianiste, les yeux rivés sur le visage d'Albert, tâchait de le suivre, et sa peur grande de se tromper se lisait dans toute sa personne tendue. Un des hôtes qui avait bu plus que les autres était couché sur le divan et tâchait de ne pas se mouvoir pour ne pas trahir son émotion. Delessov éprouvait une sensation inaccoutumée. Un cercle froid quelconque, tantôt se resserrant, tantôt s'élargissant, entourait sa tête ; les racines des cheveux lui devenaient sensibles ; un froid glacé parcourait son dos et gagnait de plus en plus sa gorge ; de fines aiguilles lui piquaient le nez et le palais, et des larmes, à son insu, mouillaient ses joues. Il se secouait, essayait, sans être aperçu, de les refouler, les essayait mais de nouvelles larmes se montraient et coulaient sur son visage. Par une étrange coïncidence des impressions, les premiers sons du violon d'Albert

transportèrent Delessov à sa prime jeunesse.

Lui, pas jeune, fatigué de la vie, tout à coup se sentait un garçon de dix-sept ans, joli, content de soi, bête, inconscient et heureux. Il se rappelait son premier amour pour sa cousine en robe rose, le premier aveu dans l'allée de tilleuls, l'ardeur et le charme incomparable d'un baiser furtif ; il se rappelait la magie et les mystères incompris de la nature qui l'entourait alors. Dans son imagination qui revenait en arrière, au milieu d'un brouillard d'espoirs infinis, de désirs vagues, de la foi inébranlable en la possibilité d'un bonheur impossible, *elle* brillait.

Tous les moments inappréciés de cette époque, l'un après l'autre, s'évoquaient devant lui, mais non comme le moment insipide du présent qui fuit, mais comme des images qui s'arrêtent, grandissent, reproduisant le passé. Avec bonheur il les contemplait et pleurait, il pleurait non pas à cause du temps passé, qu'il eût pu mieux employer (si on lui rendait ce temps, il ne s'engagerait pas à le mieux employer), mais parce que ce temps passé ne reviendrait jamais. Les souvenirs naissaient d'eux-mêmes et le violon d'Albert disait toujours la même chose. Il disait : « Pour toi est passé pour toujours le temps de la force, de l'amour et du bonheur ; il est passé à jamais. Pleure ce passé, pleure-le de toutes tes larmes ; meurs dans tes larmes sur ce

passé. C'est le plus grand bonheur qui te reste »

A la fin de la dernière variation, le visage d'Albert devint rouge, ses yeux brillèrent sans s'éteindre, de grosses gouttes de sueur coulèrent sur ses joues. Les veines de son front se gonflèrent, tout son corps s'agita de plus en plus, ses lèvres pâles ne se refermèrent déjà plus et toute sa personne exprima l'avidité enthousiaste de la jouissance.

Avec un mouvement désespéré de tout le corps, en secouant ses cheveux, il baissa le violon, et avec un sourire de majesté fière et de bonheur, il regarda les assistants. Ensuite son dos se voûta, sa tête retomba, ses lèvres se plissèrent, ses yeux s'éteignirent et, honteux de soi-même, en regardant autour timidement, et s'empêtrant, il passa dans l'autre salle.

III

Quelque chose d'étrange se passait en tous les assistants, et quelque chose d'étrange se sentait dans le silence de mort qui suivit le jeu d'Albert. C'était comme si chacun voulait et ne pouvait exprimer ce que signifiait tout cela. Qu'est-ce que cela signifie ? une salle claire et chaude, des femmes capiteuses, l'aube derrière les fenêtres, le sang ému et l'impression pure des sons ? Mais personne n'essayait de dire ce que signifiait cela. Au contraire, presque tous, ne se sentant pas la force de se mettre tout à fait hors de ce que leur avait fait découvrir la nouvelle impression, se révoltaient contre elle.

— En effet, il joue vraiment bien, dit l'officier.

— Admirable ! répondit Delenov ; en cachette il essayait ses joues avec sa manche.

— Cependant, messieurs, il est temps de partir, fit en se ressaisissant un peu, celui qui était couché

sur le divan. Il faudrait lui donner quelque chose, messieurs. Faisons une quête. Albert était alors assis seul dans l'autre chambre, sur le divan. Les coudes appuyés sur ses genoux osseux, ses mains sales en sueur, il frottait son visage, ébouriffait ses cheveux, et se souriait d'un sourire heureux. La collecte était fructueuse. Delessov se chargea de la lui remettre.

En outre, l'idée était venue à Delessov, sur qui la musique avait produit une impression forte, inaccoutumée, de faire du bien à cet homme. Il avait songé à le prendre chez lui, à le vêtir, à lui trouver une position quelconque, enfin à l'arracher à sa pénible situation.

— Quoi, vous êtes fatigué ? demanda-t-il en s'approchant de lui. Albert sourit.

— Vous avez un vrai talent. Vous devriez vous occuper sérieusement de la musique, jouer en public.

— Je boirais volontiers, dit Albert comme s'éveillant.

Delessov apporta du vin ; le musicien en but avidement deux verres.

— Quel bon vin ! dit-il.

— Cette Mélancolie, quel beau morceau ! dit Delessov.

— Oh ! oui, oui, répondit en souriant Albert. Mais permettez... je ne sais pas à qui j'ai l'honneur de parler, peut-être êtes-vous comte ou prince, ne

pourriez-vous pas me prêter un peu d'argent ? Il se tut un moment. — Je n'ai rien... je suis pauvre... je ne pourrai vous le rendre.

Delessov rougit ; il se sentait gêné et se hâta de remettre au musicien l'argent recueilli.

— Je vous remercie beaucoup, fit Albert en saisissant l'argent. Et maintenant allons faire de la musique, je jouerai tant que vous voudrez, seulement donnez-moi quelque chose à boire, à boire, ajouta-t-il en se levant.

Delessov lui apporta encore du vin et l'invita à s'asseoir près de lui.

— Excusez-moi, si je vous parle franchement, dit Delessov. Votre talent m'a tant intéressé. Il me semble que vous êtes dans une situation pénible ?

Albert regardait tantôt Delessov, tantôt la maîtresse du logis qui venait d'entrer dans la chambre.

— Permettez-moi de vous offrir mes services, continua Delessov. Si vous avez besoin de quelque chose... je serais très heureux si, provisoirement, vous vous installiez chez moi ; je suis seul et peut-être pourrais-je vous être utile.

Albert sourit et ne répondit rien.

— Pourquoi ne remerciez-vous pas ? intervint la maîtresse du logis. C'est donc un bienfait pour vous, seulement je ne vous y engage pas, continua-t-elle en s'adressant à Delessov, et en hochant négativement la tête.

— Je vous suis très reconnaissant, dit Albert,

en serrant dans ses mains humides la main de Delessov. Mais, maintenant, je vous prie, allons faire de la musique.

Les hôtes étaient déjà près de partir et, malgré toutes les exhortations d'Albert, ils sortirent dans l'antichambre.

Albert dit adieu à la maîtresse du logis, prit son chapeau usé à larges bords, une vieille almaviva d'été, son seul manteau d'hiver, et avec Delessov sortit sur le perron.

Quand Delessov s'assit avec sa nouvelle connaissance dans la voiture et sentit cette odeur repoussante de vin et de crasse dont le musicien était imprégné, il commença à regretter son acte, se reprocha la douceur enfantine de son cœur et son manque de raison. En outre tout ce que disait Albert était si sot et si banal, et à l'air il était devenu si ivre, que Delessov ressentit du dégoût : « Que ferai-je de lui ? » pensa-t-il.

Au bout d'un quart d'heure, Albert se tut, son chapeau tomba à ses pieds, lui-même s'affalait dans le coin de la voiture, et commençait à ronfler. Les roues grinçaient avec régularité sur la neige, la lumière faible de l'aube traversait à peine les vitres gelées de la voiture.

Delessov regarda son voisin. Le long corps enveloppé du manteau gisait inerte près de lui. Il semblait à Delessov qu'une tête allongée, avec un grand nez noir, se balançait sur ce corps. Mais en

regardant de plus près, il vit que ce qu'il prenait pour le nez et le visage était les cheveux, et que le vrai visage était plus bas. Il s'inclina et distingua les traits du visage d'Albert. Alors la beauté du front et de la bouche fermée, calme, le frappa de nouveau. Sous l'influence de la fatigue, des nerfs, de l'heure avancée sans sommeil, et de la musique entendue, Delessov, en regardant ce visage, se transportait de nouveau dans ce monde béni, entrevu cette nuit. De nouveau il se rappelait le temps heureux et *magnanime* de la jeunesse et il cessait de regretter son acte. A ce moment il aimait Albert sincèrement, ardemment, et se promettait fermement de lui faire du bien.

IV

Le lendemain matin, quand on l'éveilla pour aller au service, Delessov, avec un étonnement désagréable, aperçut autour de lui son vieux paravent, son vieux valet et sa montre sur la table. « Et bien, que voulais-je donc voir si ce n'est ce qui m'entoure d'habitude ? » se demanda-t-il. Alors, il se rappela les yeux noirs et le sourire heureux du musicien, le motif de la « Mélancolie », et toute la nuit étrange de la veille repassa dans son imagination.

Cependant il n'avait pas le temps de se demander s'il avait eu tort ou raison de prendre chez soi le musicien. En s'habillant, il faisait mentalement la répartition de sa journée. Il prit du papier, donna les ordres nécessaires pour la maison, en se hâtant mit son manteau et ses galoches. En passant devant la salle à manger, il regarda dans la porte. Albert, le visage enfoui dans l'oreiller, en désordre,

dans une chemise déchirée, sale, dormait d'un sommeil de mort sur le divan de maroquin où on l'avait installé hier soir sans connaissance. « Quelque chose ne va pas », pensa involontairement Delessov.

— Va, je te prie, de ma part, chez Borazovskī, et demande-lui son violon pour deux jours. Pour lui... — fit-il au valet — Quand il s'éveillera, fais-lui boire du café et donne-lui quelque chose de mon linge et de mes vieux habits. En général, satisfais-le bien, je t'en prie.

Quand Delessov rentra à la maison, tard le soir, à son étonnement il ne trouva pas Albert.

— Où donc est-il ? — demanda-t-il à son valet.

— Aussitôt après diner, il est parti — répondit le valet. — Il a pris le violon et s'en est allé en promettant de revenir dans une heure et il n'est pas encore là.

— Ta, ta, ta, c'est fâcheux ! — prononça Delessov — Pourquoi l'as-tu laissé sortir, Zakhar ?

Zakhar était un valet pétersbourgeois qui servait Delessov depuis huit ans. Delessov en *célibataire vivant seul* lui confiait malgré lui ses intentions et aimait à avoir son opinion sur chacune de ses entreprises.

— Comment aurais-je osé ne le pas laisser ? — répondit Zakhar, en jouant avec son cachet en breloque. Si vous m'aviez dit, Dmitri Ivanovitch,

de le retenir, j'aurais pu l'amuser à la maison, mais vous avez seulement parlé de l'habit.

— Ta, ta, ta, c'est fâcheux ! Eh bien, qu'a t-il fait ici sans moi ?

Zakhar sourit.

— Vraiment on peut dire que c'est un artiste, Dmitri Ivanovitch. Aussitôt éveillé il a demandé du madère, ensuite il s'est amusé tout le temps avec la cuisinière et le valet du voisin. Il est si drôle ; cependant un bon caractère. Je lui ai donné du thé, apporté le dîner, il ne voulait rien manger ; seulement il m'invitait tout le temps. Et comme il joue du violon ! Ça c'est vrai, qu'un tel artiste il n'y en a pas même chez Izler (1). On peut garder un artiste pareil. Quand il a joué « Voguons en descendant la mère Volga, » ma foi, c'était comme un homme qui pleure. Trop beau ! Même tous les domestiques de la maison sont venus dans notre antichambre pour l'écouter.

— Eh bien, l'as-tu habillé ? — interrogea le maître.

— Sans doute, je lui ai donné une de vos chemises de nuit et mon pardessus. On peut aider un homme pareil, c'est vraiment un bon garçon. — Zakhar sourit. — Il m'a demandé tout le temps quel grade vous avez, si vous avez des connaissances importantes et combien d'âmes de paysans ?

(1) Fameux restaurant d'alors.

— C'est bon, c'est bon ; seulement il faudra le trouver maintenant, et désormais ne lui rien donner à boire, autrement on le rendra pire encore.

— C'est vrai, — interrompit Zakhar, — évidemment il a une faible santé. Chez nous, chez les maîtres, il y avait un employé qui était comme ça...

Delessov qui connaissait depuis longtemps l'histoire de l'employé, un ivrogne invétéré, ne le laissa pas achever et lui ordonna de tout préparer pour la nuit et d'aller chercher Albert et le ramener.

Il se mit au lit, éteignit la bougie, mais de longtemps ne pouvait s'endormir et pensait toujours à Albert. « Bien que tout cela puisse paraître étrange à beaucoup de mes connaissances, — pensait Delessov, — mais c'est si rare de faire quelque chose de désintéressé qu'il faut remercier Dieu quand un pareil cas se présente, et je n'y manquerai pas. Je ferai tout, absolument tout ce que je pourrai pour l'aider. Peut-être n'est-il pas du tout fou, mais absolument égaré par la boisson, Ça ne me coûtera pas très cher : où il y a à manger pour un, il y a pour deux. Qu'il vive d'abord chez moi, ensuite nous lui trouverons une situation, ou un concert, nous le tirerons du banc de sable et après nous verrons. »

Le sentiment agréable du contentement de soi-même s'emparait de lui après ces réflexions.

« Vraiment je ne suis pas trop mauvais, non, pas

du tout, même je suis très bon en comparaison des autres... » pensait-il.

Il s'endormait déjà quand il fut distrait par le bruit de la porte qui s'ouvrait et des pas dans l'antichambre.

« Eh bien, je serai plus sévère avec lui ; ce sera mieux, je dois faire cela, » se dit-il.

Il sonna.

— Eh bien, l'as-tu ramené ? — demanda-t-il à Zakhar qui entra.

— Un homme piteux, Dmitri Ivanovitch, — fit Zakhar en hochant la tête avec importance et fermant les yeux.

— Quoi ! est-il ivre ?

— Il est très faible.

— Le violon est là ?

— Je l'ai rapporté, la maîtresse l'a donné.

— Eh bien, je t'en prie, ne le laisse pas entrer ici maintenant, mets-le au lit et demain matin veille attentivement à ce qu'il ne sorte pas de la maison.

Mais Zakhar n'était pas encore sorti qu'Albert entra dans la chambre.

Vous vouliez déjà dormir ? — dit Albert en souriant. — Et moi j'étais là-bas chez Anna Ivanovna, j'ai passé une très agréable soirée. On a fait de la musique, on a ri, il y avait une charmante société. Permettez-moi de boire un verre de quelque chose, — ajouta-t-il en prenant la carafe d'eau qui était sur la table, — seulement pas de l'eau.

Albert était comme la veille : le même beau sourire des yeux et des lèvres, le même front clair, enchanté et les membres faibles. Le pardessus de Zakhar lui allait parfaitement et le col, long, propre, souple de la chemise de nuit encadrait d'une façon pittoresque son cou fin, blanc et lui donnait quelque chose de particulièrement enfantin et innocent. Il s'assit sur le lit de Delessov et, en silence, avec un sourire joyeux et reconnaissant, le regardait.

Delessov examinait les yeux d'Albert et de nou-

veau se sentait soudain sous le charme de son sourire. Il cessa de vouloir dormir ; il oublia son désir d'être sévère, et voulait au contraire s'égayer, écouter le musicien et même jusqu'au matin, bavarder amicalement avec lui. Delessov ordonna à Zakhar d'apporter une bouteille de vin, des cigares et le violon.

— Ah ! ça, c'est à merveille, — dit Albert. — Il est encore de bonne heure, faisons de la musique, je jouerai tant que vous voudrez.

Zakhar, avec un plaisir évident, apporta une bouteille de Laffitte, deux verres, des cigarettes douces que fumait Albert, et le violon. Mais au lieu d'aller se coucher, comme son maître le lui ordonnait, lui-même allumant un cigare, s'assit dans la chambre voisine.

— Causons plutôt, — dit Delessov au musicien qui prit le violon.

Albert s'assit doucement sur le lit et de nouveau sourit joyeusement.

— Ah ! oui, — dit-il en se frappant tout à coup le front avec la main et prenant une expression curieuse et inquiète (l'expression de son visage précédait toujours ce qu'il voulait dire). Permettez-moi de vous demander... — Il s'arrêta un peu. — Ce monsieur qui était avec vous là-bas, hier soir... Vous l'appellez N. ce n'est pas le fils du célèbre N. ?

— Son propre fils, — répondit Delessov, ne comprenant pas en quoi cela pouvait intéresser Albert.

— C'est ça, — fit-il en souriant avec satisfaction. — J'ai tout de suite remarqué dans ses manières quelque chose de particulièrement aristocratique. J'aime les aristocrates. Dans l'aristocratie il y a quelque chose de beau et d'élégant. Et cet officier qui danse si bien ? — demanda-t-il. — Il m'a plu beaucoup aussi, il paraît si gai, si noble. — C'est l'aide de camp N. N.

— Lequel ? — demanda Delessov.

— Celui qui m'a heurté quand nous dansions. Ce doit être un brave homme.

— Non, c'est un vaurien, — répondit Delessov.

— Ah non ! — intervint avec chaleur Albert. — En lui il y a quelque chose de bien, très agréable. Et il est bon musicien, — ajouta-t-il ; — il a joué là-bas un morceau d'opéra. Depuis longtemps personne ne m'a tant plu.

— Oui, il joue bien mais je n'aime pas son jeu, — dit Delessov qui voulait amener son interlocuteur à causer musique. — Il ne comprend pas la musique classique ; Donizetti et Bellini, ce n'est donc pas de la musique. Vous êtes probablement de cet avis ?

— Oh ! non, non, excusez-moi, — se mit à dire Albert avec une expression déferente. — La vieille musique est de la musique, et la nouvelle musique c'en est une autre. Dans la nouvelle musique il y a aussi des beautés extraordinaires : « La Somnam-

bule! ? » et la finale de « Lucie! ? » Et Chopin! ? et Robert! ? Je pense souvent... — il s'arrêta en concentrant visiblement ses pensées, — que si Beethoven était vivant, il pleurerait de joie en écoutant: « Somnambule. » Partout il y a du beau. J'ai entendu pour la première fois « Somnambule » quand la Viardot et Rubini étaient ici, c'était, — ah! — fit-il les yeux brillants et avec un geste des deux mains, comme s'il voulait arracher quelque chose de sa poitrine; — pour un peu plus, on n'aurait pu le supporter...

— Eh bien, comment trouvez-vous l'opéra, maintenant? — demanda Delessov.

— Bozia est bonne, très bonne, extraordinairement élégante, mais elle ne touche pas là, — il désignait sa poitrine enfoncée. — A une cantatrice, il faut la passion, et chez elle, il n'y en a pas. Elle fait plaisir mais n'empoigne pas.

— Et Lablache?

— Je l'ai entendu à Paris, dans le « Barbier de Séville », alors il était unique, et maintenant il est vieux. Il ne peut plus être acteur, il est vieux...

— Quoi, il est vieux, mais quand même il est bon DANS LES MORCEAUX D'ENSEMBLE, — dit Delessov. C'était son jugement immuable sur Lablache.

— Comment! Qu'est-ce que ça fait qu'il soit vieux! — fit Albert sévèrement. — Il ne doit pas être vieux. L'artiste ne doit pas être vieux. Il faut beaucoup pour l'art, mais principalement le feu

sacré, — dit-il, les yeux brillants, en levant les mains.

Et en effet un feu dévorant, intérieur, brillait dans toute sa personne.

— Ah mon Dieu! — fit-il tout à coup. — Vous ne connaissez pas Pétrov, le peintre.

— Non, — répondit en souriant Delessov.

— Comme je voudrais que vous fassiez sa connaissance! Vous auriez du plaisir à lui parler. Comme il comprend l'art lui aussi. Autrefois nous nous nous rencontrions souvent chez Anna Ivanovna, mais maintenant, pour une raison quelconque, elle est fâchée contre lui. Je voudrais beaucoup que vous fassiez connaissance avec lui. Il a un grand talent, un grand talent!

— Fait il des tableaux? demanda Delessov.

— Je ne sais pas, je crois que non. Mais il est sorti de l'Académie. Que d'idées chez lui! Quand il parle, parfois c'est étonnant! Oh! Pétrov est un grand talent, seulement il mène une vie trop gaie... Voilà ce qui est dommage, — ajouta en souriant Albert. Après cela il se leva du lit et prit le violon qu'il se mit à accorder.

— Quoi! Y a-t-il longtemps que vous étiez à l'Opéra? — lui demanda Delessov.

Albert le regarda et soupira :

— Ah! je ne sais déjà plus, — fit-il en prenant sa tête à deux mains. De nouveau il s'assit près de Delessov.

— Je vous dirai, — prononça-t-il presque en chuchotant. — Je ne puis jouer là-bas, je n'ai rien, rien ! Pas d'habit, pas de gîte, pas de violon. Mauvaise vie ; mauvaise vie, — répéta-t-il plusieurs fois. — Et pourquoi irais-je là-bas ? Pourquoi ? Il ne faut pas, — dit-il en souriant. — *Ah ! Don Juan !*

Et il se frappait la tête.

— Alors, allons-y ensemble un jour, — dit Delessov. Albert, sans répondre, bondit, saisit le violon et se mit à jouer la finale du premier acte de *Don Juan*, en racontant avec les paroles le sujet de l'opéra.

Les cheveux de Delessov se dressèrent sur sa tête quand il joua le motif du commandeur mourant.

— Non, je ne puis jouer aujourd'hui, dit-il, en posant le violon. — J'ai bu beaucoup.

Mais aussitôt il s'approcha de la table, se versa un plein verre de vin, le but d'un trait et s'assit de nouveau sur le lit près de Delessov.

Delessov, sans le quitter des yeux, regardait Albert.

Celui-ci souriait de temps en temps, Delessov aussi. Tous deux se taisaient, mais entre eux, par le regard et le sourire, des rapports amicaux s'établissaient de plus en plus. Delessov sentait grandir son affection pour cet homme et il éprouvait une joie inexplicable.

— Vous avez été amoureux ? — demanda-t-il tout à coup.

Albert devint pensif pour quelques secondes, puis son visage s'éclaira d'un sourire triste. Il se pencha vers Delessov et attentivement le regarda dans les yeux.

— Pourquoi me demandez-vous cela? — chuchota-t-il. — Mais je vous raconterai tout. Vous me plaisez, — continua-t-il en regardant un peu et se retournant, — je vous dirai la vérité, je vous raconterai tout, comme c'est arrivé.

Il s'arrêta et ses yeux devinrent étrangement fixes et sauvages.

— Vous savez que je suis d'esprit faible, — dit-il tout à coup. — Oui, oui, Anna Ivanovna vous l'a assurément raconté. Elle dit à tout le monde que je suis fou! Ce n'est pas vrai, elle dit cela en plaisantant, c'est une brave femme, et même en effet. depuis quelque temps je ne suis pas très bien. — Albert se tut de nouveau; ses yeux fixes, largement ouverts regardaient la porte sombre. — Vous me demandez si j'ai été amoureux? Oui, j'ai été amoureux, — chuchota-t-il en soulevant les sourcils. — Il y a longtemps, encore du temps où j'avais un emploi au théâtre. J'étais deuxième violon à l'Opéra, et elle venait dans la baignoire d'avant-scène de gauche.

Albert se leva et se pencha à l'oreille de Delessov.

— Mais pourquoi la nommer? Vous la connaissez sans doute. Tous la connaissent. Je me taisais, me

contentant de la regarder. Je ne suis qu'un pauvre artiste, et elle une aristocrate. Je le savais bien. Je la regardais seulement, et ne pensais à rien.

Albert devint pensif, rassemblant ses souvenirs.

— Comment cela se fit-il, je ne m'en souviens pas. Mais un jour on me fit appeler pour l'accompagner au violon... Eh quoi, moi, pauvre artiste!... — fit-il en hochant la tête et souriant. — Mais non, je ne puis raconter; je ne puis pas. — ajouta-t-il en se prenant la tête. — Comme j'étais heureux!

— Eh bien! Vous avez été souvent chez elle? — demanda Delessov.

— Une fois, une seule fois... Mais j'étais coupable, monsieur. Je suis devenu fou. Moi un pauvre artiste et elle une dame noble. Je ne devais rien lui dire. Mais j'étais fou, j'ai fait des bêtises. Depuis, pour moi, tout a été fini. Pétrov m'a dit la vérité : il vaudrait mieux ne la voir qu'au théâtre...

— Qu'avez-vous donc fait? — demanda Delessov.

— Ah! attendez, attendez. Je ne puis raconter cela.

Et cachant son visage dans ses mains il se tut un moment.

— Je suis venu tard à l'orchestre. Nous avions bu avec Pétrov, et ce soir-là j'étais troublé. Elle était assise dans sa loge et causait à un général, je ne sais qui c'était. Elle était assise sur le de-

vant, la main posée sur le rebord. Elle avait une robe blanche et autour du cou des perles. Elle causait avec lui et me regardait. Elle me regarda deux fois. Elle était coiffée comme ça... Je ne jouais pas, j'étais debout près de la basse et regardais. Ici, pour la première fois, quelque chose d'étrange se fit en moi. Elle causait au général et me regardait. Je sentis qu'elle parlait de moi... et tout à coup, je m'aperçois que je ne suis pas à l'orchestre mais dans sa loge et que je lui tiens la main. Qu'était-ce donc ? — demanda Albert ; et il se tut.

— La vivacité de l'imagination, — dit Delessov.

— Mais non... Mais je ne peux pas raconter, — répondit en se crispant Albert. — J'étais déjà pauvre, je n'avais pas de logis et quand je venais au théâtre, parfois j'y restais pour dormir.

— Comment ? Au théâtre ? Dans la salle de spectacle, vide, sombre ?

— Ah ! je n'ai pas peur de ces bêtises. Attendez. Aussitôt que tous s'en allaient, je venais dans la baignoire où elle s'était assise et je dormais là. C'était ma seule joie. Quelles nuits ai-je passées là-bas ! Une seule fois seulement j'en eus une semblable. Pendant la nuit je voyais tant de choses... mais je ne puis vous raconter tout. — Albert, les prunelles baissées, regarda Delessov. — Qu'était-ce donc ? — demanda-t-il.

— Étrange ! — fit Delessov.

— Non, attendez, attendez! — Et en chuchotant il se mit à lui parler à l'oreille. — Je baisais sa main; je pleurais ici, près d'elle. Je lui causais beaucoup. Je sentais l'odeur de ses parfums, j'entendais sa voix. Elle me parla beaucoup une nuit. Ensuite je pris mon violon et me mis à jouer doucement, et à ce que je crois, admirablement. Mais il se fit quelque chose de terrible. Je n'ai pas peur des bêtises, je n'y crois pas; mais pour ma tête ça devenait mauvais, — dit-il avec un sourire aimable et en portant la main à son front. — J'ai été effrayé pour mon pauvre esprit. Il me semblait que quelque chose se passait dans ma tête. Peut-être n'était-ce rien? Qu'en pensez-vous?

Tous deux se turent quelques minutes.

UND WENN DIE WOLKEN SIE VERHULLEN
DIE SONNE BLEIBT DOCH EWIG KLAR (1),

chanta Albert en souriant doucement. N'est-ce pas?
— ajouta-t-il.

ICH AUCH HABE GELEBT UND GENOSSEN (2).

— Ah! le vieux Pétrov, comme il vous interprète bien tout cela.

(1) Quoique les nuages couvrent le soleil,
Il reste toujours clair.

(2) J'ai aussi vécu et joué.

Delessov, silencieux, regardait avec effroi le visage ému et pâli de son interlocuteur.

— Vous connaissez *Juristen-Walzer*? — s'écria soudain Albert; et sans attendre la réponse, il bondit, saisit le violon et se mit à jouer une valse gaie. En s'oubliant tout à fait et supposant évidemment qu'un orchestre entier jouait après lui, Albert souriait, se balançait, marquait la mesure et jouait merveilleusement.

— Ah! assez s'amuser! — dit-il en terminant et en agitant le violon.

— J'irai, — dit-il après un court silence. — Et vous, n'irez-vous pas?

— Où? — demanda, étonné, Delessov.

— Chez Anna Ivanovna. Là-bas, c'est gai... le bruit, le monde, la musique.

Delessov, au premier moment, faillit consentir, mais, se reprenant à temps, il se mit à exhorter Albert à n'y pas aller aujourd'hui.

— J'irai pour un moment.

— Non, n'y allez pas.

Albert soupira et posa le violon.

— Alors, rester?

Il regarda sur la table (il n'y avait plus de vin) et sortit en souhaitant bonne nuit.

Delessov sonna.

— Fais attention, ne laisse pas sortir M. Albert sans ma permission, — dit-il à Zakhar.

Le lendemain était jour férié. Delessov, aussitôt levé, s'était assis dans son salon et, en buvant son café, lisait un livre. Dans la chambre voisine, Albert ne remuait pas encore.

Zakhar ouvrit prudemment la porte et regarda dans la salle à manger.

— Croyez-moi, Dmitri Ivanovitch, il dort sur le divan nu. Il n'a voulu rien mettre en dessous. Je vous le jure. Comme un petit enfant. Vraiment un artiste !

Vers midi, à travers la porte, on entendit du bruit et un toussotement.

Zakhar alla de nouveau dans la salle à manger, et le maître entendit la voix douce de Zakhar, et la voix faible, suppliante d'Albert.

— Eh bien, quoi ? demanda le maître à Zakhar, quand il entra.

— Il s'ennuie, Dmitri Ivanovitch ; il ne veut pas

se laver ; il est si morne ; il ne fait que demander du vin.

— Non, je me le suis promis, il faut avoir du caractère, — se dit Delessov.

Et, défendant de donner du vin à l'artiste, il se remit à sa lecture, toutefois écoutant malgré lui ce qui se passait dans la salle à manger. Là-bas, rien ne remuait plus, seulement, de temps en temps, s'entendait une toux pénible de poitrine suivie d'expectoration. Deux heures s'écoulèrent. Delessov s'habilla et, avant de sortir, décida de voir ce que faisait son hôte. Albert, immobile, était assis près de la fenêtre, la tête appuyée sur les mains. Il se retourna. Son visage était jaune, ridé et non seulement triste, mais profondément malheureux. Il essaya un sourire en guise de salut, mais son visage prit une expression encore plus triste. On eût dit qu'il était près de pleurer. Il se leva avec peine et salua.

— S'il était possible d'avoir un petit verre d'eau de-vie, — dit-il d'une voix suppliante. — Je suis si faible ; s'il vous plaît !

— Le café vous soutiendrait mieux, je vous le conseille.

Le visage d'Albert perdit tout à coup son expression enfantine ; il regarda la fenêtre d'un regard froid, terne et s'affaissa sur la chaise.

— Ou plutôt ne voulez-vous pas déjeuner ?

— Non, merci : je n'ai pas faim.

— Si vous voulez jouer du violon, vous ne me gênez pas du tout, — dit Delessov en posant le violon sur la table.

Albert regarda le violon avec un sourire de mépris.

— Non, je suis faible et je ne peux pas jouer, — dit-il.

Et il repoussa l'instrument.

Après cela, à tout ce que lui proposait Delessov : de se promener, d'aller le soir au théâtre, il se contentait de saluer humblement et se taisait obstinément.

Delessov sortit, fit quelques visites, dîna chez des amis et avant d'aller au théâtre, passa à la maison pour s'habiller et pour savoir ce que faisait le musicien. Albert était assis dans l'antichambre obscure; la tête appuyée sur les mains il regardait le poêle allumé. Il était vêtu proprement, lavé, peigné, mais ses yeux ternes, morts et toute sa personne exprimaient encore plus de fatigue et de faiblesse que le matin.

— Eh bien! Avez-vous diné, monsieur Albert? — demanda Delessov.

Albert fit un signe affirmatif de la tête, et en regardant avec crainte le visage de Delessov, baissa les yeux.

Delessov se sentit gêné.

— Aujourd'hui j'ai parlé de vous au directeur, — dit-il en baissant aussi les yeux. — Il sera très

heureux de vous recevoir, si vous permettez qu'il vous entende.

— Merci, je ne puis pas jouer, — prononça entre ses dents Albert, et il passa dans sa chambre en refermant doucement la porte derrière soi.

Quelques minutes, après la poignée tournait aussi doucement et il sortit de la chambre avec le violon. Il jeta un coup d'œil rapide et méchant sur Delessov, posa le violon sur la chaise et de nouveau disparut.

Delessov haussa les épaules et sourit.

— « Que dois-je faire encore ? De quoi suis-je coupable ? » — pensa-t-il.

— Eh bien ! Que fait le musicien ? — fut sa première question, en rentrant tard à la maison.

— Il va mal, répondit brièvement et d'une voix sonore Zakhar. — Il soupire tout le temps, tousse et ne dit mot, seulement, cinq fois de suite, il m'a demandé de l'eau-de-vie. Je lui en ai déjà donné un petit verre, autrement il est à craindre que nous ne le perdions, Dmitri Ivanovitch. C'est comme l'employé...

— Joue-t-il du violon ?

— Il ne l'a même pas touché. Deux fois je le lui ai apporté, alors il l'a pris doucement et l'a ramporté, — répondit Zakhar avec un sourire. — Alors vous n'ordonnez pas de lui donner à boire ?

— Non, attendons encore un jour, nous verrons ce qu'il en sera. Et maintenant que fait-il ?

— Il s'est enfermé dans le salon.

Delessov passa dans son cabinet, choisit quelques livres français et les évangiles, en allemand.

— Demain, mets ces livres dans sa chambre et garde-toi de le laisser sortir, — dit-il à Zakhar.

Le lendemain matin, Zakhar informait son maître que le musicien n'avait pas dormi de toute la nuit, que tout le temps il avait marché dans la chambre et dans l'office, en essayant d'ouvrir le buffet et la porte, qui grâce à ses soins étaient fermés.

Zakhar racontait que, feignant de dormir, il avait entendu Albert marmonner quelque chose et agiter les mains.

Albert devenait chaque jour plus sombre et plus silencieux. Il semblait avoir peur de Delessov et quand leurs yeux se rencontraient, son visage exprimait l'effroi maladif. Il ne touchait ni les livres, ni le violon et ne répondait pas aux questions qu'on lui posait.

Trois jours après l'installation chez lui du musicien, Delessov arriva à la maison, tard, le soir, fatigué et contrarié. Pendant toute la journée il avait fait des démarches pour une affaire qui lui semblait très simple et très facile et, comme il arrive souvent, malgré tous ses soins, il n'avait rien obtenu. De plus, au club, il avait perdu au whist. Il était de mauvaise humeur.

— Eh bien ! Dieu soit avec lui ! — répondit-il à Zakhar qui lui expliquait la situation triste d'Albert. — Demain je lui demanderai définitivement s'il veut ou non rester chez moi et suivre mes conseils ? Si non, alors tant pis. Il me semble que j'ai fait tout ce que je pouvais.

— « Voilà, faites le bien aux hommes ! » — pensa-t-il — « Pour lui je me gêne, je garde dans ma maison cet être malpropre, si bien que le matin je ne puis recevoir un visiteur inconnu ; je fais des démarches, je cours pour lui et il me regarde comme un malfaiteur qui, pour son plaisir, l'a enfermé dans une cage. Et surtout lui-même ne ferait pas un pas. Ils sont tous comme ça ! »

Ce « tous » se rapportait aux hommes en général et en particulier à ceux avec qui il avait eu affaire aujourd'hui.

« Et que devient-il maintenant ? A quoi pense-t-il, qu'est-ce qui l'attriste ? Il regrette la débauche d'où je l'ai tiré, l'humiliation où il vivait, la mendicité dont je l'ai sauvé ? Évidemment il est tombé déjà si bas qu'il lui est difficile de se faire à une vie honnête... »

« Non, c'était un acte enfantin, — décida Delessov. — Pourquoi me mettrais-je à corriger les autres ? Que Dieu me donne seulement de me tirer d'affaire moi-même. »

Il voulait le laisser partir tout de suite. Mais réfléchissant un moment, il remit cela au lendemain.

Pendant la nuit Delessov était éveillé par le bruit d'une table renversée dans l'antichambre, par des voix et des pas. Il alluma sa bougie et écouta avec étonnement...

— Attendez, je préviendrai Dmitri Ivanovitch, — disait Zakhar.

La voix d'Albert murmurait des mots violents et sans suite. Delessov bondit et, prenant la bougie, accourut dans l'antichambre. Zakhar, en costume de nuit, était debout en face de la porte. Albert, avec le chapeau et l'*almaviva*, le repoussait de la porte et lui criait d'une voix geignarde :

— Vous ne pouvez pas m'empêcher de partir, j'ai mon passeport; et je ne vous emporte rien. Vous pouvez me fouiller, j'irai chez le chef de police.

— Permettez, Dmitri Ivanovitch? — dit Zakhar à son maître, en continuant à défendre la porte avec son dos. — Il s'est levé la nuit, a trouvé la clef dans mon pardessus, a bu une bouteille entière d'eau-de-vie sucrée. Est-ce bien? Et maintenant il veut s'en aller. Vous ne me l'avez pas ordonné, c'est pourquoi je ne puis le laisser partir.

Albert, en apercevant Delessov, se mit à repousser Zakhar encore plus énergiquement.

— Personne ne peut me retenir! On n'a pas ce droit, — criait-il, élevant de plus en plus la voix.

— Ote-toi, Zakhar, — dit Delessov, et s'adressant à Albert : — Je ne veux pas et ne peux pas vous

retenir, mais je vous conseille de rester jusqu'à demain.

— Personne ne peut me retenir, j'irai chez le chef de police, — criait de plus en plus fort, Albert en s'adressant seulement à Zakhar et sans regarder Delessov. — Au voleur ! — cria-t-il tout à coup d'une voix effrayante.

— Mais pourquoi criez-vous ainsi ? Personne ne vous retient — dit Zakhar en ouvrant la porte.

Albert cessa de crier. « Pas réussi ! Ont voulu me tuer ? Non ! » murmura-t-il en prenant ses caoutchoucs. Sans dire adieu et en continuant de murmurer quelque chose d'incompréhensible, il sortit. Zakhar l'éclaira jusqu'à la porte et revint.

— Grâce à Dieu, Dmitri Ivanovitch ! Autrement ça finirait mal — dit-il à son maître. — Il faut maintenant vérifier l'argenterie.

Delessov hocha la tête et ne répondit rien. Maintenant il se rappelait vivement les deux premières soirées passées avec le musicien, les derniers jours tristes, par sa faute, qu'Albert avait vécus ici, et principalement il se rappelait ce sentiment, mélangé de douceur, d'étonnement, d'amour et de pitié qu'avait excité en lui, du premier coup, cet homme étrange.

Il commençait à le plaindre. « Que va-t-il devenir, sans argent, sans vêtements chauds, seul au milieu de la nuit ?... » pensa-t-il. Il voulait même

envoyer Zakhar à sa recherche, mais il était trop tard.

— Fait-il froid dehors ? demanda Delessov.

— Une forte gelée, Dmitri Ivanovitch — répondit Zakhar. — J'ai oublié de vous dire que jusqu'au printemps il faudra encore acheter du bois.

— Comment donc ? tu avais dit qu'il en resterait...

VII

En effet, dehors il faisait froid, mais Albert ne le sentait pas tellement il était échauffé par le vin bu et par la discussion.

Une fois dans la rue, il se retourna et, joyeux, se frotta les mains. La rue était déserte, mais les feux rouges des longues files de réverbères brillaient encore, le ciel était étoilé. — Quoi ! — dit-il en s'adressant à la fenêtre éclairée de l'appartement de Delessov et mettant les mains sous le pardessus, dans les poches de son pantalon. Le corps penché en avant, Albert, à pas lourds et indécis, allait à droite dans la rue.

Il sentait dans les jambes et dans l'estomac une lourdeur extraordinaire. Un bruit quelconque emplissait sa tête, une force invisible le jetait d'un côté à l'autre, mais il avançait toujours dans la direction de l'appartement d'Anna Ivanovna.

Dans sa tête passaient des idées étranges, sans lien.

Tantôt il se rappelait sa dernière discussion avec Zakhar ; tantôt, il ne savait pourquoi, sa mère et sa première arrivée en Russie, sur le bateau ; tantôt une nuit heureuse, en compagnie de son ami dans la boutique devant laquelle ils passaient. Tantôt, dans son imagination, commençaient à chanter les motifs qu'il connaissait et il se rappelait l'objet de sa passion et la nuit terrible au théâtre.

Mais malgré leur incohérence, tous ces souvenirs se présentaient à son imagination avec une telle clarté qu'en fermant les yeux il ne savait plus ce qui était la réalité : ce qu'il faisait ou ce qu'il pensait. Il ne se rappelait pas et ne sentait pas comment, ses jambes s'avançaient, comment, en chancelant il se heurtait contre le mur. Il regardait autour de lui et passait d'une rue à l'autre.

Il se rappelait et sentait seulement que des choses étranges, embrouillées se succédaient et se présentaient à lui.

En passant près de la petite Morskaïa, Albert buta et tomba. Eveillé pour un moment, il vit devant lui un bâtiment magnifique et alla plus loin.

Au ciel on ne voyait ni étoiles, ni éclairs, ni lumière, il n'y avait pas non plus de réverbères, mais tous les objets se dessinaient clairement. Dans les fenêtres du bâtiment qui se dressait au

bout de la rue, brillèrent des feux, mais ces feux se balançaient comme un reflet. Le bâtiment se rapprochait de plus en plus d'Albert, et se dessinait de plus en plus net, mais les feux disparurent dès qu'Albert pénétra sous les larges portes. L'intérieur était sombre, des pas isolés éclataient sonores sous la voûte et, à son approche, des ombres s'enfuyaient en glissant. « Pourquoi suis-je venu ici ? » — pensa Albert. — Mais une force invincible le poussait en avant au fond d'une immense salle... Là-bas, il y avait une estrade et, autour, des gens se tenaient silencieux. « Qui parlera ? » demanda Albert. Personne ne répondit, mais on lui désigna l'estrade. Sur l'estrade, déjà, était debout un homme grand et maigre, aux cheveux hérissés et en robe de chambre bariolée. Albert reconnut aussitôt son ami Pétrov. « Comme c'est étrange qu'il soit ici ! » pensa Albert. « Non, frères ! — disait Pétrov en désignant quelqu'un, — vous n'avez pas compris un homme qui vivait parmi vous ; vous ne l'avez pas compris ! Ce n'est pas un artiste à vendre, un exécuteur mécanique, pas un fou, un homme perdu ; c'est un génie, un grand génie musical égaré parmi nous, inaperçu et inapprécié. »

Albert comprit aussitôt de qui parlait son ami, mais, pour ne pas le gêner, par modestie, il baissa la tête.

— « A cause de ce feu sacré que nous servons

tous, il a tout brûlé comme une paille — continuait la voix. — Mais il a accompli tout ce que Dieu avait mis en lui, et pour cela il doit être appelé un grand homme. Vous pouviez le mépriser, le faire souffrir, l'humilier, — continuait la voix en s'élevant de plus en plus, — mais il était, il est et sera infiniment supérieur à vous tous. Il est heureux, il est bon. Il nous accuse, ou, ce qui est la même chose, nous méprise tous également, mais il se voue seulement à ce qui lui vient d'en haut. Il aime une seule chose, le beau, le seul bien indiscutable au monde. Oui, voilà qui il est! — Tombez tous devant lui! A genoux, » criait-il à haute voix.

Mais à l'autre bout de la salle, une autre voix se mit à parler doucement : « Je ne veux pas tomber à genoux devant lui, — disait la voix qu'Albert reconnut pour celle de Delessov. — Par quoi est-il grand? Et pourquoi nous incliner devant lui? S'est-il conduit avec droiture et loyauté? A-t-il été utile à la société? Ne savons-nous pas qu'il empruntait de l'argent et ne le rendait pas, qu'il a pris le violon d'un artiste de ses amis et l'a engagé?

« Mon Dieu, d'où sait-il tout cela » — pensait Albert en baissant la tête encore plus bas.

— « Ne savons-nous pas comment, pour de l'argent, il flattait des hommes de rien! — continuait Delessov. — Ne savons-nous pas comment on l'a

chassé du théâtre ? Comment Anna Ivanovna voulait l'envoyer à la police ? »

— « Mon Dieu, tout cela est vrai, mais défends-moi, toi seul sais pourquoi j'ai fait cela — prononçait Albert. »

— « Cessez, ayez honte — reprit de nouveau la voix de Pétrov. — Quel droit avez-vous de l'accuser ? Avez-vous vécu sa vie ? Avez-vous éprouvé son enchantement ? »

— « C'est vrai, c'est vrai — chuchotait Albert. »

« L'art est la plus grande manifestation de la puissance humaine, il est le privilège de rares élus qu'il élève à une hauteur où la tête tourne et où il est difficile de se tenir indemne. Dans l'art comme dans toute lutte, il y a des héros qui se donnent tout entiers à son service et se perdent sans atteindre le but. »

Pétrov se tut et Albert, soulevant la tête, cria à haute voix : « C'est vrai ! c'est vrai ! » mais sa voix s'éteignit sans un son.

« Cela ne vous concerne pas, — lui dit sévèrement le peintre Pétrov. — Oui, humiliez-le, méprisez-le — mais de nous tous c'est le meilleur et le plus heureux ! »

Albert qui, avec le bonheur dans l'âme, écoutait ces paroles, ne pouvait se retenir de s'approcher de son ami et voulait l'embrasser.

— « Va-t'en, je ne te connais pas, — répondit

Pétrov — passe ton chemin, autrement tu n'arriveras pas... »

— Voilà comme il est arrangé ! Il n'arrivera pas ! — criait le gardien au tournant de la rue.

Albert s'arrêta, rassembla toutes ses forces et, en tâchant de ne pas tituber, tourna la ruelle. Jusqu'au logis d'Anna Ivanovna il n'y avait plus que quelques pas. La lumière de son antichambre tombait sur la neige de la cour et, près de la porte cochère, stationnaient des traîneaux et des voitures.

En appuyant sur la rampe sa main glacée il gravit l'escalier et sonna. Le visage endormi de la servante se montra dans le judas de la porte et méchamment regarda Albert. « On n'entre pas, » cria-t-elle. « On a ordonné de ne pas vous laisser entrer ! » Et elle referma le judas. Les sons de la musique et des voix de femmes arrivaient jusqu'à l'escalier. Albert s'assit sur le sol, la tête appuyée contre le mur, et ferma les yeux.

Aussitôt une foule de visions étranges, sans lien, l'assaillirent et avec une nouvelle force l'emportèrent dans le domaine beau et libre du rêve. « Oui, il est le meilleur et le plus heureux, » se répétait-il involontairement en imagination. A travers la porte arrivaient les sons de la polka. Ces sons disaient aussi qu'il était le meilleur et le plus heureux. De l'église la plus proche s'entendait le carillon, et il disait : « Oui, il est le meilleur et le plus heureux. » « Mais j'irai de nouveau dans la

salle, — pensait Albert, — Pétrov doit encore me dire autre chose. » Dans la salle il n'y avait plus personne et au lieu du peintre Pétrov, Albert lui-même était debout sur l'estrade et jouait sur le violon tout ce qu'auparavant disait la voix.

Mais le violon était étrangement fait, il était en verre. Il fallait le tenir à deux mains et le serrer contre sa poitrine pour qu'il rende des sons. Les sons étaient doux et agréables, tels qu'Albert n'en avait jamais entendus. Plus il serrait le violon sur sa poitrine, plus les sons étaient charmeurs, doux, et hauts, plus ils étaient rapides et plus les murs de la salle s'éclairaient d'une lumière transparente. Mais il fallait jouer prudemment pour ne pas briser le violon. Albert jouait sur cet instrument de verre avec prudence et maîtrise. Il jouait des morceaux qu'il sentait mais que personne jamais n'entendrait. Il commençait à être fatigué, quand il fut distrait par un son lointain et sourd. C'était le son d'une cloche. Mais ce son prononçait ces mots : « Oui, — disait la cloche dans un tintement aigu et lointain —, il vous semble misérable, vous le méprisez, mais il est le meilleur et le plus heureux ! Personne jamais ne jouera de cet instrument ! »

Ces paroles qu'il connaissait lui semblaient soudain si intelligibles, si neuves, et si justes, qu'Albert cessa de jouer, et, en s'efforçant de ne pas remuer, souleva les mains et les yeux vers le ciel.

Il se sentait beau et heureux. Il n'y avait personne dans la salle mais cependant Albert bombait sa poitrine, dressait fièrement la tête, et restait sur l'estrade afin que tous pussent le voir. Tout à coup une main le toucha légèrement à l'épaule. Il se retourna et dans la demi-lumière, il aperçut une femme.

Elle le regardait tristement et hochait la tête. Il comprit aussitôt que ce qu'il faisait était mal et il eut honte.

— « Où donc ? » — lui demanda-t-il. Elle le regarda encore un peu, fixement, avec tristesse, et hocha la tête.

C'était bien celle qu'il aimait, son costume était le même, des perles entouraient son cou blanc, ses beaux bras étaient nus jusqu'au coude. Elle le prit par la main et le mena en dehors de la salle.

— « La sortie est de l'autre côté, » — dit Albert ; mais, sans répondre, elle sourit et l'emmena hors de la salle. Sur le seuil Albert aperçut la lune et l'eau. Mais l'eau n'était pas en bas, comme ordinairement, comme à l'ordinaire la lune n'était pas au ciel, en haut, mais la lune et l'eau étaient ensemble et partout, en haut et en bas, et tout autour. Albert se jeta avec elle dans la lune et dans l'eau et il comprit que maintenant il pouvait embrasser celle qu'il aimait le plus au monde. Il l'embrassait et ressentait un bonheur infini.

— « N'est-ce pas un rêve ? » — se demanda-t-il.

Mais non, c'était la réalité, c'était plus que la réalité : c'était la réalité et le souvenir. Il sentait que le bonheur inexprimable dont il jouissait en ce moment passait et ne se retrouverait jamais.

— « Sur quoi donc est-ce que je pleure ? » — lui demanda-t-il. Elle, silencieuse, le regardait tristement. Albert comprenait ce qu'elle voulait dire.

— « Mais comment, puisque je suis vivant ? » — prononça-t-il. Elle, sans répondre, immobile, regardait en avant.

— « C'est terrible ! Comment lui expliquer que je suis vivant ? — pensait-il avec horreur. — Mon Dieu, mais je suis vivant, comprenez donc ! » — murmurait-il.

— « C'est le meilleur et le plus heureux ! » — disait la voix.

Mais quelque chose pesait de plus en plus sur Albert. Était-ce la lune et l'eau, ses baisers ou ses larmes ? il ne le savait pas, mais il sentait qu'il n'exprimait pas tout ce qu'il fallait et que bientôt tout serait fini.

Deux hôtes qui sortaient de chez Anna Ivanovna se heurtèrent contre Albert allongé sur le seuil. L'un d'eux rentra pour appeler la maîtresse du logis.

— Mais c'est inhumain ! — dit-il. — Vous pouviez laisser geler cet homme toute la nuit.

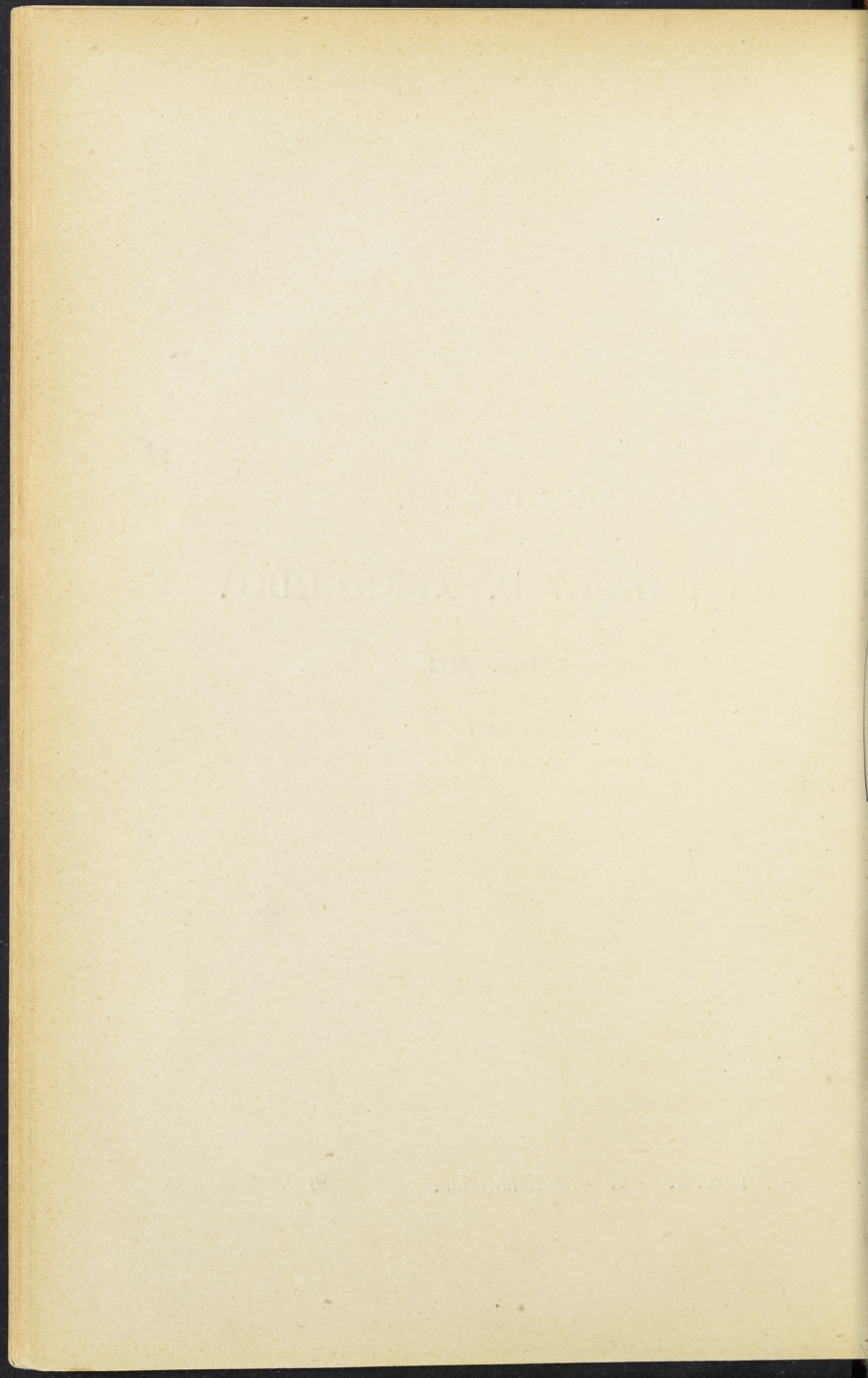
— Ah ! c'est Albert ! J'en ai jusque-là ! — répondit-elle. — Annouchka, mettez-le quelque part dans la chambre, — dit-elle à la servante.

— Mais je suis vivant, pourquoi m'ensevelissez-vous? — murmurait Albert, pendant qu'on l'emportait sans connaissance dans l'appartement.

DU JOURNAL
DU PRINCE D. NEKHLUDOV

LUCERNE

(1857)



DU JOURNAL

DU PRINCE D. NEKHLUDOV

LUCERNE (1857)

8 juillet.

Arrivé à Lucerne hier soir, 8 juillet, je me suis arrêté au meilleur hôtel, à Schweizerhof.

« Lucerne est une vieille ville cantonale située au bord du lac des Quatre-Cantons », dit Murray. « C'est un des sites des plus romantiques de la Suisse. Trois routes principales s'y croisent, et à la distance d'une heure de bateau se trouve le mont Righi, d'où la vue est des plus merveilleuses au monde. »

Est-ce vrai ou non? mais comme les autres guides disent la même chose, il y a à Lucerne une foule de voyageurs de toutes nationalités et surtout des Anglais.

Le superbe bâtiment de cinq étages de Schwei-

zerhof a été construit récemment sur le quai, au bord du lac même, à l'endroit où jadis était un pont de bois couvert, anguleux, avec une chapelle au coin et des images du Christ sur les rampes. Maintenant, grâce à l'affluence énorme des Anglais, à leurs besoins, à leurs goûts, à leur argent, le vieux pont est détruit et à sa place on a construit un quai à socle, droit comme une barre; sur le quai on a élevé une maison de cinq étages, quadrangulaire, et devant la maison on a planté deux rangées de tilleuls entourés de supports, et entre les tilleuls, comme il est d'usage, on a placé des bancs verts. C'est la promenade. Ici vont et viennent des Anglaises en chapeau de paille suisse, des Anglais en habits solides et commodes, et ils se réjouissent de leur œuvre. Peut-être ces quais, ces maisons, ces tilleuls, ces Anglais sont-ils bien quelque part, mais seulement pas ici, pas dans cette nature, étrange, majestueuse et en même temps inexplicablement harmonieuse et douce.

Quand, monté dans ma chambre, j'ouvris la fenêtre donnant sur le lac, la beauté de cette eau, de ces montagnes, de ce ciel, m'éblouit littéralement et me fit tressaillir. Je sentis une inquiétude intérieure et le besoin d'exprimer d'une façon quelconque le superflu de ce qui emplissait mon âme. Je voulais en ce moment embrasser quelqu'un, enlacer fortement, chatouiller, pincer, en général faire quelque chose d'extraordinaire avec

ce quelqu'un ou avec moi-même. Il était sept heures du soir. Toute la journée il avait plu, et maintenant il commençait à faire beau. Le lac, bleu comme du soufre enflammé, avec les pointes des canots et leurs sillages se perdant, immobile, poli, convexe, s'étendait devant les fenêtres, s'élargissait entre les rives vertes, plus en avant se resserrait entre deux énormes montagnes et, en prenant une teinte sombre, se heurtait et disparaissait dans les montagnes, les nuages et les glaciers, entassés les uns sur les autres. Au premier plan les rives mouillées vert-clair se confondent avec les roseaux, les prairies, les jardins et les villas. Au fond, les lointaines montagnes violacées, entassées, avec de bizarres sommets de rochers et de neige blanc-mat, le tout couvert de l'azur tendre, transparent de l'air et éclairé des rayons chauds du soleil couchant qui se frayent un chemin à travers le ciel déchiré. Ni sur le lac, ni sur les montagnes, ni sur le ciel, pas une seule ligne droite, une seule teinte uniforme, pas un seul moment égal, partout le mouvement, l'asymétrie, la bizarrerie, le mélange infini, le caprice des ombres et des lignes et partout le calme, la douceur, l'unité et le besoin du beau. Et ici, parmi la beauté indéfinie, confuse, libre, devant ma fenêtre même, nettement, artificiellement, se trouve la barre blanche du quai, les tilleuls avec les supports, les bancs verts, œuvres humaines, pauvres, banales, qui ne sont

pas, comme les villas lointaines et les ruines, noyées dans l'harmonie générale de la beauté, mais au contraire la troublent grossièrement! Sans cesse, malgré moi, mon regard se heurtait à cette horrible ligne droite du quai et, en pensée, je voulais la repousser, comme une tache noire sur le nez, sous l'œil. Mais le quai, avec les Anglais qui se promenaient, restait sur place, et involontairement j'essayais de trouver un point de vue d'où je ne les verrais pas. J'y avais réussi et avant le dîner, seul, je jouissais de ce sentiment incomplet, mais d'autant plus captivant, qu'on éprouve à la contemplation isolée de la beauté de la nature.

A sept heures et demie on m'appela pour dîner. Dans la grande salle du rez-de-chaussée splendidement installée, deux longues tables, pour au moins cent personnes, étaient dressées. Pendant trois minutes, il se fit un mouvement silencieux pour l'installation des hôtes : le frou-frou des robes des dames, les pas légers, les pourparlers discrets avec les plus beaux et les plus élégants maîtres-d'hôtel. Et tous les couverts étaient pris par des hommes et des femmes fort bien habillés, même richement, et en général avec un soin extraordinaire. Comme en Suisse la plupart des hôtes étaient des Anglais, la table d'hôte avait ce caractère particulier, de convention sévère admise par l'usage, de réserve basée non sur l'orgueil mais sur l'absence du besoin de rapproche-

ment, et d'aisance isolée dans la satisfaction comode et agréable de ses besoins. De tous côtés brillaient les dentelles et les cols les plus immaculés, les dents les plus éblouissantes, vraies et fausses, les visages et les mains les plus blancs. Mais ces visages, parmi lesquels il y en avait de très jolis, n'exprimaient que la conscience du bien-être égoïste et l'absence absolue d'attention pour tous les autres, pour tout ce qui ne se rapportait pas directement à leur propre personne, et les mains les plus blanches, ornées de bagues, entourées de manchettes, ne se remuaient que pour rajuster le col, couper la viande, verser du vin : aucune émotion de l'âme ne se reflétait dans leurs mouvements. Les membres d'une famille échangeaient de temps en temps, à mi-voix, quelques mots sur le goût agréable de tel ou tel mets ou du vin et sur la belle vue du mont Righi. Les voyageurs et les voyageuses isolés étaient assis côte à côte, silencieux et même ne se regardaient pas l'un l'autre. Rarement deux d'entre ces cent personnes causaient entre elles, mais c'était sur le temps et sur l'ascension du Righi. Les couteaux et les fourchettes frappent à peine les assiettes, on prend peu de chaque mets ; on mange les petits pois et les légumes absolument avec la fourchette. Le maître-d'hôtel, gagné malgré lui par le silence général, demande en chuchotant : « Quel vin désirez-vous ? » De tels repas me sont toujours

gênants, désagréables, et à la fin, tristes. Il me semble toujours que je suis un coupable, que je suis puni, comme dans mon enfance, quand pour une polissonnerie, on me mettait sur une chaise en me disant ironiquement : « Repose-toi, mon cher ! » alors que dans mes veines battait le sang jeune et que j'entendais, de l'autre chambre, les cris joyeux de mes frères. Autrefois je m'efforçais, mais en vain, de me révolter contre le sentiment d'oppression que j'éprouvais à un pareil dîner.

Tous ces visages morts exercent sur moi une influence fatale et moi-même je deviens « mort » : je ne veux rien, je ne pense à rien, même je ne n'observe pas. Tout d'abord j'ai essayé de causer avec les voisins, mais outre les phrases évidemment répétées pour la cent millièmè fois, au même endroit et par les mêmes personnes, je ne recevais d'autres réponses. Et toutes ces personnes ne sont ni sottes, ni indifférentes et probablement que chez beaucoup de ces gens figés se passe la même vie intérieure qu'en moi et, chez plusieurs, beaucoup plus compliquée et plus intéressante. Alors, pourquoi donc se privent-ils d'un des meilleurs plaisirs de ce monde, du plaisir de jouir l'un de l'autre, — de la jouissance de l'homme ?

C'était autre chose dans notre pension, à Paris, où nous étions une vingtaine de personnes de na-

tionalités, de professions et de caractères des plus divers ; grâce à la spontanéité française, nous allions à table d'hôte comme à un amusement.

Là, tout de suite, d'un bout de la table à l'autre, la conversation, émaillée de plaisanteries et de calembours, bien que parfois en une langue très mauvaise, devenait générale. Là-bas, chacun, sans souci de ce qui en sortirait, disait ce qui lui venait en tête. Là-bas nous avions notre philosophe, notre raisonneur, notre BEL ESPRIT, notre plastron. Tout était général. Là-bas, aussitôt après le dîner, nous repoussions la table et nous nous mettions à danser LA POLKA jusqu'au soir sur le tapis poussiéreux. Là-bas, nous étions bien un peu coquets sans trop d'esprit, ni trop d'honnêteté, mais nous étions des hommes.

Et la comtesse espagnole, avec ses aventures romanesques ; et l'abbé italien qui déclamaient après le dîner la *Divine Comédie* ; et le docteur américain qui avait son entrée aux Tuileries ; et le jeune dramaturge aux cheveux longs, et le pianiste, qui de ses propres paroles, avait composé la meilleure polka existante ; et la malheureuse belle veuve avec trois bagues à chaque doigt : tous, bien que superficiellement, mais humainement, amicalement, nous avions les uns envers les autres, et emportions les uns des autres, pour certains, des souvenirs fuyants, pour d'autres, un souvenir sincère, cordial.

Et devant cette table d'hôte anglaise, en regardant toutes ces dentelles, ces rubans, ces bagues, ces cheveux pommadés, ces habits de soie, j'ai souvent pensé combien de femmes seraient heureuses et feraient d'heureux, vêtues de ces atours.

Il est étrange de penser combien ici d'amis et d'amants, les plus heureux amis et les plus heureux amants, sont peut-être côte à côte sans le savoir. Et Dieu sait pourquoi ils ne le sauront jamais et ne se donneront jamais l'un à l'autre ce bonheur qu'ils pourraient se donner facilement et qu'ils désirent tant.

J'étais triste comme toujours après un repas pareil et, sans prendre de dessert, je partis l'humeur sombre, me promener dans la ville. Les rues étroites, sales, sans éclairage, les boutiques qu'on fermait, la rencontre d'ouvriers ivres et de femmes allant chercher de l'eau où de femmes en chapeaux qui, en regardant autour d'elles, le long des murs, se cachaient dans les ruelles, non seulement ne dissipaient pas mais aggravaient ma sombre disposition d'esprit. Dans les rues il faisait tout à fait nuit, quand, sans regarder autour de moi, sans rien penser, je pris la direction de l'hôtel, espérant, par le sommeil, me débarrasser de ma morne disposition d'esprit. Un froid terrible me gagnait l'âme. Je me sentais isolé et triste, sans aucune cause précise, comme il arrive parfois quand on se trouve en un nouvel endroit.

Je marchais sur le quai, dans la direction de Schweizerhof, je ne regardais que devant mes pieds, quand, soudain, les sons d'une musique étrange, mais extrêmement agréable et douce me frappèrent. Momentanément ils agirent sur moi avec force. Une lumière claire, gaie, semblait pénétrer en mon âme. Mon attention endormie se fixait de nouveau sur tous les objets qui m'entouraient. La beauté de la nuit et du lac, à quoi j'étais indifférent, me frappait tout à coup comme une chose nouvelle, agréable. Sans le vouloir je remarquai en un clin d'œil et le ciel sombre, avec des masses grises sur le bleu foncé éclairées par la lune montante, et le lac uni, vert foncé avec de petits feux s'y reflétant, et, dans le lointain, les montagnes noires et les coassements des grenouilles de Frechenbourg, et sur l'autre rive, le sifflement des cailles, frais comme la rosée. Et droit devant moi, de cet endroit d'où s'entendaient les sons qui attiraient principalement mon attention, j'aperçus, dans les demi-ténèbres, au milieu de la rue, une foule de gens qui se pressaient en demi-cercle et, devant la foule, à une certaine distance, un petit bonhomme en habit noir. Derrière la foule et derrière le petit homme, quelques tilleuls noirs du jardin se détachaient élégamment sur le ciel sombre, bleu-gris et se dressaient, majestueux, des deux côtés de la cathédrale aux flèches sévères.

Je m'approchai. Les sons devenaient plus clairs,

je distinguais clairement les accords graves, lointains... tremblant doucement dans l'air du soir, de la guitare et de quelques voix qui, en s'interrompant l'une l'autre, ne chantaient pas des motifs, mais à certains moments, soulignaient les passages les plus marquants.

Le thème était quelque chose comme une mazurka charmante et gracieuse. Les voix semblaient tantôt proches, tantôt lointaines; tantôt on entendait un ténor, tantôt une basse, tantôt une voix de gorge avec des roulades tyroliennes. Ce n'était pas une chanson, mais une esquisse légère, artistique de la chanson. Je ne pouvais comprendre ce que c'était, mais c'était beau. Les accords passionnés, doux de la guitare, cette mélodie délicieuse, légère et cette petite figure isolée d'un petit homme noir parmi les décors fantastiques du lac sombre, de la lune voilée, des deux énormes flèches des tours qui se haussaient, silencieuses, et des cythises noirs du jardin, tout était étrange mais indiciblement beau ou me semblait tel.

Toutes les impressions confuses de la vie, tout à coup, prirent pour moi un sens et un charme particuliers. Dans mon âme, une fleur fraîche, parfumée, parut s'épanouir. Au lieu de la fatigue, de la distraction, de l'indifférence pour tout au monde que j'éprouvais un moment avant, je sentais tout à coup le besoin de l'amour, le plaisir de l'espoir, la joie irraisonnée de vivre. « Que vouloir,

que désirer ? me dis-je involontairement. Voilà, la beauté et la poésie t'environnent de toutes parts. Respire-les à pleine poitrine, jouis-en autant que tu le pourras. Que te faut-il encore ? Tout est à toi ; tout est bien... »

Je m'approchai davantage. Le petit homme, était un chemineau tyrolien. Il était devant l'hôtel ; une jambe en avant, la tête redressée et, en s'accompagnant de la guitare, il chantait sur divers tons sa gracieuse chanson. J'éprouvai aussitôt de la tendresse pour cet homme et de la reconnaissance pour la transformation qu'il avait provoquée en moi. Le chanteur, autant que je pouvais en juger, était vêtu d'un vieil habit noir. Ses cheveux étaient noirs, courts, sa tête était couverte du chapeau le plus ordinaire, simple, usé. Son costume n'avait rien d'artistique, mais sa pose assurée, joyeuse, enfantine, les mouvements de sa petite taille, formaient un spectacle touchant en même temps qu'amusant. Sur le perron, aux fenêtres et sur le balcon de l'hôtel brillamment éclairé, se tenaient des dames éblouissantes en leurs costumes et leurs jupes amples, les messieurs avec les cols les plus blancs, le portier et les valets en costumes galonnés d'or. Dans la rue, dans le demi-cercle de la foule et plus loin sur le boulevard, parmi les tilleuls s'étaient attroupés le maître d'hôtel élégamment habillé, le cuisinier en bonnet et tablier des plus blancs ; des jeunes filles enla-

cées se promenaient. Tous semblaient éprouver le même sentiment que moi. Tous se tenaient silencieux autour du chanteur et l'écoutaient attentivement. Tout était silencieux, seulement dans les intervalles de la chanson, quelque part, loin, sur l'eau on entendait les sons réguliers des marteaux, et de Frechenbourg, comme une trille, la voix des grenouilles, interrompue par le sifflement plaintif et monotone des cailles.

Le petit homme, dans l'obscurité de la rue, chantait, comme un rossignol, un couplet après l'autre, une chanson après l'autre. Bien que, maintenant tout à fait proche, son chant continuait à me faire un grand plaisir. Sa petite voix était excessivement agréable et la douceur, le goût, le sentiment de la mesure avec lesquels il dirigeait cette voix, étaient extraordinaires et décelaient en lui un grand talent naturel. Il modifiait à chaque couplet le refrain de ses chansons et l'on voyait que tous ces changements gracieux lui venaient sans effort, spontanément.

Dans la foule et en haut, à Schweizerhof, en bas sur les boulevards, éclatait souvent un murmure approbateur ; il régnait un silence respectueux. Le nombre des messieurs et des dames bien habillés, accoudés d'une façon pittoresque dans la lumière des feux de l'hôtel, augmentait aux balcons et aux fenêtres. Les promeneurs s'arrêtaient et dans

l'obscurité, sur le quai, partout autour des tilleuls, des femmes se tenaient par petits groupes. Près de moi, un peu à l'écart de toute la foule, le valet et le cuisinier aristocratiques étaient debout et fumaient un cigare.

Le cuisinier sentait fortement le charme de la musique et, à chaque note de tête, enthousiasmé, il se penchait vers le valet et le poussait du coude avec un air de dire : comme il chante, hein ? Aux poussées du cuisinier, le valet, avec un large sourire, qui me fit comprendre tout le plaisir qu'il éprouvait, répondait par un haussement d'épaules, signifiant qu'il était très peu facile à étonner et qu'il avait entendu beaucoup mieux que ça.

Dans les intervalles de la chanson, quand le chanteur toussota, je demandai au valet qui était ce chanteur et s'il venait souvent ici.

— Il vient deux fois l'été, — répondit le valet. Il est de l'Argovie. Comme ça, il mendie.

— Y a-t-il beaucoup de chanteurs pareils, qui se promènent ? — demandai-je.

— Oh ! oui, — répondit le valet, ne comprenant pas du premier coup ce que je lui demandais. Mais quand il eut compris ma question, il ajouta : — Oh non ! Ici je n'ai vu que lui seul. Il n'y en a pas d'autres.

A ce moment le petit bonhomme achevait sa première chanson. Il renversa vivement sa guitare,

prononça quelque chose en son patois allemand, que je ne pouvais comprendre, et qui suscita le rire de la foule qui l'entourait.

— Que dit-il ? — demandai-je.

— Il dit que sa gorge est sèche et qu'il boirait du vin avec plaisir, — me traduisit le valet qui était près de moi.

— Ah, il aime sans doute à boire ?

— Bah ! tous ces gens sont comme ça, — répondit le valet en souriant et faisant un geste de la main dans la direction du chanteur.

Celui-ci ôta son chapeau et faisait la quête ; avec sa guitare il s'approcha de l'hôtel. La tête levée il s'adressa aux messieurs des fenêtres et des balcons.

— « MESSIEURS ET MESDAMES, — dit-il avec un accent demi italien, demi allemand, et avec l'intonation des magiciens s'adressant au public. — « SI VOUS CROYEZ QUE JE GAGNE QUELQUE CHOSE VOUS VOUS TROMPEZ, JE NE SUIS QU'UN PAUVRE TIAPLE. » Il s'arrêta, se tut un moment, mais comme personne ne lui donnait rien il reprit de nouveau la guitare et dit : « A PRÉSENT, MESSIEURS ET MESDAMES, JE VOUS CHANTERAI L'AIR DU RIGHI. » En haut, le public se taisait mais restait debout, attendant une autre chanson. En bas, dans la foule, on riait, probablement parce qu'il s'exprimait si étrangement et peut-être aussi parce qu'on ne lui avait rien donné. Je lui glissai quelques

centimes. Il les jeta habilement d'une main dans l'autre, les glissa dans son gilet, et, mettant son chapeau, entonna une nouvelle chanson. C'était une gracieuse chanson tyrolienne qu'il appelait : L'AIR DU RIGHT. Cette chanson, qu'il gardait pour la fin, était encore plus jolie que toutes les précédentes et, de tous côtés, dans la foule grandissante, montait un murmure d'approbation. Il s'arrêta. De nouveau il agita sa guitare, ôta son chapeau, et le serrant devant lui, s'approcha de nouveau des fenêtres, et de nouveau prononça sa phrase incompréhensible : « MESSIEURS ET MESDAMES, SI VOUS CROYEZ QUE JE GAGNE QUELQUE CHOSE... » qu'il jugeait évidemment très adroite et très spirituelle.

Mais dans sa voix et ses mouvements je remarquais maintenant cette indécision et cette timidité enfantines, surtout étonnantes avec sa petite taille. Le public élégant, aux beaux habits éblouissants, toujours dans la lumière des feux, se tenait aux balcons et aux fenêtres. Quelques-uns causaient entre eux d'une voix mesurée, correcte, évidemment sur le chanteur qui, la main tendue, était devant eux. Les autres attendaient curieusement, regardant en bas, cette petite figure noire. De l'un des balcons s'entendit le cri sonore et gai d'une jeune fille. En bas, dans la foule, conversations et raileries grossissaient de plus en plus. Pour la troisième fois le chanteur répéta sa phrase mais d'une voix encore plus faible, même il ne l'acheva pas et

de nouveau tendit la main avec le chapeau, mais la retira aussitôt. Et pour la seconde fois, de ces centaines de personnes magnifiquement vêtues, pas une ne lui jeta un sou. La foule sans pitié éclatait de rire. Le petit chanteur, à ce qu'il me semblait, devenait encore plus petit. La guitare d'une main, de l'autre soulevant son chapeau il prononça : « MESSIEURS ET MESDAMES, JE VOUS REMERCIE ET VOUS SOUHAITE UNE BONNE NUIT, » et il se recoiffa. La foule éclata d'un rire joyeux. Peu à peu les dames et les messieurs élégants se retirèrent des balcons en causant tranquillement entre eux. Sur le boulevard, la promenade recommença. La rue, silencieuse pendant le chant, s'anima de nouveau ; quelques hommes seulement, sans s'approcher du chanteur, le regardaient de loin et riaient. J'entendis le petit homme marmonner entre ses dents, il se tourna, et comme s'il devenait encore plus petit, prit à pas rapides la direction de la ville. Les gais noceurs qui le regardaient, le suivaient à une certaine distance et riaient.

J'étais tout à fait ahuri. Je ne comprenais pas ce que tout cela signifiait, et restais hébété à la même place. Je regardai dans l'obscurité le petit homme qui s'éloignait et qui, en accélérant le pas, marchait rapidement à la ville, et les noceurs qui riaient et le suivaient. Je ressentis quelque chose de pénible, d'amer, et surtout j'étais triste pour le petit homme, pour la foule et pour moi-même,

comme si j'avais demandé de l'argent et qu'on m'eût refusé et ri au nez. Moi aussi, sans regarder, le cœur serré, j'allai à pas rapides chez moi, à Schweizerhof. Je ne me rendais pas compte encore de ce que j'éprouvais, seulement quelque chose de lourd, de vague emplissait mon âme et m'étouffait.

Sur le magnifique perron éclairé, je rencontrai le portier qui s'effaça poliment, et une famille anglaise. Un homme fort, beau et grand avec des favoris noirs à l'anglaise, en chapeau noir et un plaid sur le bras, une canne de prix à la main, à pas lents, sûrs, tenait sous le bras la dame en robe de soie bariolée, en coiffure à rubans clairs avec de magnifiques dentelles. A côté d'eux allait une demoiselle très jolie, fraîche, en élégant chapeau suisse orné d'une plume A LA MOUSQUETAIRE au-dessous duquel tombaient sur son visage blanc de longues et soyeuses boucles blondes. Devant sautillait une fillette de dix ans, rose, dont on apercevait les genoux potelés au-dessous de fines dentelles.

— La charmante nuit, — dit la dame d'une voix douce, satisfaite, au moment où je passais.

— Ohé ! mugit paresseusement l'Anglais, qui évidemment avait si bon vivre qu'il ne se sentait pas même envie de parler. Et tous semblaient si contents d'être au monde, leurs mouvements,

leurs visages exprimaient tant d'indifférence à toute vie étrangère et tant d'assurance que le portier s'écarterait devant eux et les saluerait, et qu'en rentrant ils trouveraient un lit propre et une chambre tranquille, et que tout cela devait être ainsi, qu'ils en avaient le droit, que malgré moi, soudain, je leur comparai le chanteur ambulante qui fatigué, affamé peut-être, s'enfuyait maintenant avec le mépris de la foule, et je compris alors ce qui pesait sur mon cœur comme une pierre, et je ressentis une colère indicible contre ces gens. Deux fois je passai et repassai devant l'Anglais avec le désir inavoué de ne pas m'effacer devant lui et de le coudoyer et, descendant le perron dans l'obscurité, je courus vers la ville, dans la direction où avait disparu le chanteur.

Abordant trois personnes qui marchaient ensemble je leur demandai où était le chanteur.

En riant ils me le désignèrent devant. Il allait seul, à pas rapides, personne ne s'approchait de lui.

A ce qu'il me semblait, irrité, il marmonnait toujours quelque chose. Je le rejoignis et lui proposai d'aller boire avec lui une bouteille de vin. Il marchait toujours aussi vite, en m'entendant il se retourna vers moi. Comprenant de quoi il s'agissait, il s'arrêta :

— Bah ! ce n'est pas de refus puisque vous êtes si bon..., — dit-il. — Voilà... tout près il y a un petit

café, on peut y entrer, il est très simple, — ajoutait-il en désignant un petit débit encore ouvert.

Ce mot « très simple » spontanément suscita en moi l'idée de ne pas aller dans un café simple, mais à Schweizerhof où étaient ceux qui l'écoutaient.

Avec une émotion timide, il refusa à plusieurs reprises d'aller à Schweizerhof, alléguant que là-bas c'était trop riche, mais j'insistai pour mon idée et alors lui, feignant de n'être pas troublé, agita gaie-ment sa guitare et me suivit sur le quai. Quelques noceurs oisifs dès que j'avais abordé le chanteur, s'étaient approchés, avaient écouté ce que je lui disais, et maintenant, en discutant entre eux, ils nous suivirent jusqu'au perron, attendant sans doute du Tyrolien une représentation quelconque.

Je demandai au maître d'hôtel que je rencontrais dans le vestibule, une bouteille de vin. Le maître d'hôtel nous regarda en souriant et sans rien répondre s'éloigna. Le maître d'hôtel en chef à qui j'adressai la même demande, m'écouta sérieusement et, en examinant de la tête aux pieds l'humble personne du chanteur, d'un ton sévère, il ordonna au portier de nous conduire dans la salle à gauche. Cette salle était un débit pour le vulgaire. Dans un coin de cette salle une servante boiteuse lavait la vaisselle et pour tout meuble il n'y avait que des tables de bois nues et des bancs. Le maître d'hôtel qui nous servait nous regardait avec un sourire retenu, moqueur et les mains dans

les poches causait avec la servante boiteuse. Il s'efforçait visiblement de nous donner à comprendre que, se sentant par sa situation sociale et ses qualités, infiniment au-dessus du chanteur, non seulement ce n'était pas humiliant de nous servir, mais plutôt amusant.

— Vous désirez du vin ordinaire ! — fit-il d'un air de connaisseur, en clignant des yeux vers mon interlocuteur et jetant sa serviette d'un bras sur l'autre.

— Du champagne et du meilleur, — dis-je en tâchant de prendre l'air le plus fier et le plus imposant. Mais ni le champagne, ni mon prétendu air fier et imposant n'agirent sur le valet ; il sourit, resta debout un moment à nous dévisager, sans se hâter il tira sa montre d'or et à pas lents, comme s'il se promenait, il sortit de la salle. Bientôt il revint avec le vin, deux valets l'accompagnaient. Ils s'assirent près de la servante, et dans une attente grave, avec un léger sourire sur le visage, ils nous admirèrent comme les parents admirent leurs chers enfants qui jouent gentiment. Seule la récurveuse de vaisselle semblait ne pas nous regarder avec moquerie mais avec compassion. Il m'était désagréable et j'étais gêné de causer avec le chanteur et de le régaler aux yeux des valets, mais je m'efforçais de le faire, autant que possible, de la façon la plus dégagée. A la lumière je l'examinai mieux.

C'était un homme très petit, bien proportionné, veiné, presque un nain avec une chevelure noire, raide, de grands yeux noirs toujours larmoyants et privés de cils, la bouche petite, très agréable et se plissant joliment. Il avait des favoris courts, ses cheveux n'étaient pas longs, son costume était simple et pauvre. Il était malpropre, déchiré, bruni, et en général avait l'air d'un travailleur. Il ressemblait plutôt à un marchand pauvre qu'à un artiste, seulement dans ses yeux toujours humides et brillants, dans sa petite bouche plissée il y avait quelque chose d'original et de touchant. D'après son aspect, on pouvait lui donner de vingt-cinq à quarante ans ; il en avait trente-huit.

Voici ce qu'avec une hâte naïve, et une franchise évidente, il me raconta de sa vie. Originaire de l'Argovie, encore enfant, il perdit son père et sa mère et resta sans aucun parent. Il n'avait jamais eu de fortune. Il apprit le métier de menuisier. Mais, il y a de cela vingt-deux ans, la carie des os du bras lui était survenue, il ne put exercer sa profession. Dès l'enfance il avait montré des dispositions pour le chant et il se mit à chanter. Les étrangers, de temps en temps, lui donnaient de l'argent. Il se fit une profession, acheta une guitare et, depuis dix-huit ans déjà, il parcourt la Suisse et l'Italie en chantant devant les hôtels. Tout son bagage, c'est sa guitare et sa bourse où

il n'y avait actuellement qu'un franc cinquante, avec quoi il devait manger et se loger ce soir. Chaque année, dix-huit fois de suite déjà, il parcourait les endroits les plus fréquentés de la Suisse. Zurich, Lucerne, Interlaken, Chamonix, etc. Par le Saint-Bernard il allait en Italie et retournait en Suisse par le Saint-Gothard ou la Savoie. Maintenant la marche lui devenait pénible, il sentait que son mal de jambes, qu'il appelait *gliederzucht*, empirait chaque année, et que ses yeux et sa voix devenaient plus faibles. Malgré cela, il allait partir à Interlaken, Aix-les-Bains et, par le petit Saint-Bernard, pour l'Italie, qu'il aimait particulièrement. En général il semblait très content de sa vie. Quand je lui demandai pourquoi il retournait au pays, s'il y avait des parents ou une maison ou des terres, sa bouche se plissa dans un petit sourire heureux et il me répondit :

— OUI, LE SUCRE EST BON, IL EST DOUX POUR LES ENFANTS, et il cligna des yeux sur le valet. Je ne compris pas ; des rires éclatèrent dans le groupe des valets.

— Il n'y a rien. Je n'ai rien, autrement marcherais-je ainsi, m'expliqua-t-il, mais je vais au pays parce que, malgré tout, quelque chose m'y attire.

Et encore une fois, avec un sourire rusé et heureux, il répéta la phrase : « OUI, LE SUCRE EST BON, » et rit de bon cœur. Les valets s'amusaient fort et pouffaient de rire, seule la récureuse boiteuse, aux

grands yeux bons, regardait le petit homme et ramassa son chapeau qui, pendant la conversation était tombé du banc. J'ai observé que les chanteurs, les acrobates, même les magiciens qui voyagent, aiment à s'appeler artistes, c'est pourquoi je fis comprendre, plusieurs fois, que mon interlocuteur était un artiste ; mais il ne se reconnaissait nullement ce titre et considérait son travail comme un simple moyen de vivre. Quand je lui demandai si lui-même composait les chansons qu'il chantait, il s'étonna d'une question si étrange et répondit que non, que toutes ces chansons n'étaient que de vieilles tyroliennes.

— Comment donc, la chanson du Righi n'est pas vieille ? dis-je.

— Oui, il y a déjà quinze ans qu'elle est composée. Il y avait à Bâle un Allemand, l'homme le plus intelligent qui fût. C'est lui qui l'a composée. Une belle chanson ! Voyez-vous, il l'a composée pour les voyageurs.

Et en les traduisant en français, il se mit à me réciter les paroles de la chanson du Righi qu'il aimait tant.

Si tu veux aller au Righi,
 Pas de souliers jusqu'à Weggis,
 (Parce qu'on y va sur le bateau.)
 Et à Weggis prends un grand bâton
 Sous le bras, prends une fille,

Viens boire un petit verre de vin,
 Seulement ne bois pas trop,
 Car celui qui veut boire
 Doit d'abord le mériter.

— Oh! la belle chanson! conclut-il.

Cette chanson plaisait sans doute aux valets, car ils se rapprochèrent de nous.

— Et qui en a composé la musique? demandai-je.

— Personne, comme ça. Pour chanter devant les étrangers, il faut quelque chose de nouveau.

Quand on nous apporta de la glace, et que je versai du champagne à mon interlocuteur, il se sentit gêné et, se tournant vers les valets, il s'agita sur son banc. Nous trinquâmes à la santé des artistes. Il but un demi-verre et trouva nécessaire de devenir pensif et de froncer gravement les sourcils.

— Il y a longtemps que je n'ai bu un pareil vin, JE NE VOUS DIS QUE ÇA. En Italie, le vin d'Asti est bon, mais celui-ci est meilleur. Et l'Italie! On est bien là-bas! ajouta-t-il.

— Oui, là-bas on sait apprécier la musique et les artistes, dis-je voulant en arriver à l'insuccès de ce soir devant Schweizerhof.

— Non, répondit-il, quant à la musique, là-bas, je ne pourrais faire plaisir à personne. Les Italiens sont eux-mêmes des musiciens comme il n'y en a pas au monde. Moi, je ne sais que les chansons tyroliennes. C'est quand même pour eux de la nouveauté.

— Et là-bas, les messieurs sont-ils plus généreux ? continuai-je, désirant lui faire partager ma colère contre les hôtes de Schweizerhof. Là-bas arrive-t-il comme ici que, dans un grand hôtel où viennent des richards, cent personnes écoutent ces artistes sans leur rien donner ?

Ma question ne produisit pas du tout l'effet attendu. Il ne pensait pas même à s'indigner contre eux, mais dans mon observation, il vit un reproche à son talent qui n'était pas digne de récompense et il essaya de se justifier devant moi.

— Ce n'est pas chaque fois qu'on reçoit beaucoup, répondit-il. Et puis, la voix se perd, se fatigue ; aujourd'hui j'ai marché pendant neuf heures et j'ai chanté presque toute la journée. C'est difficile et les grands personnages, les nobles parfois ne veulent même pas écouter les chanteurs tyroliens.

— Cependant, comment ne rien donner ! répétai-je.

Il ne comprit pas mon observation.

— Pas ça, dit-il. Ici ON EST SURTOUT TRÈS SERRÉ PAR LA PÔLICE. Ici, selon les lois de la république, on ne permet pas de chanter, et en Italie, vous pouvez marcher tant que vous voulez, personne ne vous dit un mot. Ici, si l'on veut vous permettre, c'est bien, sinon on peut vous mettre en prison.

— Comment ! Est-ce possible ?

— Oui, si après une première observation, vous continuez de chanter, on peut vous mettre en prison. J'y ai déjà passé trois mois, dit-il en souriant, comme au plus agréable des souvenirs.

— Ah! c'est terrible. Mais pourquoi donc?

— C'est comme ça chez eux, d'après les nouvelles lois de la république, continua-t-il en s'animant. Ils ne veulent pas comprendre qu'il faut que le pauvre vive d'une façon ou d'une autre. Si je n'étais pas infirme, je travaillerais, et si je chante, est-ce que je fais du tort à quelqu'un, quelle justice! les riches peuvent rire comme ils veulent et UN PAUVRE TIAPLE comme moi, ne peut déjà vivre!... Les voilà les lois de la république! Si c'est comme ça, vous ne voulez pas la république, n'est-ce pas, monsieur? Nous ne voulons pas la république, mais nous voulons... nous voulons simplement... nous voulons...

Il s'arrêta un peu. — Nous voulons les lois naturelles.

Je remplis de nouveau son verre.

— Vous ne buvez pas, lui dis-je.

Il prit le verre et me salua.

— Je vois ce que vous voulez, fit-il en clignant de l'œil, et me menaçant du doigt, vous voulez m'enivrer et voir ce que je ferai, mais vous n'y arriverez pas.

— Qu'ai-je besoin de vous enivrer? Je désirais seulement vous faire plaisir.

Il regrettait sans doute beaucoup de m'avoir offensé, en interprétant mal mon intention. Confus il se leva et me toucha le coude.

— Mais non, fit-il, avec une expression suppliante en me regardant de ses yeux humides. C'est comme ça, je plaisante.

Après il prononça une phrase embrouillée, mais qui devait signifier que j'étais, malgré tout, un bon garçon.

— JE NE VOUS DIS QUE ÇA, conclut-il.

Nous continuâmes à boire et à causer ainsi avec le chanteur, et sans se gêner, les valets continuaient à nous regarder et, me semblait-il, à se moquer de nous. Malgré l'intérêt de notre conversation je ne pouvais point ne pas les remarquer et j'avoue que je m'en irritais de plus en plus. L'un d'eux se leva, s'approcha du petit homme et, en le regardant par-dessus la tête, se mit à sourire. J'avais déjà amassé contre les hôtes de Schweizerhof, une dose de colère que je n'avais encore réussi à déverser sur personne, et j'avoue que maintenant ce public de valets me poussait à bout. Le portier, sans ôter sa casquette, entra dans la salle et, s'accoudant sur la table, s'assit près de moi.

Cette dernière circonstance, blessant mon amour-propre ou mon orgueil, mit le comble à la mesure et fit éclater cette colère amassée en moi pendant toute la soirée.

Pourquoi près du perron, quand je passe seul, me salue-t-il humblement, et maintenant, parce que je suis assis avec un chanteur ambulant, pourquoi s'installe-t-il grossièrement à côté de moi ? Je me grisai tout à fait de cette colère bouillonnante d'indignation que j'aime en moi, que j'excite même quand je la sens, parce qu'elle agit sur moi d'une façon calmante et me donne, pour quelques instants au moins, une élasticité extraordinaire, une énergie et le feu de toutes les capacités physiques et morales.

Je bondis de ma place.

— De quoi riez-vous ? — criai-je à un valet, pendant que je sentais mon visage pâlir et mes lèvres trembler involontairement.

— Je ne ris pas, je ris comme ça, — répondit le valet en se reculant.

— Non, vous vous moquez de ce monsieur. Et quel droit avez-vous d'être ici, de vous y asseoir quand il y a des clients ? N'avez pas l'audace de vous asseoir ! — m'écriai-je.

Le portier se leva en grommelant quelque chose et se recula vers la porte.

— De quel droit vous moquez-vous de ce monsieur et vous asseyez-vous à côté de lui quand il est l'hôte et vous le valet ? Pourquoi ne riez-vous pas de moi pendant le diner et ne vous asseyez-vous pas à côté de moi ? Parce qu'il est pauvrement vêtu et chante dans la rue ? C'est pour cela ?

Et moi j'ai un bel habit. Il est pauvre, mais il vaut mille fois mieux que vous, j'en suis sûr, car il n'a offensé personne, et vous, vous l'offensez.

— Mais non, rien, qu'avez-vous? — objecta timidement mon ennemi le valet. — Est-ce que je l'empêche de rester ici?

Le valet ne me comprenait pas et ma langue allemande était perdue. Le portier grossier voulut défendre le valet, mais je me jetai sur lui si vivement qu'il feignit aussi de ne pas me comprendre et fit un geste de la main. La réceuse boîteuse, soit qu'elle eût remarqué mon état de fureur et craignit le scandale, soit qu'elle partageât mon opinion, prit mon parti et essaya de s'interposer entre moi et le portier; elle l'exhortait à se taire, disait que j'avais raison et me suppliait de me calmer :

— DER HERR HAT RECHT ; SIE HABEN RECHT (1), — répétait-elle.

Le chanteur avait l'air triste et effrayé ; on voyait qu'il ne comprenait pas la cause de mon emportement et ce que je voulais ; il me demandait de partir d'ici au plus vite. Mais le verbiage méchant s'excitait en moi de plus en plus. Je me rappelais tout : la foule qui se moquait de lui, les auditeurs qui ne donnaient rien, et, à aucun prix, je ne voulais me calmer.

Je crois que si les valets et le portier eussent été

(1) Monsieur a raison ; vous avez raison.

moins conciliants, je me serais battu avec plaisir ou aurais frappé d'un bâton, sur la tête, la demoiselle anglaise sans défense. Si à ce moment j'eusse été à Sébastopol, avec plaisir je me serais élancé, la baïonnette en avant, sur la tranchée anglaise.

— Et pourquoi m'avez-vous amené dans cette salle avec monsieur, et non dans l'autre? Hein? — dis-je au portier en le retenant par le bras pour qu'il ne s'éloignât pas de moi. — Quel droit avez-vous de décider, par l'extérieur, que monsieur doit être dans cette salle et non dans l'autre? Ceux qui paient ne sont-ils pas tous égaux dans les hôtels? Non seulement dans une république, mais dans tout le monde! Elle est bien votre république! En voilà de l'égalité! Vous n'oseriez pas amener des Anglais dans cette salle, ces mêmes Anglais qui, sans payer, écoutaient ce monsieur, c'est-à-dire lui volaient chacun les quelques centimes qu'ils devaient lui donner. Comment osez-vous montrer cette salle?

— L'autre est fermée, — répondit le portier.

— Non, — m'écriai-je. — Ce n'est pas vrai, l'autre salle n'est pas fermée.

— Si vous le savez mieux...

— Oui, je sais, je sais que vous mentez.

Le portier remua un peu l'épaule.

— Hé!... que dire? — murmura-t-il.

— Non pas « que dire ». Conduisez-nous immédiatement dans l'autre salle.

Malgré les exhortations de la domestique et malgré le chanteur, suppliant qu'on s'en allât, j'exigeai du maître d'hôtel qu'il nous menât dans l'autre salle et j'y entraînai mon interlocuteur. Le maître d'hôtel, en entendant ma voix irritée et voyant mon visage ému, ne se mit pas à discuter, mais avec une politesse méprisante, me dit que je pouvais aller où il me plaisait.

Je ne pus convaincre le portier de mensonge, car il disparut avant même mon entrée dans la salle.

La salle était en effet ouverte, éclairée, et à l'une des tables étaient installés pour souper l'Anglais et sa femme. On me désigna une table à part, mais, avec le chanteur mal vêtu, je m'assis près de l'Anglais même et ordonnai qu'on nous apportât ici la bouteille entamée.

Les Anglais, d'abord avec étonnement, ensuite avec colère, regardaient le petit homme qui, plus mort que vif, était assis près de moi. Ils échangèrent entre eux quelques paroles, la dame repoussa son assiette, et, avec un frou-frou de robe de soie, tous deux se levèrent. A travers la porte vitrée je vis l'Anglais s'expliquer, colère, avec le maître d'hôtel en désignant de la main notre direction. Le maître d'hôtel se montra sur le seuil, jeta un coup d'œil. J'attendais avec joie qu'on vint nous expulser, heureux de pouvoir enfin verser sur eux toute mon

indignation. Mais par bonheur, bien que cela me fût désagréable alors, on nous laissa tranquilles.

Le chanteur qui auparavant refusait du vin, maintenant buvait avidement tout ce qui restait dans la bouteille afin de sortir plus vite.

Cependant, avec émotion, me sembla-t-il, il me remercia pour ce régal. Ses yeux larmoyants devinrent encore plus larmoyants et il prononça une phrase de reconnaissance des plus étrange et embrouillée. Mais néanmoins, cette phrase, où il disait que si tous estimaient les artistes comme moi ce serait une bonne chose pour lui, et qu'il me souhaitait du bonheur, m'était très agréable.

Nous sortîmes ensemble dans le vestibule. Ici se trouvaient les valets et mon ennemi le portier qui, je crois, se plaignait de moi à eux. Tous paraissaient me regarder comme un fou. Je donnai au petit homme le temps de rejoindre le public, et alors, avec tout le respect possible, avec tout le respect que j'étais capable d'exprimer, j'ôtai mon chapeau et serrai sa main aux doigts secs et osseux. Les valets feignirent de ne faire, nulle attention à moi. Un seul fit entendre un rire sardonique.

Quand le chanteur, après avoir salué, disparut dans l'obscurité, je montai chez moi, désirant oublier toutes ces impressions et la colère sotte, enfantine qui, si inopinément, s'était emparée de moi.

Mais trop ému pour dormir je sortis de nouveau dans la rue pour marcher jusqu'à ce que je fusse

calmé, et j'avoue qu'en outre j'avais un vague espoir qu'il se trouverait une occasion de me heurter au portier, au valet ou à l'Anglais et de leur prouver toute leur cruauté et surtout leur injustice.

Mais, sauf le portier qui en m'apercevant me tourna le dos, je ne rencontrai personne, et seul je me mis à marcher de long en large sur le quai.

« Voilà l'étrange sort de la poésie », raisonnais-je en me calmant un peu ; « tous l'aiment, la recherchent, ne désirent qu'elle et personne ne reconnaît sa force, personne n'apprécie ce bien, le meilleur qui soit au monde, et nul ne remercie ceux qui le donnent aux hommes...

» Demandez à n'importe qui, à tous ces habitants de Schweizerhof quel est le meilleur bien au monde ? tous ou quatre-vingt-dix pour cent vous diront avec un air sardonique que le meilleur bien c'est l'argent.

» Peut-être cette idée ne vous plaît-elle pas, elle ne concorde pas avec vos idées supérieures, — dira-t-il, — mais que faire, si la vie humaine est organisée de telle sorte que c'est l'argent seul qui fait le bonheur de l'homme ? Je ne veux pas défendre à mon esprit de voir le monde tel qu'il est, — ajoutera-t-il, — c'est-à-dire de voir la vérité.

« Misérable est ton esprit ! Misérable est ce bonheur que tu désires ! Misérable créature es-tu

qui ne sais toi-même ce qu'il te faut. Pourquoi, vous tous, quittez-vous votre patrie, vos parents, vos occupations, vos affaires d'argent, et vous entassez-vous dans la petite ville suisse de Lucerne ? Pourquoi tous, ce soir, étiez vous aux balcons, écoutiez-vous avec respect les chansons du petit mendiant ? Et s'il eût voulu chanter davantage vous eussiez encore gardé le silence pour l'écouter. Quoi ? Pourrait-on, même pour un million, vous chasser de votre patrie et vous forcer à venir dans un petit coin de Lucerne ? Pourrait-on, pour de l'argent, vous tenir sur un balcon pendant une demi-heure ? vous forcer à rester silencieux, immobiles ? Non ! mais une seule chose vous fait agir ainsi, une seule chose qui éternellement vous remuera plus fort que tous les autres moteurs de la vie, c'est le besoin de poésie que vous ne reconnaissez pas mais que vous sentez et sentirez toujours, tant qu'il restera en vous quelque chose d'humain. Le mot « poésie » vous semble ridicule, vous l'employez comme une raillerie, vous n'admettez que pour les enfants et les demoiselles naïves l'amour des choses poétiques, et même vous vous en moquez et pour vous, ce qu'il faut, c'est quelque chose de positif. Mais les enfants observent la vie très sagement, ils aiment et savent ce que l'homme doit aimer et ce qui donne le bonheur, et vous, la vie vous a tellement troublés et dépravés, que vous raillez cela seul que vous aimez et que vous cher-

chez ce que vous haïssez et qui fait votre malheur. Vous êtes si gâtés que vous ne comprenez pas ce que vous devez au pauvre Tyrolien qui vous a fourni un plaisir pur, et vous vous croyez tenus, gratuitement, sans utilité ni plaisir, de vous humilier devant un lord et, on ne sait pourquoi, de lui sacrifier votre tranquillité, vos goûts. Quelle sottise ! Quelle insanité inexplicable !

» Mais ce n'est pas ce qui me frappe le plus ce soir. Cette ignorance de ce qui donne le bonheur, cette inconscience des plaisirs poétiques, je les comprends presque, et je suis habitué à les rencontrer souvent dans la vie. La cruauté grossière et inconsciente de la foule n'était pas non plus chose nouvelle pour moi. Les défenseurs du bon sens du peuple ont beau dire, la foule est l'union de braves gens peut-être, mais qui ne s'unissent que par le côté bestial, méprisable, qui n'exprime que la faiblesse et la cruauté de la nature humaine. Mais comment vous, enfants d'un peuple libre, vous chrétiens, vous des hommes, comment, à ce plaisir pur que vous a fourni un malheureux, n'avez-vous répondu que par l'indifférence et la raillerie ? Mais non, dans votre pays il y a des asiles pour les mendiants. Il n'y a pas de mendiants, il n'y en doit point avoir, non plus que de sentiment de compassion, sur quoi se base la mendicité. Mais il a travaillé, il vous a fait plaisir, il vous suppliait de lui donner une parcelle de votre su-

perflu pour son travail dont vous avez joui. Et vous, avec un sourire froid, du haut de vos brillants palais, vous l'observiez comme un phénomène, et parmi des centaines d'entre vous, heureux et riches, il ne s'en trouvait pas un, pas une, qui lui jetât quelque chose ! Honteux il s'éloignait de vous, et la foule insensée, avec des rires, persécutait et injuriait... non pas vous, mais lui, parce que vous étiez froids, cruels et malhonnêtes, parce vous lui aviez volé le plaisir qu'il vous offrait ; pour cela on l'injuriait.

» Ce sept juillet 1857, à Lucerne, devant l'hôtel Schweizerhof où habitent des hommes riches, un musicien ambulante chanta pendant une demi-heure et joua de la guitare. Près de cent personnes l'écoutaient. Le chanteur demanda trois fois à la foule de lui donner quelque chose, pas un seul ne lui donna et beaucoup se moquèrent de lui ».

Ce n'est pas une invention, c'est un fait certain que peuvent vérifier ceux qui le veulent près des hôtes de Schweizerhof en cherchant dans les journaux, quels étrangers occupaient l'hôtel le 7 juillet.

Voilà un fait que les historiens de notre époque doivent inscrire en lettres brûlantes, indélébiles. Cet événement est plus grand, plus sérieux et a un sens plus profond que les faits notés dans les journaux et les histoires. Ce fait que les Anglais

ont tué encore un millier de Chinois parce que ceux-ci n'achètent rien et accaparent l'or ; ce fait que les Français ont tué encore un millier de Kabyles parce que le blé pousse bien en Afrique et que la guerre incessante est très utile pour former les troupes ; ce fait qu'un Juif ne peut être ambassadeur à Naples, et que l'empereur Napoléon s'est promené à pied à Plombières et à affirmé au peuple qu'il ne régnait que par la volonté nationale, tout cela, ce sont des mots qui cachent ou montrent ce qui est connu depuis longtemps. Mais le fait qui se passa à Lucerne, le 7 juillet, me semble tout à fait neuf, étrange, il est moins en rapport avec le côté éternellement mauvais de la nature humaine qu'avec une certaine période du développement de la société. C'est un fait non pour l'histoire des actes humains, mais pour l'histoire du progrès de la civilisation.

Pourquoi ce fait inhumain, impossible en aucune ville allemande, française ou italienne, est-il possible ici, où la civilisation, la liberté et l'égalité sont le plus élevées, où se réunissent les hommes les plus civilisés des nations les plus civilisées ? Pourquoi ces hommes intelligents, humains, capables, en général, pour toute œuvre honnête et humaine, n'ont-ils pas de sentiment cordial, humain pour une œuvre bonne, personnelle ? Pourquoi ces hommes qui, dans leurs Chambres, meetings, sociétés, se soucient vivement de l'état

des Chinois célibataires aux Indes, du développement du christianisme, de l'instruction en Afrique, de la formation de sociétés pour l'amélioration de toute l'humanité, ne trouvent-ils pas dans leur âme le sentiment simple, primitif de l'homme pour l'homme? Ce sentiment n'existe-t-il pas, sa place est-elle occupée par l'ambition, la vanité et l'avidité qui dirigent ces hommes dans leurs Chambres, meetings, sociétés? Est-ce que l'extension de l'association raisonnable des hommes, qu'on appelle la civilisation, détruit et contredit les besoins instinctifs de l'association, de l'amour? Est-ce là l'égalité pourquoi fut versé tant de sang innocent et furent commis tant de crimes. Le peuple, comme les enfants, peut-il être heureux de ce seul mot : égalité?

L'égalité, devant la loi! Mais est-ce que toute la vie de l'humanité se passe dans le domaine des lois? Il n'y a qu'une millième partie de l'humanité qui soit soumise à la loi, le reste se fait en dehors de la loi, dans le domaine des mœurs et de la société. Et dans la société, le valet est mieux vêtu que le chanteur et l'insulte impunément. Moi je suis mieux habillé que le valet : j'injurie impunément le valet. Le portier me considère comme supérieur à lui et croit que le chanteur est son inférieur. Quand je fus assis avec le chanteur, il se jugea notre égal et devint grossier. Moi je devins grossier avec le portier, et il se reconnut inférieur à moi. Le valet

devint grossier avec le chanteur, celui-ci s'avoua son inférieur. Cet Etat est libre, ce que les hommes appellent positivement libre, cet Etat où l'on peut emprisonner un citoyen par cela seul que lui, sans nuire à personne, a fait la seule chose qui puisse l'empêcher de mourir de faim.

Malheureuse, misérable créature, que l'homme avec son besoin de décision positive, jeté dans cet océan sans cesse mouvant, infini, du bien et du mal, des faits, des considérations et des contradictions ! Les hommes luttent pendant des siècles et travaillent pour repousser d'un côté le bien, et de l'autre le mal. Les siècles passent, et partout, quelque chose que, sans parti pris, l'esprit jette sur la bascule du bien et du mal, la bascule n'oscille pas et le bien et le mal s'équilibrent.

Si seulement l'homme apprenait à ne pas juger ni penser d'une façon sèche, absolue, à ne pas donner la réponse aux questions qu'on lui pose, seulement pour qu'elles restent des questions ; s'il comprenait seulement que chaque pensée est mensongère et juste ! Elle est mensongère par l'*unilatéralité*, par l'impossibilité pour un homme d'embrasser toute la vérité, et elle est juste par l'expression d'un côté des aspirations humaines. On a fait des subdivisions dans ce chaos éternellement mobile, infini, mêlé de bien et de mal. On a tracé des lignes imaginaires sur cette mer et on attend qu'elle se divise ainsi. Comme s'il n'y avait

pas des millions de subdivisions autres et d'un autre ordre. Il est vrai que ces nouvelles divisions sont l'œuvre des siècles, mais des millions de siècles ont passé et passeront. La civilisation, c'est le bien ; la barbarie, le mal ; la liberté, le bien, l'esclavage, le mal. Voilà, cette connaissance imaginaire détruit les besoins instinctifs, les meilleurs, primordiaux, du bien de la créature humaine. Et qui me définira ce que c'est que la liberté, ce que c'est que le despotisme, ce qu'est la civilisation et ce qu'est la barbarie ? Et on connaît les limites de l'un et de l'autre ! En l'âme de qui cette mesure du bien et du mal est-elle si ferme, qu'on puisse par elle évaluer les faits courants complexes ? Chez quel homme l'esprit est-il si grand qu'il puisse, même dans le passé immobile, embrasser tous les faits et les peser ? Et quel est celui chez qui ne coexisteraient pas le bien et le mal ? et pourquoi sais-je que je vois l'un plus que l'autre, puisque je ne me trouve pas à la vraie place ? Et qui peut se détacher si absolument de la vie, par l'esprit, pour l'examiner, en un moment, avec indépendance et de haut ? Il n'y a en nous qu'un seul guide impeccable, l'esprit universel qui nous pénètre tous ensemble et chacun à part, qui donne à chacun l'aspiration à ce qui lui est nécessaire. Ce même Esprit qui ordonne à l'herbe de croître vers le soleil, à la fleur de répandre les grains à l'automne, et à nous, de nous rapprocher inconsciemment les uns des autres.

Et cette seule voix impeccable, bénie, couvre le développement bruyant, hâtif de la civilisation. Qui est plus humain ou plus barbare, de ce lord qui, en apercevant l'habit usé du chanteur, s'enfuit furieux de la table, et ne lui a pas donné, pour son travail, la millionnième partie de sa fortune et maintenant, après avoir bien mangé, assis dans une belle chambre claire, juge tranquillement les affaires de la Chine, et justifie les meurtres commis là-bas, ou de ce petit chanteur, qui en risquant la prison avec vingt sous dans sa poche, pendant vingt ans, ne faisant de mal à personne, erre dans la montagne et la vallée en consolant les hommes par son chant, qu'on a offensé, presque chassé aujourd'hui, et qui, fatigué, affamé, honteux, s'en est allé dormir quelque part sur la paille pourrie ?

A ce moment dans le calme de mort, nocturne de la ville, loin, loin, j'entendis la guitare du petit homme et sa voix. Non, me dis-je spontanément, tu n'as pas le droit de le plaindre et de t'indigner contre le bien-être du lord ; qui a pesé le bonheur intérieur caché dans l'âme de chacun de ces hommes ? Voilà, maintenant il est assis quelque part, sur un seuil fangeux, il regarde le brillant clair de lune, et chante joyeux dans la nuit calme, parfumée. Dans son âme il n'y a ni regrets, ni colère, ni remords. Et qui sait ce qui se passe maintenant dans l'âme de tous ces hommes derrière ces

murs hauts et riches. Qui sait s'il y a en eux tous, tant de joie insouciant, douce, de la vie, tant d'accord avec le monde, qu'il y en a dans l'âme de ce petit homme ?

Infinies sont la pitié et la sagesse de Celui qui a permis et ordonné l'existence de toutes ces contradictions ! Ce n'est qu'à toi, vermisseau infime, qui audacieusement, indûment, essayes de pénétrer ses lois, ses intentions, c'est seulement pour toi que semblent exister ces contradictions ? Lui regarde doucement de sa haute et claire immensité et se rejouit de l'harmonie infinie où tu vois contradiction. Dans ton orgueil, tu pensais échapper aux lois générales. Non, et toi aussi, avec ta mesquine indignation contre les valets, toi aussi tu as répondu aux besoins harmonieux de l'éternel et de l'infini...

LE BONHEUR CONJUGAL

ROMAN

(1859)

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS

LE BONHEUR CONJUGAL

ROMAN

(1859)

PREMIÈRE PARTIE

I

Nous étions en deuil de notre mère, morte en automne, et nous trouvions pour tout l'hiver à la campagne, seules, moi, Katia et Sonia.

Katia était la vieille amie de la maison, l'institutrice qui nous avait tous élevés, et je me la rappelais et l'aimais depuis que je me souvenais de moi-même. Sonia était ma sœur cadette.

Nous passions l'hiver sombre et triste dans notre vieille maison de Pokrovskoïé. Le temps était froid, venteux, si bien que la neige s'entassait jusqu'à hauteur des fenêtres. Les vitres étaient presque toujours gelées et ternes, et presque tout

l'hiver nous ne sortions nulle part. Nous avions rarement des visiteurs, et si quelqu'un venait, il n'apportait ni la gaieté, ni la joie dans notre maison. Tous prenaient des visages tristes, comme s'ils eussent eu peur d'éveiller quelqu'un ; ils ne riaient pas, soupiraient et souvent pleuraient en me regardant et surtout en regardant la petite Sonia dans sa robe noire. On eût dit que dans la maison la mort était encore présente. La tristesse et l'horreur de la mort étaient dans l'air. La chambre de maman était fermée ; j'avais le frisson et quelque chose me poussait à jeter un coup d'œil dans cette chambre froide et vide quand je passais devant pour aller me coucher.

J'avais alors dix-sept ans, et l'année même de sa mort, maman avait voulu s'installer à la ville pour me sortir. La perte de maman m'avait frappée d'une profonde douleur, mais je dois avouer que, malgré cette douleur, je sentais aussi que j'étais jeune, belle, — tous le disaient, — et que depuis deux hivers je languissais en vain à la campagne. Avant la fin de l'hiver ce sentiment d'ennui, de solitude, de tristesse, tout simplement, grandissait à un tel point que je ne sortais plus de ma chambre, que je ne jouais plus du piano et ne prenais pas un livre. Quand Katia m'exhortait à m'occuper de telle ou telle chose, je répondais que je ne voulais pas, que je ne pouvais pas. Et en mon âme je pensais : « Pourquoi, pourquoi faire

quelque chose, quand mon meilleur temps se perd en vain ? Pourquoi ? » Et à ce pourquoi il n'y avait d'autre réponse que les larmes.

On me disait que je maigrissais et enlaidissais, mais cela ne m'intéressait point. Pourquoi ? Pourquoi ? Il me semblait que toute ma vie devait s'écouler dans cet endroit solitaire, dans la tristesse décevante d'où mon âme n'avait ni le désir, ni la force de sortir. A la fin de l'hiver, Katia commença à craindre pour moi et décida, coûte que coûte, de m'emmener à l'étranger. Mais pour cela il fallait de l'argent et nous ne savions pas ce qui nous restait de notre mère. Nous attendions de jour en jour notre tuteur qui devait venir et régler nos affaires.

Au mois de mars notre tuteur arriva.

— Eh bien ! grâce à Dieu, Sergueï Mikhaïlovitch est arrivé ! — me dit Katia, un jour que je marchais, de long en large, comme une ombre, oisive, sans pensée, sans désir. — Il s'est enquis de nous et voulait venir pour dîner. Secoue-toi, ma petite Marie, — ajouta-t-elle, — autrement, que pensera-t-il de toi ? Il vous aimait tant, tous !

Sergueï Mikhaïlovitch était notre plus proche voisin et l'ami de feu mon père, bien que plus jeune que lui. Outre que son arrivée changeait nos plans et nous donnait la possibilité de quitter la campagne, dès mon enfance j'étais habituée à l'aimer et à le respecter ; et Katia, en me conseil-

lant de me secouer, devinait qu'il me serait plus pénible de me montrer sous un mauvais jour à Sergueï Mikhaïlovitch qu'à n'importe lesquelles de nos connaissances. Outre que moi et tous dans la maison, à commencer par Katia et Sonia, sa filleule, jusqu'au cocher, l'aimions par habitude, il avait pour moi quelque chose de particulier, à cause d'un mot dit par maman devant moi. Elle avait dit qu'elle désirerait pour moi un mari tel que lui. Alors, cela m'avait semblé étrange et même désagréable : mon héros était tout autre. Mon héros était mince, maigre, pâle et triste, et Sergueï Mikhaïlovitch était un homme déjà mûr, grand, robuste, et, comme il me semblait, toujours gai. Mais malgré cela les paroles de maman me revinrent à l'esprit, et encore six années avant, quand j'avais onze ans, qu'il me tutoyait, jouait avec moi et m'appelait *fillette-violette*, non sans peur je me demandais parfois ce que je ferais si tout à coup il voulait m'épouser.

Avant le diner, auquel Katia ajouta un gâteau à la crème et de la sauce aux épinards, Sergueï Mikhaïlovitch arriva. Par la fenêtre je le vis s'avancer en petit traîneau ; aussitôt qu'il fut au tournant, je me sauvai dans le salon et voulus feindre de ne pas l'attendre. Mais, quand j'entendis dans l'antichambre le bruit de ses pas, sa voix forte et les pas de Katia, je ne pus me retenir et allai à sa rencontre. En tenant la main de Katia il

parlait à haute voix et souriait. Dès qu'il m'aperçut, il s'arrêta un moment et me regarda sans me saluer. Je me sentis gênée et rougis.

— Ah ! Est-ce vous ? — fit-il de son ton décidé, simple, en ouvrant les bras et s'approchant de moi. — Peut-on changer ainsi ! Comme vous avez grandi ! En voilà une violette ! Vous êtes devenue une rose, une vraie rose !

Dans sa large main il prit la mienne, la serra si fortement, si loyalement, qu'il me fit presque mal. Je crus qu'il allait me baiser la main et m'inclinai vers lui, mais il me serra la main encore une fois et me regarda droit dans les yeux avec un regard ferme et gai. Je ne l'avais pas vu depuis six ans. Il avait beaucoup changé. Il avait vieilli, bruni, et portait des favoris qui ne lui allaient pas du tout. Mais c'étaient les mêmes manières simples, le même visage ouvert, loyal, aux traits forts, les yeux intelligents, brillants, et le sourire doux, presque enfantin.

Cinq minutes après, il cessait d'être un hôte et devenait de la famille pour nous tous, même pour les domestiques qui, on le voyait à leur façon de servir, étaient particulièrement joyeux de son arrivée.

Il ne se tenait pas du tout comme les voisins qui venaient depuis la mort de maman, et croyaient nécessaire de se taire et de pleurer chez nous. Au contraire, il était bavard, gai, ne disait

pas un mot de maman, si bien, qu'au commencement, cette indifférence me sembla étrange, même inconvenante, de la part d'un homme si proche. Mais après je compris que ce n'était pas de l'indifférence mais de la franchise, et je lui en étais reconnaissante. Le soir, Katia servit le thé, au salon, à la place d'autrefois, comme du temps de maman. Moi et Sonia nous étions assises de chaque côté d'elle ; le vieux Grigori lui apporta une pipe de papa qu'il avait retrouvée, et lui, comme autrefois, se mit à marcher de long en large dans la chambre.

— Quels terribles changements dans cette maison, quand on pense... — fit-il en s'arrêtant.

— Oui, — dit Katia avec un soupir, et, recouvrant le samovar, elle le regardait, déjà prête à pleurer.

— Je pense que vous vous rappelez votre père ? — me dit-il.

— Peu, — répondis-je.

— Comme ce serait bien maintenant... vous avec lui ! — prononça-t-il d'un ton doux et pensif, en regardant ma tête, au-dessus de mes yeux. — J'aimais beaucoup votre père, — ajouta-t-il plus bas. Et il me sembla que ses yeux devenaient encore plus brillants.

— Et tout d'un coup Dieu l'a pris, — prononça Katia. Et, posant la serviette sur la théière, elle tira son mouchoir et se prit à pleurer.

— Oui, que de tristes changements dans cette

maison, -- répéta-t-il en se détournant. — Sonia, montre tes jouets, — ajouta-t-il un moment après, et il sortit dans la salle.

Quand il fut sorti, les yeux pleins de larmes, je regardai Katia.

— C'est un si brave ami ! — dit-elle.

Et, en effet, je me sentais rassérénée par la compassion de cet homme étranger et bon.

Du salon on entendait les cris de Sonia et ses jeux avec lui. Je leur envoyai du thé, et on l'entendit s'asseoir devant le piano et les petits doigts de Sonia frapper les touches.

— Maria Alexandrovna ! — fit entendre sa voix, — venez ici jouer quelque chose.

Il m'était agréable qu'il s'adressât à moi si simplement et amicalement. Je me levai et m'approchai de lui.

— Voilà, jouez cela, — ajouta-t-il en ouvrant un cahier de Beethoven sur l'adagio de la sonate *Quasi una fantasia*. — Voyons comme vous jouez. — Et tenant son verre, il s'en alla au bout du salon.

Je sentis, je ne sais pourquoi, qu'avec lui il était inutile de se faire prier, de dire que je jouais mal. Je m'assis doucement devant le clavier et me mis à jouer comme je le savais, bien que je craignisse son jugement, car je savais qu'il comprenait et aimait la musique. L'adagio était dans le ton des sentiments excités par les souvenirs et la conversation durant le thé, et je crois que je ne le jouai

pas mal. Mais il ne me laissa pas jouer le *scherzo*. — « Non, vous ne le jouerez pas bien, — dit-il en s'approchant de moi. — Laissez cela, la première partie n'est pas mal. Je crois que vous comprenez la musique. »

Cette louange médiocre me fit tant de plaisir que j'en rougis. Il était si nouveau et si agréable pour moi que lui, l'ami et l'égal de mon père, causât avec moi en tête-à-tête, sérieusement, et non plus comme à une enfant... Katia monta faire coucher Sonia et nous restâmes seuls au salon.

Il me parla de mon père : comment il était lié avec lui, combien, jadis, il vivait gaiement quand j'en étais encore aux livres et aux joujoux, et dans ses récits, mon père se présentait à moi, pour la première fois, comme un homme simple et charmant que je n'avais pas soupçonné jusqu'alors. Il m'interrogea aussi sur mes goûts, sur mes lectures, sur mes intentions et me donna des conseils. Maintenant il était pour moi non le plaisant et l'amuseur qui me taquinait, me faisait des jouets, mais un homme sérieux, simple, aimant, pour qui je sentais un respect involontaire et de la sympathie.

Je me sentais à l'aise, gaie, et en même temps, en causant avec lui, je m'observais malgré moi.

Je craignais pour chacune de mes paroles. Je voulais tant mériter cette affection qui m'était acquise par cela seul que j'étais la fille de mon père.

Quand Katia eut fait coucher Sonia, elle se joignit à nous, et se plaignit à lui de mon apathie dont je n'avais pas parlé.

— C'est la chose principale qu'elle m'a tue, — dit-il en souriant et hochant la tête avec reproche.

— Mais que raconter? — dis-je. — C'est très ennuyeux et ça passera.

(Maintenant il me semblait en effet que non seulement ça passerait, mais que c'était déjà passé et que même ça n'avait jamais existé.)

— Ce n'est pas bien de ne pouvoir supporter la solitude, — dit-il. — Êtes-vous une demoiselle?

— Sans doute une demoiselle, — répondis-je, en riant.

— Non, une vilaine demoiselle qui n'est contente que si on l'admire et qui, une fois restée seule, s'affaisse, ne trouvant rien d'agréable pour elle-même. Tout pour l'extérieur et rien pour soi.

— Vous avez une bonne opinion de moi, — dis-je pour dire quelque chose.

— Non, — prononça-t-il, après un court silence, — ce n'est pas en vain que vous ressemblez à votre père. *Il y a* en vous quelque chose. Et son regard bon, attentif me caressa de nouveau, et me fit joyeusement confuse.

Maintenant seulement je remarquais, à travers la première impression joviale du visage, ce regard qui n'appartenait qu'à lui seul, d'abord serein, puis de plus en plus attentif et un peu triste.

— Vous ne devez ni ne pouvez vous ennuyer, — dit-il. — Vous avez la musique que vous comprenez, les livres, l'étude, devant vous toute la vie à quoi on peut se préparer pour ne rien regretter après. Dans un an il sera déjà tard.

Il causait avec moi comme un père ou un oncle, et je sentais qu'il se contenait pour toujours être sur un pied d'égalité avec moi. Il m'était blessant qu'il me considérât comme inférieure à lui, et agréable que pour moi seule il crût nécessaire de devenir autre.

Le reste de la soirée il causa des affaires avec Katia.

— Et bien, adieu mes chères amies! — dit-il en se levant. Et s'approchant de moi il me prit la main.

— Quand est-ce que nous vous reverrons? — demanda Katia.

— Au printemps, — répondit-il, toujours me tenant la main. — Maintenant j'irai à Danilovka (notre autre domaine), je verrai ce qui s'y passe, j'arrangerai tout ce que je pourrai, j'irai à Moscou pour mes affaires et l'été nous nous reverrons.

— Mais pourquoi pour si longtemps? — dis-je tristement.

Et en effet j'avais espéré le voir chaque jour et tout d'un coup il m'était de nouveau triste et pénible de retomber dans mon ennui. Cela sans doute s'exprimait dans mon regard et dans ma voix.

— Mais occupez-vous davantage, ne vous ennuyez pas, — dit-il d'un ton qui me parut trop froid et trop simple. — Au printemps je vous ferai subir un examen, — ajouta-t-il en laissant ma main et sans me regarder.

Dans l'antichambre, où nous l'accompagnâmes, il mit hâtivement sa pelisse et de nouveau me dépassa du regard : — « En vain il feint, — pensai-je. — Croit-il que ce me soit si agréable qu'il me regarde ? C'est un homme très bon, très bon... mais c'est tout. »

Cependant, ce soir-là, moi et Katia, de longtemps ne pûmes nous endormir et tout le temps nous causâmes, non de lui, mais de nos projets d'été, où et comment nous passerions l'hiver. La terrible question « pourquoi ? » déjà ne se présentait plus à moi. Il me paraissait très simple et naturel de vivre pour être heureuse et l'avenir m'apparaissait plein de bonheur. Notre vieille maison de Pokrovskoié semblait s'être remplie soudain de vie et de lumière.

Le printemps arriva. Mon ennui d'autrefois avait disparu et fait place tantôt à l'inquiétude rêveuse du printemps, tantôt à des espoirs et des désirs incompréhensibles. Je ne vivais plus comme au commencement de l'hiver, mais je m'occupais de Sonia, de la musique, de lectures ; souvent j'allais au jardin et longtemps, longtemps j'errais seule dans les allées ou m'asseyais sur un banc à rêver. Dieu sait à quoi, désirant je ne sais quoi et espérant. Parfois je passais des nuits entières, surtout les nuits de lune, près de la fenêtre de ma chambre, ou, en camisole, à l'insu de Katia, j'allais dans le jardin et courais dans la rosée jusqu'à l'étang et même, une fois, je sortis dans les champs, seule, la nuit et fis le tour du jardin.

Maintenant il m'est difficile de me rappeler et de comprendre les rêves qui emplissaient alors mon

imagination. Même quand cela m'arrive je ne crois vraiment pas que c'étaient mes rêves, tellement ils étaient étranges et loin de ma vie.

A la fin de mai, Sergueï Mikhaïlovitch, comme il l'avait promis, rentra de voyage.

La première fois, il arriva le soir, nous ne l'attendions pas du tout. Nous étions assises sur la terrasse et allions boire le thé. Le jardin était déjà tout vert et, dans les massifs épais, les rossignols s'étaient installés depuis la Saint-Pierre. Les buissons fourchus de lilas paraissaient, par endroits, couverts en haut de quelque chose de violet clair. C'étaient de grappes prêtes à s'épanouir. Le feuillage de l'allée des bouleaux était tout transparent sous le soleil couchant. La terrasse était couverte d'ombre fraîche. Une forte rosée du soir devait tomber sur l'herbe. Dans la cour, derrière le jardin, s'entendaient les derniers sons du jour ; le bruit des troupeaux rentrant à l'étable. L'innocent Nikone poussait un tonneau sur le sentier, devant la terrasse, et le froid jet d'eau de l'arrosoir noircissait des cercles sur la terre retournée autour des pieds de dahlias et des supports. Chez nous, sur la terrasse, le samovar bien astiqué, brillait et bouillait sur la nappe blanche où étaient aussi la crème, le pain, les gâteaux. Katia, de ses mains épaisses, nettoyait les tasses. Moi, sans attendre le thé, affamée après le bain, je mangeais du pain avec de la crème épaisse et fraîche. J'avais une blouse de co-

ton à manches courtes ; mes cheveux mouillés étaient recouverts d'un fichu.

Katia, la première, l'aperçut à travers la fenêtre.

— Ah ! Sergueï Mikhaïlovitch ! — prononçait-elle. — Nous venions de parler de vous.

Je me levai et voulus m'en aller pour m'habiller. Il me rattrapa quand j'étais déjà dans la porte.

— Eh ! quelle cérémonie à la campagne, — dit-il en regardant ma tête couverte du fichu et souriant. — Vous n'avez pas honte, n'est-ce pas, devant votre valet Grigori, et pour vous, vraiment, je suis Grigori.

Mais à ce moment même, il me sembla qu'il me regardait comme ne pouvait le faire Grigori et je me sentis gênée.

— Je reviendrai tout à l'heure, — dis-je en m'éloignant de lui.

— Mais pourquoi ? Ce n'est pas mal. C'est comme une jeune paysanne, — me cria-t-il ensuite.

« — Comme il m'a regardée étrangement, — pensai-je en m'habillant hâtivement. — Eh bien, Dieu merci, qu'il soit rendu, ce sera plus gai ! » — Après avoir jeté un regard au miroir, gaiement je descendis en bas en courant et, ne cachant pas que je m'étais hâtée, essoufflée, j'allai sur la terrasse. Il était assis à la table et causait de nos affaires à Katia. Il sourit en me regardant et

continua de parler. Selon ses paroles, nos affaires étaient en très bon état. Maintenant nous n'avions qu'à passer l'été à la campagne et ensuite à aller à Pétersbourg pour l'éducation de Sonia ou à l'étranger.

— Oui, si vous veniez avec nous à l'étranger, — dit Katia. — autrement, seules, nous serons perdues là-bas.

— Ah! avec quel plaisir j'irais avec vous autour du monde! — dit-il mi-sérieux, mi-plaisant.

— Eh bien, allons autour du monde! — dis-je. Il sourit et de nouveau hocha la tête.

— Et ma mère? Et les affaires? Mais il ne s'agit pas de cela. Racontez comment vous avez passé tout ce temps. Est-ce que vous vous ennuyez encore?

Quand je lui racontai qu'en son absence, je m'étais occupée et ne m'ennuyais pas, et que Katia confirma mes paroles, il me félicita et me caressa des paroles et du regard comme une enfant, comme s'il en avait le droit. Je crus nécessaire de lui conter en détails et avec une entière franchise, tout ce que j'avais fait de bon, et de lui ouvrir, comme à un confesseur, tout ce dont il pouvait être mécontent. La soirée était si belle, qu'après le thé, nous restâmes sur la terrasse et la conversation m'intéressait tant que je ne remarquais pas qu'autour de nous les sons se calmaient peu à peu. De tous côtés le parfum des fleurs grandissait. Une rosée

abondante couvrait l'herbe, le rossignol faisait des roulades non loin du bosquet de lilas et s'arrêtait en entendant nos voix. Le ciel étoilé semblait s'abaisser vers nous.

Je remarquai l'approche de la nuit, seulement à ce fait qu'une chauve-souris, tout à coup, sans bruit, était entrée sous la tente de la terrasse et tourbillonnait autour de mon fichu blanc. Je me serrai contre le mur, déjà prête à crier, mais la chauve-souris, sans bruit, s'échappa rapidement au-dessus de l'auvent et disparut dans la demi-obscurité du jardin.

— Comme j'aime votre Pokrovskoié, — dit-il en interrompant la conversation. — Il me semble que je passerais toute ma vie ici sur cette terrasse.

— Eh bien, installez-vous ici, — dit Katia.

— Oui, asseyez-vous, c'est facile à dire, mais la vie ne s'asseyait pas.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas? — dit Katia. — Vous seriez un excellent mari.

— C'est parce que j'aime à m'asseoir! — Et il se mit à rire. — Non, Katerina Carlovna, vous et moi, maintenant, nous ne nous marierons plus. Il y a déjà longtemps qu'on a cessé de me regarder comme un homme épousable; et depuis lors, moi-même, je me sens vraiment bien.

Il me sembla qu'il disait cela avec une animation forcée.

— Voilà, c'est bien ! Trente-six ans et déjà un homme fini, — dit Katia.

— Et comment fini, je n'ai qu'un désir, m'asseoir. Et pour se marier il faut autre chose. Voilà, demandez-lui, — ajouta-t-il en me désignant de la tête. — Voilà qui doit se marier. Et nous, nous nous réjouirons de voir cela.

Dans son ton perçait une tristesse voilée et une anxiété qui ne m'échappèrent point. Il se tut un moment ; ni moi, ni Katia ne disions rien.

— Eh bien, — reprit-il en se retournant sur sa chaise, — supposez, que tout à coup, par une malheureuse occasion, j'épouse une fillette de dix-sept ans, par exemple Mach..... Marie Alexandrovna. C'est un très bon exemple, je suis heureux qu'il me soit venu..... c'est le meilleur exemple.

Je riais et ne comprenais nullement pourquoi il était si content de cet exemple.

— Eh bien ! Dites-moi la vérité, la main sur le cœur, — me dit-il, d'un ton plaisant. — Ne serait-ce pas un malheur d'unir votre vie à celle d'un homme aussi vieux, fatigué, qui ne veut que rester assis, tandis qu'en vous Dieu sait ce qui se passe et ce que vous désirez ?

Je me sentis gênée. Je me tus, ne sachant que répondre.

— Je ne vous fais pas une demande, — dit-il en riant. — Mais dites-moi la vérité, ce n'est pas d'un mari pareil que vous rêvez quand vous vous pro-

menez seule le soir, dans l'allée? Mais ce serait donc un malheur?

— Pas un malheur... — commençai-je.

— Bien, mais rien de bon, — acheva-t-il.

— Oui, mais je puis me tromper....

De nouveau il m'interrompit.

— Eh bien! Vous voyez. Elle a tout à fait raison et je lui suis très reconnaissant pour sa franchise, et très heureux que nous ayons eu cette conversation!

— Oui, c'est peu; pour moi ce serait le plus grand malheur, ajouta-t-il.

— Vous n'avez pas du tout changé, toujours original, dit Katia; et elle sortit de la terrasse pour commander le souper.

Une fois Katia sortie, nous nous tûmes et, autour de nous, tout était silencieux. Seul le rossignol faisait ses roulades et non comme hier, mais par saccades, non résolument, mais comme il fait la nuit, tranquillement, sans se hâter. Un autre, pour la première fois ce soir, lui répondit du bas du ravin. Le plus proche de nous se tut un moment, comme s'il écoutait, et ses trilles continuèrent plus tendres, plus nets, plus sonores, et royalement, tranquillement, dans le monde de la nuit étrange pour nous, éclataient ces voix.

Le jardinier passait dans l'orangerie pour se coucher, le bruit de ses lourdes bottes résonna et s'éloigna dans l'allée. Quelqu'un, deux fois, fit

entendre un sifflement aigu sous la montagne et, de nouveau, tout devint calme. Les feuilles se balançaient à peine, la toile de la terrasse s'agitait faiblement et quelque chose de parfumé, ondoyant dans l'air, s'approchait jusqu'à la terrasse et s'y répandait. Je me sentis gênée de mon silence après ce qui avait été dit. Mais je ne savais que dire. Je le regardai. Ses yeux brillants, dans l'obscurité, se tournaient vers moi.

— C'est bon de vivre ! — prononça-t-il.

Je soupirai, sans savoir pourquoi.

— Quoi ?

— C'est bon d'être au monde ! répétais-je. — Et de nouveau nous nous tûmes, et de nouveau je me sentis gênée.

Il me venait sans cesse en tête que je l'avais attristé en tombant d'accord avec lui qu'il était vieux, et je voulais le consoler, mais je ne savais comment le faire.

— Cependant, adieu, — dit-il en se levant. — Ma mère m'attend pour souper. Je ne l'ai presque pas vue aujourd'hui.

— Et moi qui voulais vous jouer une nouvelle sonate.

— Ce sera pour la prochaine fois, — dit-il froidement, comme il me sembla.

— Adieu.

A ce moment j'étais encore plus persuadée de l'avoir attristé et je le regrettais. Moi et Katia nous

l'accompagnâmes jusqu'au perron et restâmes dans la cour, regardant la route où il disparaissait. Quand le piétinement de son cheval se perdit, je retournai sur la terrasse, et de nouveau me mis à regarder dans le jardin et dans le brouillard de la rosée, où s'entendaient les sons de la nuit. Longtemps encore je vis et entendis tout ce que je désirais voir et entendre.

Il revint une deuxième, une troisième fois et la gêne, causée par la conversation étrange qui avait eu lieu entre nous, avait tout à fait disparu et ne se reproduisait plus. Durant tout l'été il vint chez nous deux ou trois fois par semaine. Je m'habituais tellement à lui que s'il restait plus longtemps sans venir, il me semblait ennuyeux de vivre seule, je me fâchais contre lui et trouvais qu'il agissait mal en me délaissant. Il était avec moi comme avec un camarade jeune, préféré. Il m'interrogeait, m'excitait à la franchise la plus intime, me donnait des conseils, m'encourageait, parfois me grondait et m'arrêtait. Mais malgré tout le soin qu'il prenait de rester mon égal, je sentais que derrière ce que je comprenais, il restait encore en lui un monde entier, étranger, où il ne croyait pas nécessaire de me laisser pénétrer, et cela, plus que tout, fortifiait mon respect et m'attirait vers lui. Je savais de Katia et de quelques voisins qu'outre les soins donnés à sa vieille mère, avec qui il vivait, outre son domaine et notre tutelle, il avait des occupations

quelconques dans la Société de la noblesse, affaires qui lui causaient de grands désagrémens ; mais comment envisageait-il tout cela, quels étaient ses opinions, ses plans, ses espoirs, je ne pouvais jamais rien savoir de lui. Aussitôt que j'amenais la conversation sur ce sujet, il fronçait les sourcils d'une façon particulière qui semblait dire : « Laissons cela s'il vous plaît, en quoi ça peut-il vous intéresser ? » et parlait d'autre chose. D'abord cela me blessa, ensuite je m'y habituai si bien que je trouvais très naturel de ne parler avec lui que de choses me concernant.

Encore une chose qui au commencement me déplaisait, et ensuite au contraire, me devint agréable : c'était son indifférence complète, son dédain pour mon visage. Jamais, ni du regard, ni par les paroles, il ne fit allusion à ma beauté. Mais au contraire, il fronçait les sourcils et souriait quand on disait devant lui que j'étais jolie. Il aimait mieux trouver en moi des défauts extérieurs, et m'en taquinait. Les robes à la mode et les coiffures dont Katia aimait à me parer les jours de fête, n'excitaient que ses railleries qui attristaient la bonne Katia et, au commencement même, m'étonnaient. Ayant jugé que je lui plaisais, elle ne pouvait nullement comprendre comment on peut ne pas désirer que la femme qui plaît ne se montre sous l'aspect le plus avantageux.

Moi, je compris bientôt ce qu'il lui fallait.

Il voulait croire que je n'avais aucune coquetterie.

Et quand je l'eus compris, en effet, il ne restait en moi, pas même l'ombre de coquetterie de toilette, de coiffure, de mouvements, etc., mais au lieu de cela, parut la coquetterie très sensible de la simplicité; à cet âge je ne pouvais être encore simple. Je savais qu'il m'aimait, mais était-ce comme une enfant ou comme une femme? Je me le demandais encore. Je tenais beaucoup à cet amour et surtout à ce qu'il me crût la meilleure jeune fille au monde. Je ne pouvais pas ne pas désirer que cette tromperie restât en lui. Et, involontairement, je le trompais. Mais malgré cela je devenais quand même meilleure. Je sentais qu'il était mieux et plus digne de moi de montrer devant lui plutôt les meilleurs côtés de mon âme que ceux du corps. Mes cheveux, mes mains, mon visage, mes manières bien ou mal, il les avait, me semblait-il, appréciés d'un coup et les connaissait si bien qu'outre le désir de la tromperie, je ne pouvais ajouter à mon extérieur. Et il ne connaissait pas mon âme, parce qu'il l'aimait, parce qu'à ce moment même elle grandissait et se développait et là je pouvais tromper, et je le trompais. Et comme cela me devint facile avec lui quand je le compris clairement! Ces gênes sans cause, la gêne des mouvements, disparurent tout à fait en moi. Je sentais que, me vit-il devant, de côté, assise ou debout, les cheveux re-

levés ou tombants, il me connaissait toute et il me semblait qu'il était content de moi telle que j'étais.

Je crois que si lui, contre son habitude, m'eût dit tout à coup, comme les autres, que j'avais un beau visage, je n'en aurais été nullement heureuse. Mais quelle clarté et quelle joie pour mon âme quand, après une de mes paroles il me regardait fixement et disait d'une voix émue qu'il tâchait de faire plaisante :

— Oui, oui, *il y a* quelque chose en vous. Vous êtes une bonne fille, je dois le reconnaître.

Pourquoi recevais-je alors une telle récompense qui emplissait mon cœur d'orgueil et de gaité? Parce que je disais ma sympathie à l'amour du vieux Grégori pour sa petite fille, ou parce que j'étais touchée jusqu'aux larmes d'une poésie ou d'un roman que je lisais, ou parce que je préférais Mozart à Schulhof; et je m'étonnais du flair extraordinaire qui me faisait deviner tout ce qui était beau et qu'il fallait aimer, bien qu'alors je n'en susse absolument rien. La plupart de mes habitudes et de mes goûts anciens ne lui plaisaient pas, et il lui suffisait, par un mouvement des sourcils, par un regard, de montrer qu'il n'approuvait pas ce que je voulais dire, de faire une mine particulière, à peine triste, à peine méprisante, pour m'imaginer ne plus aimer ce que j'aimais auparavant. Il lui arrivait de vouloir seulement me donner

un conseil et il me semblait déjà savoir ce qu'il allait dire. S'il m'interrogeait, en me regardant dans les yeux, son regard tirait de moi l'idée qu'il désirait. Toutes mes pensées d'alors, tous mes sentiments, n'étaient pas les miens, mais les siens qui tout à coup devenaient miens, passaient dans ma vie et l'éclairaient. Insensiblement pour moi, je commençais à tout regarder avec d'autres yeux : Katia, nos domestiques, Sonia, moi-même, mes occupations. Les livres que je lisais autrefois seulement pour me désennuyer, tout d'un coup, devinrent pour moi l'un des meilleurs plaisirs, et tout cela seulement parce que je causais avec lui des livres lus, parce que nous les lisions ensemble et qu'il me les apportait.

Autrefois, mes occupations avec Sonia, les leçons que je lui donnais, étaient pour moi un devoir pénible que je m'efforçais de remplir par acquit de conscience. Il assista une fois à la leçon, et depuis ce devint pour moi un plaisir de m'intéresser aux progrès de Sonia. Apprendre un morceau entier, auparavant me semblait impossible, et maintenant, sachant qu'il entendrait et qu'il louerait peut-être, je jouais quarante fois de suite le même passage, de sorte que la pauvre Katia se bouchait les oreilles avec de l'ouate... et pour moi ce n'était pas ennuyeux. Je jouais tout autrement les mêmes vieilles sonates, maintenant elles sortaient beaucoup mieux.

Même Katia que je connaissais et aimais comme moi-même, changeait à mes yeux. Maintenant je comprenais qu'elle n'était pas du tout obligée d'être la mère, l'amie, l'esclave, comme elle l'était pour nous. Je compris tous les sacrifices et le dévouement de cette créature aimante. Je compris tout ce que je lui devais et commençai à l'aimer davantage. C'est aussi lui qui m'apprit à envisager autrement qu'auparavant nos serfs, nos domestiques, nos bonnes. C'est ridicule à dire, mais, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, j'avais vécu parmi ces gens plus étrangère pour eux que pour des personnes que je n'avais jamais vues. Je n'avais pas réfléchi une seule fois que ces hommes aimaient, avaient des désirs et des regrets comme moi.

Notre jardin, nos bosquets, nos champs, que je connaissais depuis si longtemps, soudain me parurent nouveaux et beaux. Ce n'est pas en vain qu'il disait qu'il n'y a dans la vie qu'un seul bonheur vrai : vivre pour autrui. Alors cela me parut étrange, je ne le comprenais pas. Mais cette conviction gagnait déjà non seulement mon intelligence, mais mon cœur. Il m'ouvrit une source entière de joies dans le présent, sans rien changer à ma vie, sans rien ajouter, à chaque impression, sauf lui-même.

Tout ce qui, depuis l'enfance, était silencieux autour de moi, s'animait soudain. Il avait suffi qu'il vint pour que tout cela se mit à parler et à

envahir mon âme en l'emplissant de bonheur.

Souvent, durant cet été, j'allais en haut dans ma chambre, je me mettais au lit et au lieu de l'ennui printanier d'autrefois, au lieu des désirs et des espoirs de l'avenir, le trouble du bonheur présent m'empoignait. Je ne pouvais m'endormir, je me levais, m'asseyais sur le lit de Katia et je lui disais que je me sentais tout à fait heureuse, et, comme je me le rappelle maintenant, il n'était pas nécessaire de le lui dire, elle le voyait elle-même. Mais elle me disait, qu'à elle non plus il ne lui fallait rien, qu'elle était très heureuse, et elle m'embrassait. Je le croyais et il me semblait nécessaire et juste que tous fussent heureux. Mais Katia pouvait quand même songer au sommeil et, feignant d'être fâchée, elle me chassait de son lit et s'endormait. Et moi, je réfléchissais longuement à tout ce dont j'étais si heureuse.

Parfois je me levais et priais en choisissant mes propres paroles, pour remercier Dieu de tout ce qu'il me donnait.

La chambre était silencieuse, seule Katia respirait régulièrement : sa montre, près d'elle, faisait tic-tac, et moi, je me tournais et murmurais des paroles, ou je baisais la croix suspendue à mon cou. Les portes étaient fermées, les fenêtres avaient des vasistas. Une mouche bourdonnait à la même place ; et je voulais ne jamais sortir de cette chambre, je ne voulais pas que le matin arrivât,

je ne voulais pas voir s'évanouir cette atmosphère de l'âme qui m'entourait. Il me semblait que mes rêves, mes pensées, mes prières étaient des êtres vivant ici, près de moi, dans les ténèbres, des êtres qui volaient autour de mon lit, étaient debout sur moi. Et chaque pensée était sa pensée, chaque sentiment, son sentiment. Je ne savais pas encore que c'était l'amour, je pensais que cela pouvait durer ainsi toujours, que ce sentiment se donnait gratuitement.

III

Un jour, pendant la moisson, moi, Katia et Sonia allâmes après dîner au jardin, sur notre banc préféré, à l'ombre des tilleuls, au bord du ravin, derrière lequel s'ouvrait la vue de la forêt et des champs. Sergueï Mikhaïlovitch n'était pas venu depuis trois jours et nous l'attendions, d'autant plus que notre intendant nous avait dit qu'il avait promis de venir voir les champs. A deux heures, nous l'aperçûmes, à cheval, s'en allant dans le champ de seigle. Katia ordonna d'apporter des pêches et des cerises, qu'il aimait beaucoup, et me regardant avec un sourire, elle se pencha sur le banc et s'endormit. Je détachai une branche de tilleul courbée, plate, aux feuilles et à l'écorce grasses, qui m'avait mouillé la main, et en éventant Katia, je continuai de lire, me détachant sans cesse du livre pour regarder la route par laquelle il devait revenir du champ. Sonia bâtissait, près des

racines du vieux tilleul, un pavillon pour ses poupées.

La journée était chaude, sans vent, orageuse, les nuages se rejoignaient, noircissaient et, depuis le matin, un orage se préparait. Comme toujours avant l'orage, j'étais nerveuse. Mais après midi les nuages commencèrent à se disperser, le soleil parut sur le ciel pur, le tonnerre s'entendit d'un côté seulement; et le nuage épais qui, au fond de l'horizon, se confondait avec la poussière des champs, de temps en temps était coupé par les zigzags pâles de la foudre, qui descendaient jusqu'à terre.

Il était clair que l'orage ne serait pas pour aujourd'hui, au moins chez nous. Sur la route qu'on apercevait par endroits, derrière le jardin, de hauts chariots grinçants, chargés de bottes de paille, se traînaient lentement sans interruption; à leur rencontre venaient rapidement, avec bruit, des chariots vides où se tenaient des paysans dont les jambes vacillaient et dont les chemises s'enflaient.

La poussière épaisse ne se mouvait pas mais restait immobile derrière la claie entre les feuillages transparents des arbres du jardin. Plus loin, dans la grange, on entendait les mêmes voix, les mêmes grincements des roues, et les mêmes bottes jaunes défilaient lentement devant la haie; là, volaient en l'air, et à vue d'œil, grossissaient les meules dont on apercevait le toit aigu, et les moujiks qui s'y remuaient. Plus loin, sur le champ

poussiéreux, s'avançaient aussi des chariots ; on apercevait aussi des bottes jaunes, et de loin arrivait le bruit des chariots, des voix, des chansons. D'un côté le champ couvert de chaume se découvrait de plus en plus, avec la dérayure envahie d'absinthe. A droite, en bas, sur le champ fauché, on apercevait les habits voyants des femmes qui bottelaient, penchées, agitant les bras ; et le champ couvert de chaume se nettoyait, et les jolies bottes s'y alignaient plus souvent.

Tout à coup, devant mes yeux, l'été semblait se transformer en automne. La poussière et la chaleur étaient partout, sauf en notre petit coin favori du jardin. De tous côtés, dans cette poussière, dans cette chaleur, sous ce soleil brillant, le peuple travailleur causait, faisait du bruit, se mouvait.

Et Katia ronflait si doucement sous le mouchoir de batiste blanc, sur notre banc frais, les cerises noircissaient si brillantes sur l'assiette, nos robes étaient si fraîches et si propres, l'eau dans le verre jouait si clairement au soleil.... et je me sentais si bien !

« — Que faire donc ? — pensais-je. — En quoi suis-je coupable d'être si heureuse ! Mais comment partager mon bonheur ? Comment et à qui se donner toute et donner tout mon bonheur ? »

Le soleil disparaissait déjà derrière l'allée de bouleaux. La poussière s'abaissait sur les champs. On voyait plus distinctement le lointain éclairé

d'un côté. Les nuages se dispersaient tout à fait. Dans l'enclos, on apercevait, à travers les arbres, trois nouveaux toits de meules et les paysans en descendaient. Les chariots, accompagnés avec hauts cris, rentraient évidemment pour la dernière fois ; les femmes, les râteaux sur leurs épaules, des liens à la ceinture, et chantant haut, se rendaient à la maison et Sergueï Mikhaïlovitch ne revenait toujours pas, bien que depuis longtemps je l'eusse aperçu descendant la colline. Tout à coup il parut dans l'allée, du côté où je ne l'attendais pas (il avait fait le tour du ravin). Le visage, gai, radieux, le chef découvert, à pas rapides il s'approcha de moi. En apercevant que Katia dormait, il pinça les lèvres, ferma les yeux et s'approcha sur la pointe des pieds. Je remarquai aussitôt qu'il se trouvait dans cet état particulier de gaité sans cause que j'aimais beaucoup en lui et que nous appelions : le transport sauvage. Il était comme un écolier arraché à ses livres ; tout son être, de la tête aux pieds, respirait le contentement, le bonheur, l'espièglerie enfantine.

— Eh bien, bonjour, jeune violette ! Comment allez-vous ? — Bien ? — chuchota-t-il en s'approchant de moi et me serrant la main... — Moi je me porte à merveille, — répondit-il à ma question. — J'ai aujourd'hui treize ans, je veux jouer au cheval et grimper aux arbres.

— Vous êtes en plein transport sauvage ! —

dis-je en regardant ses yeux rieurs et me sentant gagnée par ce *transport sauvage*.

— Oui, — répondit-il en clignant d'un œil et retenant un sourire, — seulement pourquoi tapez-vous le nez de Katerina Carlovna ?

Je n'avais pas remarqué, qu'en le regardant et continuant d'agiter la branche j'avais enlevé le mouchoir de Katia et lui passais les feuilles sur le visage. Je me mis à rire.

— Elle dira qu'elle n'a pas dormi ! — prononçai-je bas, comme pour ne pas éveiller Katia, mais tout simplement parce qu'il m'était agréable de lui parler en chuchotant.

Il remua les lèvres en me singeant, comme si je parlais si bas qu'on ne pouvait rien entendre. En apercevant l'assiette de cerises il la saisit en catimini, s'approcha de Sonia sous les tilleuls, et s'assit sur ses poupées.

D'abord, Sonia se fâcha, mais bientôt il se réconcilia avec elle en lui proposant le jeu : à qui mangerait le plus vite les cerises.

— Voulez-vous que j'en demande d'autres ? — dis-je, — ou allons en cueillir nous-mêmes ?

Il prit l'assiette y posa les poupées et tous trois nous partimes à l'enclos. Sonia courait derrière nous en riant et lui tirait son pardessus pour qu'il rendit les poupées. Il les lui rendit et s'adressant sérieusement à moi :

— Eh bien, comment donc n'êtes-vous pas une

violette? — me dit-il toujours bas, bien qu'il n'eût plus à craindre d'éveiller quelqu'un. — Aussitôt que je me suis approché de vous, après toute cette poussière, cette chaleur, ce travail, aussitôt j'ai senti le parfum des violettes. Et pas d'une violette parfumée, mais de cette humble violette qui sent la neige fondue et l'air printanier.

— Eh bien ! Comment va l'exploitation ? — demandai-je pour cacher la gêne heureuse que me produisaient ces paroles.

— Admirable ! Ce peuple est toujours très brave, plus on le connaît, plus on l'aime.

— Oui, — dis-je. — Aujourd'hui, avant votre arrivée, du jardin, j'ai regardé les travaux et soudain je me suis sentie honteuse qu'eux travaillent et que moi je sois si bien, que...

— Ne faites pas de coquetterie avec cela, mon amie, — m'interrompit-il en me regardant dans les yeux, tendrement mais sérieusement, — c'est une chose sacrée. Que Dieu vous garde de faire parade de sentiments semblables.

— Mais je ne dis cela qu'à vous.

— Oui, je le sais. Eh bien ! comment nos cerises... ?

L'enclos était fermé et il n'y avait pas de jardiniers (il les avait envoyés tous aux travaux). Sonia courut chercher les clefs, mais lui, sans l'attendre, se hissa sur le coin, souleva le treillage et sauta de l'autre côté de l'enclos.

— Voulez-vous me donner une assiette ? me dit-il.

— Non, je veux aussi en cueillir, j'irai chercher la clef, — dis-je. — Sonia ne la trouvera pas...

Mais en même temps je voulais voir ce qu'il faisait, quelle mine il avait et comment il se remuait, supposant que personne ne le voyait, et tout simplement, en ce moment je ne voulais pas le perdre de vue d'une seconde. Sur la pointe des pieds, au milieu des orties je fis le tour de l'enclos ; de l'autre côté c'était plus bas, et je grimpai sur un tonneau vide, si bien que le mur m'arrivait au-dessous de la poitrine : je me penchai à l'intérieur de l'enclos, je regardai les vieux arbres penchés, aux feuilles larges, pointues à travers lesquelles pendaient, droites et lourdes, des baies noires savoureuses, et, penchant la tête sous le treillage, j'aperçus, sous la branche courbée du vieux cerisier, Sergueï Mikhaïlovitch. Il pensait probablement que j'étais partie et que personne ne le voyait. Le chapeau ôté, les yeux fermés, il était assis sur le tronc du vieux cerisier et roulait patiemment un morceau de gomme de cerisier. Tout à coup il haussa les épaules, ouvrit les yeux et sourit en prononçant quelque chose. Ce mot et ce sourire étaient si peu semblables à lui que j'avais honte de l'avoir épié. Il m'eût sembla qu'il avait prononcé : « Macha ! » Ce n'est pas possible, pensai-je : « Chère Macha ! » répéta-t-il déjà plus bas et encore plus tendre-

ment. Mais j'entendis distinctement ces deux mots. Mon cœur battait si fort, tant de joie émue, comme défendue, me saisissait soudain, que je me cramponnai au mur pour ne pas tomber et me trahir. Il entendit mon mouvement, regarda autour de lui effrayé, et tout à coup, en baissant les yeux, rougit comme un enfant. Il voulait me dire quelque chose, mais ne pouvait pas, et son visage s'empourprait davantage. Cependant il sourit en me regardant. Je souris aussi. Tout son visage brillait de joie. Ce n'était déjà plus le vieil oncle qui me caressait et me guidait, c'était un homme égal à moi qui m'aimait et me craignait et que je craignais et aimais. Nous nous tûmes, nous nous regardâmes seulement l'un l'autre. Mais tout à coup il fronça les sourcils, le sourire et l'éclat de ses yeux disparurent, et froidement, de nouveau paternel, il s'adressa à moi comme si nous faisons quelque chose de mal et comme s'il se ressaisissait et me conseillait de me ressaisir.

— Cependant... descendez, vous vous ferez mal,
— dit-il. — Et arrangez vos cheveux, regardez à qui vous ressemblez.

« Pourquoi feint-il? Pourquoi veut-il me faire de la peine? » pensai-je avec dépit. Et à ce moment il me vint le désir invincible de le confondre encore et d'éprouver mon pouvoir sur lui.

— Non, je veux en cueillir moi-même, — dis-je, et saisissant la branche la plus proche, je sautai

sur le mur. Il n'a pas réussi à me rattraper que j'étais déjà sur le sol de l'enclos.

— Quelle sottise vous faites! — prononça-t-il en rougissant de nouveau et en essayant de cacher sa gêne sous le dépit. — Vous auriez pu vous faire mal. Et comment sortirez-vous d'ici?

Il était encore plus confus qu'auparavant, mais maintenant sa confusion ne m'amusait plus, elle m'effrayait. Elle se communiquait à moi; je rougis et l'évitai, ne sachant que dire. Je me mis à cueillir des cerises que je ne savais où mettre. Je me faisais des reproches, j'avais peur, et il me semblait que, par cet acte, je me perdais pour toujours à ses yeux. Nous nous taisions tous deux et à tous deux c'était pénible. Sonia qui arrivait avec la clef nous tira de cette situation embarrassante. Longtemps encore nous ne nous dîmes rien et tous deux nous nous adressions à Sonia. Quand nous revînmes vers Katia, qui nous affirma qu'elle n'avait pas dormi et avait tout entendu, je me rassurai et lui s'efforça de retomber dans son ton protecteur, paternel. Alors je me rappelais vivement la conversation que nous avions eue quelques jours avant.

Katia vint à dire qu'il est plus facile à l'homme qu'à la femme d'aimer et d'exprimer son amour.

— L'homme peut dire qu'il aime, et la femme ne le peut pas, — dit-elle.

— Et il me semble que l'homme ne doit et ne peut dire qu'il aime, — répondit-il.

— Pourquoi? — demandai-je.

— Parce que ce sera toujours un mensonge. Qu'est-ce que cette découverte que l'homme aime? Est-ce que ces paroles doivent produire quelque chose d'extraordinaire, des phénomènes quelconques, comme si l'on tirait de tous les canons? Il me semble, — continua-t-il, — que les hommes qui prononcent solennellement ces paroles : « Je vous aime ! » ou se trompent, ou, ce qui est pire, trompent les autres.

— Alors, comment la femme saura-t-elle qu'on l'aime si on ne le lui dit pas? — dit Katia.

— Ça, je n'en sais rien, — répondit-il, — chaque homme a ses paroles, et si le sentiment existe, alors il l'exprimera. Quand je lis des romans, je m'imagine toujours l'étonnement du visage du lieutenant Strelski ou d'Alfred, quand il dit : « Je t'aime, Éléonore ! » et pense qu'il va se produire quelque chose d'extraordinaire, et que rien ne se passe ni en elle, ni en lui : les mêmes yeux, le même nez et toujours la même chose.

Dans cette plaisanterie je sentais quelque chose de sérieux ayant rapport à moi. Mais Katia ne lui permettait pas de se comporter si facilement avec les héros de roman.

— Toujours du paradoxe, — dit-elle. — Eh bien! dites la vérité, vous-mêmes, n'avez-vous jamais dit à une femme que vous l'aimiez?

— Je ne l'ai jamais dit et ne me suis pas mis à

genoux, et je ne le ferai jamais, — répondit-il en riant.

« Mais, il n'a plus besoin de dire qu'il m'aime, pensai-je en me rappelant vivement cette conversation. Il m'aime, je le sais, et tous ses soins de paraître indifférent ne m'en dissuaderont pas ».

Toute cette soirée il causa peu avec moi, mais dans chaque parole adressée à Katia et à Sonia, dans chaque mouvement, dans chaque regard, je voyais l'amour et n'en doutais pas. J'avais seulement du dépit et le plaignais de ce qu'il trouvât nécessaire de se cacher et de feindre la froideur quand tout était déjà si net et qu'on pourrait si facilement et si simplement être infiniment heureux. Mais la pensée que j'avais été le rejoindre dans l'enclos me tourmentait comme un crime. Il me semblait toujours qu'il cesserait à cause de cela de m'estimer et qu'il était fâché contre moi.

Après le thé je me mis au piano et il vint près de moi.

— Jouez quelque chose, il y a longtemps que je ne vous ai entendue, — dit-il en me rejoignant au salon.

— J'ai voulu... Sergueï Mikhaïlovitch ! — dis-je tout d'un coup en le regardant droit dans les yeux.

— Vous n'êtes pas fâché contre moi ?

— Pourquoi ? — demanda-t-il.

— De ne vous avoir pas obéi après le dîner, — dis-je en rougissant. Il me comprit, hocha la tête

et sourit. Son regard disait qu'il faudrait me gronder mais qu'il n'en avait pas le courage.

— Il n'y a rien?... Nous sommes encore des amis? — dis-je en m'asseyant au piano.

— Sans doute, — dit-il.

Dans la salle vaste et haute il n'y avait que deux bougies au piano, le reste de la pièce était dans une demi-obscurité. La nuit claire d'été brillait dans les fenêtres ouvertes. Tout était calme, seuls les pas de Katia criaient dans le salon sombre, et le cheval attaché sous la fenêtre s'ébrouait et piaffait sur les ronces. Il était assis derrière moi, de sorte que je ne le voyais pas, mais partout, dans la demi-obscurité de cette chambre, dans les sons, en moi-même, je sentais sa présence. Chaque regard, chaque mouvement que je ne voyais pas se reflétait dans mon cœur. Je jouais la sonate fantaisie de Mozart qu'il m'avait apportée et que j'avais étudiée devant lui et pour lui. Je ne pensais pas du tout à ce que je jouais, il me semble pourtant que je jouais bien et que cela lui plaisait. Je sentais le plaisir qu'il éprouvait et, sans les voir, les regards qui, de derrière, étaient fixés sur moi. Tout à fait malgré moi, en continuant à remuer les doigts machinalement, je me retournai vers lui. Sa tête se détachait du fond clair de la nuit. Lui-même était assis, la tête appuyée dans ses mains, et me fixait avec des yeux brillants. Je souris en apercevant ce regard et cessai de jouer. Il sourit aussi,

hocha la tête en signe de reproche en indiquant la musique pour que je continuasse. Quand j'eus fini, la lune plus brillante était haute, et dans la salle, outre la lumière faible des bougies, pénétrait par les fenêtres une lumière argentée qui tombait sur le parquet. Katia déclara que ça ne ressemblait à rien de s'arrêter au plus beau passage, et que je jouais mal. Mais lui dit au contraire que je n'avais jamais si bien joué qu'aujourd'hui et il se mit à marcher à travers la salle et dans le salon sombre et de nouveau dans la salle en se retournant chaque fois vers moi et me souriant. Et je souriais aussi, je voulais même sourire sans aucune cause tant j'étais heureuse de ce qui était arrivé aujourd'hui, tout à l'heure. Aussitôt qu'il disparaissait dans la porte j'enlaçais Katia qui était près du piano et me mettais à l'embrasser à une place favorite, au cou grassouillet, sous le menton. Mais dès qu'il revenait, je feignais un air sérieux et à peine me retenais-je de rire.

— Que lui est-il arrivé aujourd'hui? — dit Katia.

Lui ne répondit pas, et seulement se riait de moi. Il savait ce qui m'était arrivé.

— Regardez, quelle nuit! — dit-il du salon en s'arrêtant devant la porte ouverte du balcon.

Nous nous approchâmes de lui. En effet la nuit était si belle que jamais je n'en ai revu de semblable. La lune pleine était au-dessus de la maison, si bien que nous ne la voyions pas, et la moi-

tié de l'ombre du toit, des piquets et de la tente de la terrasse tombait obliquement en RACCOURCI sur l'allée sablée et sur le gazon. Tout le reste était clair et couvert de rosée, argentée par la lumière de la lune. La large allée fleurie où d'un bout à l'autre tombaient obliquement les ombres des dahlias et de leurs tuteurs, toute claire et froide, avec des cailloux inégaux, brillants, se perdait dans la brume et le lointain. A travers les arbres on apercevait le toit clair de l'orangerie, et du coin s'élevait un brouillard croissant ; quelques massifs de lilas, déjà nus, étaient clairs jusqu'aux branches. On pouvait distinguer l'une de l'autre toutes les fleurs humides de rosée. Dans les allées l'ombre et la lumière se confondaient de telle sorte qu'on n'aurait pas dit des allées mais des maisons transparentes, mobiles et vacillantes.

A droite, dans l'ombre de la maison, tout était noir, indistinct, effrayant. Mais par contre, dans ces ténèbres, paraissait encore plus clair le sommet fantastique, large, d'un peuplier qui se dressait étrangement non loin de la maison, en haut, dans la lumière vive et ne s'enfuyait pas quelque part là-bas, loin, dans le ciel bleu, profond.

— Allons nous promener un peu, — dis-je.

Katia consentit et me dit de prendre mes galoches.

— Inutile, Katia ! Sergueï Mikhaïlovitch me donnera son bras.

Comme si cela pouvait m'empêcher de me

mouiller les pieds. Mais alors, cela nous parut compréhensible à tous trois et pas du tout étrange. Il ne me donnait jamais le bras, mais cette fois je le pris moi-même et il n'en fut pas surpris.

Nous descendîmes tous trois de la terrasse. Tout ce monde, ce ciel, ce jardin, cet air, n'étaient pas ceux que je connaissais.

Quand je regardais devant l'allée où nous marchions, il me semblait tout le temps que là-bas on ne pouvait aller plus loin, que là-bas se terminait le monde du possible et que tout cela devait être pour toujours scellé dans sa beauté. Nous nous avançons et l'espace merveilleux du beau s'élargissait, se laissait pénétrer, et là-bas aussi semblaient être notre jardin, nos arbres, les parfums et les feuilles sèches. Et en effet, nous marchions par les sentiers, nous entrions dans un cercle de lumière et d'ombre, et en effet les feuilles sèches bruissaient sous nos pieds et une branche fraîche me frôlait le visage. Et c'était lui qui marchait d'un pas égal et lent près de nous, soutenant doucement mon bras, et c'était Katia qui, en faisant crier le sable, marchait à côté de nous. Et probablement ce devait être la lune qui nous éclairait à travers les branches immobiles... Mais à chaque pas, derrière et devant nous, de nouveau se refermait l'espace merveilleux, et je cessais de croire que je pouvais aller plus loin ; je cessais de croire à tout ce qui était.

— Ah ! une grenouille ! — prononça Katia.

« Qui dit cela et pourquoi ? » pensai-je. Mais ensuite je me rendis compte que c'était Katia, qui, je le savais, avait peur des grenouilles, et je regardai sous mes pieds. Une petite grenouille sauta et s'arrêta devant moi, et l'on voyait sa petite ombre sur le sable clair de l'allée.

— Et vous n'avez pas peur ? — dit-il.

Je me retournai vers lui. Un tilleul manquait dans l'allée, à l'endroit où nous passions ; je vis clairement son visage. Il était si beau et si heureux...

Il dit : « Vous n'avez pas peur ? » et j'entendis : « Je t'aime, ma chérie, je t'aime. » Je t'aime, répétaient son regard, son bras, et la lumière, l'ombre, l'air, tout semblait dire la même chose.

Nous parcourûmes tout le jardin. Katia marchait à côté de nous, à petits pas, et de fatigue, elle respirait bruyamment. Elle dit qu'il était temps de rentrer et je la plaignis : « Pourquoi ne sent-elle pas la même chose que nous, » pensai-je. « Pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas jeunes, heureux comme cette nuit et comme nous ? »

Nous rentrâmes à la maison, mais il resta encore longtemps, malgré le chant du coq annonçant que tous dans la maison dormaient et bien que son cheval frappât de plus en plus fréquemment ses sabots sur les chardons et s'ébrouât sous la fenêtre. Katia ne nous rappelait pas qu'il était tard,

et, tout en causant des choses les plus insignifiantes, sans même nous en apercevoir, nous restâmes ainsi jusqu'à trois heures du matin. Le troisième chant du coq éclatait et l'aube commençait à blanchir quand il partit. Il nous dit adieu comme à l'ordinaire, sans rien de particulier, mais je savais que depuis ce soir il était à moi, et que déjà je ne le perdrais pas. Aussitôt que je m'avouai que je l'aimais, je racontai tout à Katia. Elle était heureuse et touchée que je le lui eusse dit, mais la pauvre, elle ne put s'endormir cette nuit, et moi longtemps encore, je me promenai sur la terrasse. Je descendis au jardin, et en me rappelant chacune de ses paroles, chaque mouvement, je suivais les mêmes allées où je m'étais promenée avec lui... Cette nuit je ne dormis pas, et pour la première fois de ma vie je vis le lever du soleil et l'aube matinale. Et même je n'ai jamais revu pareille nuit, pareil matin. « Seulement, pourquoi ne me dit-il pas tout simplement qu'il m'aime? — pensais-je. — Pourquoi invente-t-il des obstacles, se traite-t-il de vieillard, quand tout est si simple et si beau? Pourquoi perd-il un temps précieux, qui peut-être ne se retrouvera plus? Qu'il dise : « Je vous aime, » qu'il prenne ma main dans la sienne, qu'il y penche la tête et dise : « J'aime; » qu'il rougisse et baisse les yeux devant moi, alors je lui dirai tout. Et non seulement, je le lui dirai, mais je l'enlacerai, me serrerai contre lui et pleurerai. Mais si je me trom-

pais ; s'il ne m'aime pas ? — me venait-il en tête soudain.

J'étais effrayée de cette pensée. Dieu sait où elle pouvait me conduire et me conduirait, et je me rappelai ma confusion dans l'enclos quand je sautais pour le rejoindre, et cela me devint pénible, pénible. Des larmes coulèrent de mes yeux ; je me mis à prier. Et il me vint une pensée étrange, qui me calma. Je décidai, à dater d'aujourd'hui, de commencer mes dévotions, de communier le jour de mon anniversaire, et ce même jour de me fiancer à lui.

— Comment ? Pourquoi ? Comment cela pouvait-il être ? je n'en savais rien, mais de ce moment, je pensai et résolus que ce serait ainsi.

Il faisait déjà grand jour, les paysans commençaient à se lever, quand j'entrai dans ma chambre.

IV

C'était le carême de l'Assomption, c'est pourquoi personne de la maison ne s'étonnait de mon intention de faire alors mes dévotions.

De toute cette semaine il ne vint pas chez nous une seule fois et non seulement je ne m'en étonnais pas, n'en étais point inquiète ni fâchée contre lui, mais au contraire, j'étais contente qu'il ne vint pas et je ne l'attendais qu'à mon jour de naissance. Toute cette semaine, je me levai chaque jour de bonne heure, et, pendant qu'on attelait pour moi, en me promenant seule dans le jardin, je repassais en mon esprit les péchés de la veille et réfléchissais à ce qu'il me fallait faire aujourd'hui pour être satisfaite de ma journée et ne pas pécher une seule fois. Il me paraissait alors si facile d'être tout à fait sans péché; il me semblait que je n'avais à faire qu'un petit effort sur moi-même.

Aussitôt les chevaux prêts, avec Katia ou la

femme de chambre, je montais dans le break et nous partions à l'église qui n'était distante que de trois *verstes*. En entrant dans l'église, je me souvenais chaque fois qu'on y prie pour tous ceux « qui entrent avec la crainte de Dieu », et je m'efforçais d'avoir précisément cette crainte en gravissant les deux marches herbeuses du parvis. A cette heure, il n'y avait pas plus de dix personnes à l'église : des paysannes et des domestiques qui faisaient leurs dévotions. Je m'appliquais à répondre à leur salut avec modestie, et moi-même, ce qui me semblait un exploit, je m'approchais de la boîte de cierges pour acheter un cierge au vieux sacristain, un ancien soldat, et j'allais le placer. A travers la porte du sanctuaire s'apercevait la nappe d'autel brodée par maman ; au-dessus de l'iconostase étaient placés deux anges avec une étoile, qui me semblaient si grands quand j'étais petite, et une colombe avec une auréole dorée qui, alors, m'occupait beaucoup. Derrière le chœur on voyait les fonts baptismaux où tant de fois j'avais fait baptiser les enfants de nos paysans et où moi-même j'avais été baptisée. Le vieux prêtre, en chasuble faite du drap du cercueil de mon père, officiait de cette même voix que j'avais toujours entendue dans notre maison quand s'y faisait le service, pour le baptême de Sonia, pour les funérailles de mon père et pour celles de ma mère, et la même voix chevrotante du chantre éclatait dans le chœur, et

la même petite vieille que j'avais toujours vue à chaque office se tenait adossée au mur ; les yeux pleins de larmes, elle regardait l'icône du chœur, serrait ses mains jointes sur son fichu déteint et sa bouche sans dents marmonnait quelque chose. Et tout cela n'éveillait déjà plus ma curiosité, et ne m'était pas proche que par les souvenirs seuls, maintenant, devant mes yeux, tout cela était grand et saint et me semblait plein d'un sens profond. J'écoutais attentivement chaque parole de la prière qu'on lisait. Je cherchais à mettre mes sentiments en harmonie avec elle, et si je ne comprenais pas, je demandais à Dieu de m'éclairer, ou j'inventais une autre prière au lieu de celle que je ne comprenais pas. Quand on lisait les prières de la contrition, je me rappelais mon passé, et ce passé enfantin, innocent, me semblait si noir en comparaison de l'état clair de mon âme, que je pleurais et me faisais horreur. Mais en même temps je sentais que tout cela me serait pardonné et qu'eussé-je même encore plus de péchés, le repentir me serait encore plus doux. Quand le prêtre, à la fin du service disait : « Que la bénédiction de Dieu soit avec vous, » je me figurais éprouver, se communiquant à moi tout d'un coup, un sentiment physique de bien-être ; une lumière, une chaleur queleconque semblait-il, entraient soudain dans mon cœur. L'office était terminé, le prêtre s'avancait vers moi et me demandait s'il ne fallait pas qu'il vînt chez

nous dire les vêpres. Mais je le remerciais, avec émotion, de ce qu'il voulait, à ce que je pensais, faire pour moi, et je lui répondais que je viendrais moi-même à pied ou en voiture.

— Vous voulez vous-même en prendre la peine ? — disait-il. Et je ne savais que répondre pour ne pas commettre un péché d'orgueil. Arrivée à l'église, je renvoyais toujours ma voiture si j'étais sans Katia et rentrais seule à pied en saluant bas et humblement tous ceux que je rencontrais et en tâchant de trouver l'occasion d'aider, de conseiller quelqu'un, de me sacrifier ; d'aider à soulever une charrette, à bercer un enfant, céder la route, me salir. Un soir j'entendis l'intendant raconter à Katia que le moujik Sémion était venu demander des voliges pour le cercueil de sa fille et un rouble d'argent pour l'office mortuaire, et qu'il le lui avait donné.

— Sont-ils donc si pauvres ? — demandai-je.

— Très pauvres, mademoiselle, ils n'ont pas de sel », — répondit l'intendant. Quelque chose me serra le cœur et en même temps j'éprouvai un certain plaisir à apprendre cela. Trompant Katia par le prétexte que j'allais me promener, je courus en haut, pris tout mon argent (j'en avais peu, mais je pris tout), et me signant, je partis seule par la terrasse et le jardin, au village, à l'izba de Sémion. Elle était au bout du village et sans être aperçue de personne, je m'approchai de la fenêtre,

y posai l'argent, et frappai aux vitres. Quelqu'un en faisant grincer la porte, sortit de l'izba et appela. En tremblant et sentant le froid de la peur, j'accourus à la maison comme une voleuse.

Katia me demanda où j'étais allée, et ce que j'avais. Mais je ne comprenais même pas ce quelle disait et ne lui répondis pas. Tout me parut soudain si mesquin, si misérable. Je m'enfermai dans ma chambre et longtemps j'y marchai de long en large, ne pouvant rien faire, ni même me rendre compte de ce que j'éprouvais. Je pensais à la joie de toute la famille, aux noms qu'ils donneraient à celui qui avait déposé l'argent et je regrettais de ne le pas avoir remis moi-même. Je pensais à ce que dirait Sergueï Mikhaïlovitch s'il apprenait cet acte, je me réjouissais de ce que personne ne le saurait jamais et une telle joie était en moi, tous les hommes, y compris moi-même, me semblaient si mauvais et je les regardais tous ainsi que moi, avec tant de tendresse, que la pensée de la mort me semblait un rêve de bonheur. Je souriais, priais, pleurais et à ce moment, j'aimais ardemment, passionnément toute l'humanité et moi-même.

Dans les intervalles des offices, je lisais les évangiles et je les comprenais de mieux en mieux, et l'histoire de cette vie divine me devenait plus touchante et plus simple, et la profondeur de sentiment et de pensée que je trouvais dans sa doctrine, plus terrible et plus impénétrable. Mais tout

me paraissait si clair et si simple qu'en m'arrachant de ce livre, je regardais et observais la vie qui m'entourait. Il semblait si difficile de vivre mal et si simple d'aimer autrui et d'en être aimé. Tous étaient si bous, si doux pour moi, même Sonia, à qui je continuais de donner des leçons, était tout autre : elle tâchait de comprendre, de me faire plaisir, de ne pas m'attrister.

Telle j'étais, tels étaient les autres avec moi. En cherchant alors les ennemis à qui je devais demander pardon avant la confession, je me rappelai une discussion avec une demoiselle, notre voisine, de qui, une année avant, je m'étais moquée devant les invités et qui avait cessé de nous fréquenter. Je lui écrivis que je me reconnaissais fautive et lui demandais pardon. Elle m'écrivit une lettre où elle-même s'excusait et me pardonnait. Je pleurai de joie en lisant ces lignes naïves où je voyais alors le même sentiment profond et touchant. La vieille nounou pleura quand je lui demandai pardon. Pourquoi tous sont-ils si bons pour moi ? Par quoi ai-je mérité tant d'affections ? me demandais je. Et malgré moi je me rappelais Sergueï Mikhaïlovitch et songeais longtemps à lui. Je ne pouvais faire autrement et même je ne considérais pas cela comme un péché. Mais, maintenant je ne songeais plus à penser à lui comme la nuit où, pour la première fois, je me rendis compte que je l'aimais.

Je pensais à lui, comme à moi-même, en le joi-

gnant involontairement à chacune de mes pensées d'avenir. L'influence opprimante qu'avait sur moi sa présence disparut tout à fait de mon imagination. Je me sentais maintenant son égale et de la hauteur de l'état d'âme dans lequel je me trouvais, je le comprenais tout à fait.

Maintenant ce qui auparavant me semblait étrange, m'était clair. C'est seulement alors que je comprenais pourquoi il disait que le bonheur c'est de vivre pour un autre, et maintenant j'étais d'accord avec lui. Il me semblait qu'à deux nous serions infiniment tranquilles et heureux. Et je ne songeais ni au voyage à l'étranger, ni au monde, ni aux succès, mais à une vie calme, à la vie de famille à la campagne, avec l'éternel sacrifice de soi-même, l'éternel amour l'un de l'autre, la conscience éternelle de la Providence douce et secourable.

Comme je l'avais décidé, je communiai le jour de mon anniversaire. Quand je me rendis à l'église, mon cœur était si plein de bonheur que j'avais peur de la vie, je redoutais chaque impression, tout ce qui pouvait détruire ce bonheur. Mais dès que nous sortîmes du break sur le peron, le bruit d'un cabriolet que je connaissais résonna sur le pont et j'aperçus Sergueï Mikhaïlovitch. Il me félicita et nous entrâmes au salon. Jamais, depuis que je le connaissais, je ne l'avais vu si calme et si maître de lui que ce matin. Je sentis

en moi un monde nouveau, que je ne comprenais pas et qui m'était supérieur. Je ne me sentis nullement gênée avec lui. Il me comprenait sans doute et se montrait particulièrement timide, doux et même respectueux envers moi. Je m'approchai du piano mais il le referma et mit la clef dans sa poche.

— « Ne gênez pas votre état d'esprit, — dit-il. — Il y a maintenant en votre âme la plus belle musique qui soit au monde. » Je lui étais reconnaissante de ces paroles et, en même temps, il m'était un peu désagréable qu'il comprit trop facilement tout ce qui se passait en mon âme et devait être un secret pour tous. Pendant le dîner, il nous annonça qu'il était venu pour me féliciter et en même temps nous dire adieu, car demain il partirait à Moscou. Ce disant, il regardait Katia, mais après il me jeta un regard rapide et j'aperçus qu'il craignait de voir l'émotion de mon visage. Mais je n'étais ni étonnée, ni troublée et même je ne demandai pas si c'était pour longtemps. Je savais qu'il disait cela et ne partirait pas. Comment le savais-je ? Maintenant je ne puis même me l'expliquer. Mais en ce jour mémorable, il me semblait que je savais tout ce qui devait arriver. J'étais comme dans un rêve heureux, où tout ce qui n'est pas semble déjà être et connu depuis longtemps ; et tout viendrait encore, je savais ce que ce serait.

Il voulut partir aussitôt après dîner. Mais Katia,

fatiguée après la messe, était allée se coucher un moment et il devait attendre qu'elle s'éveillât pour lui dire adieu. La salle était inondée de soleil.

Nous sortîmes sur la terrasse. Aussitôt assis, j'engageai tout tranquillement la conversation qui devait décider du sort de mon amour. Je commençai à parler, ni plus tôt, ni plus tard, mais juste quand nous nous assimes, et avant que rien d'autre n'eût été dit, avant que la conversation n'eût pris un ton, un caractère pouvant gâter ce que je voulais dire. Je ne comprends pas moi-même d'où je prenais tant de calme, de précision, de fermeté d'expression. C'était comme si je ne parlais pas moi-même et que quelque chose, indépendant de ma volonté, eût parlé en moi. Il était assis en face de moi, appuyé sur la balustrade; il tirait les branches des lilas et en arrachait les feuilles. Quand je commençai à parler, il lâcha la branche et appuya la tête dans sa main. Ce pouvait être l'attitude d'un homme tout à fait tranquille ou tout à fait ému.

— Pourquoi partez-vous? lui demandai-je avec importance, lentement et en le regardant en face.

Il ne me répondit pas tout suite.

— Des affaires! — prononça-t-il en baissant les yeux.

Je compris qu'il lui était difficile de me mentir, surtout à une question posée si franchement.

— Ecoutez, — dis-je. — Vous savez quel est

pour moi ce jour? Pour beaucoup de causes ce jour est très important. Si je vous interroge, ce n'est pas pour faire montre de sympathie (vous savez que je suis habituée à vous et que je vous aime) je vous le demande parce que j'ai besoin de le savoir. Pourquoi partez-vous?

— Il m'est très difficile de vous dire franchement pourquoi je pars, dit-il. — Cette semaine j'ai beaucoup pensé à vous et à moi, et j'ai décidé qu'il me faut partir. Vous comprenez pourquoi, et si vous m'aimez, vous ne m'interrogerez pas.

Il frotta son front et ferma les yeux. — Ce m'est pénible... et vous pouvez le comprendre.

Mon cœur commençait à battre fortement.

— Je ne comprends pas, *je ne puis pas*, et vous, au nom de Dieu,... à cause de ce jour, dites-le moi; je puis tout entendre avec calme, — dis-je.

Il changea de place, me regarda et de nouveau attira la branche.

— Cependant, — dit-il après un silence et d'une voix qu'il essayait en vain d'affermir — bien que ce soit sot et incompréhensible de raconter avec des paroles, bien que ce me soit pénible, je tâcherai de vous l'expliquer, — ajouta-t-il avec une grimace comme produite par un mal physique.

— Eh bien? — dis je.

— Supposez un monsieur A, un homme vieux, qui a vécu, et une dame B, jeune, heureuse qui ne connaît encore ni les hommes, ni la vie. Par di-

verses circonstances de famille il l'aimait comme une fille et ne pensait pas la pouvoir aimer autrement.

Il se tut, mais je ne l'interrogeai pas.

— Mais il oublie que B est si jeune, que pour elle, la vie est encore un jouet, — continua-t-il tout d'un coup hâtivement, résolument et sans me regarder, — qu'il est très facile de l'aimer autrement et que cela lui sera agréable, à elle. Et il se trompait, et tout à coup, il sentit qu'un autre sentiment, lourd, pénible comme un remords, se glissait dans son âme et il s'en effraya. Il est effrayé de ce que leurs anciennes relations amicales soient troublées et se décide à partir avant qu'elles ne se détruisent.

Quand il eut dit cela, de nouveau, avec négligence, il se frotta les yeux et les ferma.

— Pourquoi donc craignait-il d'aimer autrement? — dis-je à peine distinctement, retenant mon émotion ; et ma voix était ferme, mais à lui elle dut paraître plaisante car il reprit d'un ton blessé :

— Vous êtes jeune, moi je ne le suis plus. Vous voulez vous amuser, à moi, il me faut autre chose. Seulement ne jouez pas avec moi, autrement, je m'y laisserai prendre et ce ne sera pas bien, pour vous ce sera honteux.

C'est A qui dit cela, — ajouta-t-il. — Mais tout cela est sottise et vous comprenez pourquoi je pars. N'en parlons plus- je vous prie.

— Non, non, parlons ! — dis-je, et des larmes tremblaient dans ma voix. — L'aimait-il ou non ?

Il ne répondit pas.

— Et s'il ne l'aimait pas, alors pourquoi s'amusa-t-il avec elle comme avec une enfant ? — prononçai-je.

— Oui, oui, il était coupable — répondit-il en se hâtant et m'interrompant. Mais tout était fini et ils se séparèrent... amis.

— Mais c'est affreux ! N'y a-t-il pas une autre fin ? — prononçai-je d'une voix très basse, et je m'effrayai de mes paroles.

— Oui, — dit-il en tournant vers moi son visage ému. — Il y a deux fins différentes. Seulement, au nom de Dieu, ne m'interrompez pas et comprenez-moi avec calme. Les uns disent, — il se levait et souriait d'un sourire forcé, maladif, — que A devint fou, il aimait follement B et le lui dit... elle ne répondit que par le rire. Pour elle c'était une plaisanterie et pour lui il s'agissait de toute la vie.

Je tressaillis, je voulais l'interrompre, lui dire qu'il n'eût pas à parler ainsi pour moi, mais il m'arrêta en posant sa main sur la mienne.

— Attendez, — dit-il d'une voix tremblante, — d'autres disent qu'elle eut pitié de lui. Elle, la pauvre, qui ne connaissait pas les hommes, elle s'imagina qu'en effet elle pouvait l'aimer et consentit à devenir sa femme. Et lui le fou, crut que toute sa vie commençait de nouveau, mais elle-même

s'aperçut qu'elle le trompait et qu'il la trompait... N'en parlons plus, — continua-t-il. On voyait qu'il n'avait pas la force de parler davantage, et en silence il se mit à marcher devant moi.

Il disait « n'en parlons plus » et moi je voyais que de toutes les forces de son âme, il attendait mes paroles. Je voulais parler, mais je ne le pouvais pas.

Quelque chose serrait mon cœur. Je le regardais ; il était pâle, sa lèvre inférieure tremblait. Je commençais à le plaindre. Je fis un effort et tout à coup, rompant de force le silence qui me liait, je me mis à parler d'une voix étouffée et je craignais qu'elle ne s'étranglât à chaque instant.

— Et le troisième dénouement ? — dis-je ; et je m'arrêtai.

Il se taisait. — Et le troisième dénouement, c'est qu'il ne l'aimait pas, qu'il lui fit mal, très mal, il croyait avoir raison ; il partit et encore il était fier de cet acte. C'est pour vous du badinage, mais pas pour moi. Dès le premier jour, le premier, je vous ai aimé, — répétai-je, et à ce mot « aimé » ma voix étouffée, malgré moi se transforma en un cri sauvage qui m'effraya moi-même.

Lui, pâle, était devant moi, sa lèvre tremblait de plus en plus ; deux larmes glissèrent sur ses joues.

— C'est mal ! — criai-je presque, en sentant que des larmes méchantes, retenues, m'étouffaient. —

Pourquoi? — prononçai-je, et je me levai pour m'éloigner.

Mais il ne me laissa pas partir. Sa tête était sur mes genoux, ses lèvres baisaient mes mains encore tremblantes, et ses larmes les mouillaient.

— Mon Dieu, si j'avais su! — prononça-t-il.

— Pourquoi? Pourquoi? — répétais-je, et mon âme était pleine d'un bonheur qui s'envolait pour toujours et ne revint jamais.

Cinq minutes après, Sonia courait en haut chez Katia et criait en remplissant toute la maison :

— Macha a demandé en mariage Sergueï Mikhaïlovitch!

Il n'y avait aucune raison d'ajourner notre mariage et ni lui ni moi ne le désirions. A vrai dire, Katia aurait voulu aller à Moscou faire des achats et commander la corbeille, et sa mère aurait désiré qu'avant de se marier, il achetât une voiture neuve, de nouveaux meubles, et fit retapisser la maison. Mais tous deux nous insistâmes pour que tout cela se fit après si c'était absolument nécessaire, et pour que le mariage eût lieu deux semaines après mon anniversaire, sans corbeille, sans invités, sans garçons d'honneur, sans souper, sans champagne, ni tout le tra-la-la ordinaire des mariages. Il me raconta que sa mère était mécontente que notre mariage se fit sans musique, sans montagnes de coffres et sans maison remise à neuf, comme à son mariage qui avait coûté trente mille roubles, et comment, sérieusement et en cachette de lui, en cherchant dans le garde-meuble elle pre-

nait conseil de l'économe Mariuchka pour les plateaux, les tapis, les rideaux, nécessaires à notre bonheur. De mon côté, Katia faisait la même chose avec la vieille bonne Kouzminichna. Et même on ne pouvait la plaisanter à ce sujet. Elle était fermement convaincue qu'en causant entre nous de notre avenir, nous ne disions que des fadaises, faisons des sottises comme il convenait aux jeunes gens de notre situation, mais que le plus essentiel pour le bonheur de notre avenir ne dépendrait que de la bonne confection et des broderies de mes chemises ainsi que de l'ourlet des nappes et des serviettes. Entre Pokrovskoié et Nikolskoié, plusieurs fois par jour, s'échangeaient des nouvelles confidentielles sur les choses à préparer, et bien que les relations entre sa mère et Katia parussent être très tendres, il y avait entre elles une certaine diplomatie, même la plus fine, et un peu hostile. Tatiana Semionovna, sa mère, avec qui je fis alors plus ample connaissance était une femme d'intérieur, austère, sévère, de la vieille génération. Il l'aimait non seulement comme fils, par devoir, mais même comme homme, en la considérant comme la femme la meilleure, la plus intelligente et la plus aimante au monde. Tatiana Semionovna avait toujours été bienveillante envers nous, et particulièrement envers moi, et elle était contente du mariage de son fils ; mais quand j'allai chez elle comme fiancée, il me sembla qu'elle voulait me faire sentir que,

comme parti pour son fils je pourrais être meilleure et que je ferais bien de ne pas l'oublier. Et je la comprenais parfaitement et partageais cette opinion.

Ces deux dernières semaines, nous nous voyions chaque jour. Il arrivait vers le dîner et restait jusqu'à minuit. Mais malgré qu'il dit, — et je savais qu'il disait la vérité — que sans moi il ne vivait pas, il ne passait jamais la journée entière avec moi, et tâchait de continuer à s'occuper de ses affaires.

Nos relations extérieures, jusqu'au mariage, restèrent les mêmes : nous continuions à nous dire *vous* ; il ne me baisait même pas la main et non seulement ne cherchait pas à rester seul avec moi, mais il l'évitait. On aurait dit qu'il craignait de s'adonner à une douceur nuisible, trop grande, qui était en lui. Je ne sais pas qui de nous deux était changé, mais maintenant je me sentais tout à fait sienne. Je ne trouvais plus en lui la feinte de la simplicité qui auparavant me déplaisait, et souvent, avec plaisir, je voyais devant moi, au lieu d'un homme inspirant le respect et la peur, un enfant doux et éperdu de bonheur. « Alors c'est tout ce qu'il y avait en lui, — pensais-je souvent. — C'est un être comme moi, pas plus. » Il me semblait maintenant qu'il se montrait tout entier devant moi et que je le découvrais complètement. Et tout ce que je reconnaissais était si simple et si en accord avec moi ! Même ses plans sur notre

future vie commune étaient les mêmes, seulement, avec ses paroles, ils se dessinaient mieux et semblaient meilleurs.

Tout ce jour le temps était mauvais, et nous restâmes à la maison. La meilleure causerie, la plus intime, se passait dans le coin entre le piano et la fenêtre. Sur la fenêtre sombre, très près, se reflétait la flamme des bougies; sur les vitres, de temps en temps, brillaient et glissaient des gouttes d'eau venues des toits. De la fenêtre elles tombaient goutte à goutte dans le bassin; on sentait la fraîcheur, et notre coin semblait encore plus clair, plus intime et plus joyeux.

— Et savez-vous, il y a longtemps que je voudrais vous dire une chose, — fit-il une fois que tard, le soir, nous étions dans ce coin. — Pendant que vous jouiez je n'ai cessé d'y penser.

— Ne parlez pas, je sais tout, — dis-je.

— Oui, c'est vrai, ne parlons pas.

— Non, dites quoi! — repris-je.

— Voilà : Vous rappelez-vous l'histoire que je vous ai racontée entre A et B?

— Comment ne pas se rappeler cette sotte histoire, c'est heureux qu'elle soit terminée...

-- Oui, encore un peu et tout mon bonheur semblait par ma faute. Vous m'avez sauvé. Mais sur le principal j'ai toujours menti, j'en ai honte et veux maintenant tout expliquer.

— Ah! s'il vous plaît, c'est inutile.

— Ne craignez rien, — dit-il en souriant. Je n'ai qu'à me justifier. Quand j'ai commencé à parler, je voulais raisonner.

— Pourquoi raisonner, — dis-je, — il ne le faut jamais!

— Oui, j'ai mal raisonné. Après toutes mes dé-sillusions, toutes les erreurs de ma vie, quand je suis arrivé cette fois à la campagne, j'avais résolu que l'amour n'existait plus pour moi, qu'il ne me restait que le devoir de déterminer ma vie; pendant longtemps je ne me rendis pas compte du sentiment que j'éprouvais pour vous et à quoi il pouvait me conduire, j'espérais et n'espérais pas : tantôt il me semblait que vous étiez coquette, tantôt je vous croyais sincère et ne savais moi-même ce que je ferais. Mais après cette soirée, rappelez-vous, quand la nuit nous nous promenâmes au jardin, je m'effrayai; mon bonheur d'à présent me semblait trop grand et impossible. Eh bien! Que serait-il arrivé si j'avais espéré en vain? Mais sans doute, je ne pensais qu'à moi, parce que je suis un vilain égoïste.

Il se taisait et me regardait.

— Cependant, ce n'était pas tout à fait une plaisanterie, ce que j'ai dit alors. Je pouvais et devais donc avoir peur. J'accepte beaucoup de vous et je puis vous donner si peu. Vous êtes encore une enfant, une fleur pas encore épanouie, vous aimez pour la première fois et moi...

— Eh bien, dites-moi la vérité, — dis-je. Mais soudain, j'eus peur de sa réponse. — Non, il ne faut pas, — ajoutai-je.

— Si j'ai aimé auparavant, hein ? — dit-il, devenant aussitôt ma pensée. — Je puis vous le dire. Non, je n'ai pas aimé, jamais je n'éprouvai rien de pareil à ce sentiment... — Mais tout à coup, comme au souvenir d'une vision pénible : — Non, même ici, il me faut votre cœur pour avoir le droit de vous aimer, — dit-il tristement. — Alors, ne fallait-il pas réfléchir, avant de dire : « Je vous aime ! » Qu'est-ce que je vous donne ? l'amour, c'est vrai.

— Est-ce peu ? — lui dis-je, en le regardant dans les yeux.

— C'est peu, mon amie, pour vous c'est peu, — continua-t-il. — Vous avez la beauté et la jeunesse ! Maintenant, il arrive souvent que le bonheur m'empêche de dormir la nuit, et je songe à notre vie ensemble. J'ai beaucoup vécu, il me semble que j'ai trouvé ce qui est nécessaire au bonheur : la vie douce, isolée, dans notre campagne retirée, avec la possibilité de faire du bien aux hommes ; tâche facile, car ils n'y sont pas habitués. Ensuite le travail, un travail qui donne quelque profit, puis le repos, la nature, les livres, la musique, l'amour du prochain, je ne rêvai jamais un plus grand bonheur. Et ici, en plus de tout cela, une amie telle que vous, peut être de la famille et tout ce que l'homme peut désirer.

— Oui, — dis-je.

— Pour moi qui ai passé la jeunesse, oui, mais pas pour vous, — continua-t-il. — Vous n'avez pas encore vécu; peut-être voudrez-vous chercher le bonheur ailleurs, et peut-être le trouverez-vous. Il me semble maintenant que c'est le bonheur parce que vous m'aimez.

— Non, je ne désirerai et n'aimerai que cette douce vie de famille, dis-je, et vous n'exprimez que ce que je pensais moi-même.

Il sourit.

— Vous le croyez, mon amie. Mais pour vous c'est peu. Vous avez la jeunesse et la beauté, — répéta-t-il, pensif.

Mais je me fâchai parce qu'il ne me croyait pas et semblait me reprocher beauté et jeunesse.

— Alors, pourquoi donc m'aimez-vous? — dis-je d'un ton irrité: — pour la jeunesse ou pour moi-même?

— Je ne sais, mais je vous aime, — répondit-il en me regardant de son regard attentif et attirant.

Je ne répondis rien et malgré moi le regardai dans les yeux. Tout à coup, quelque chose d'étrange se fit en moi. D'abord je cessai de voir ce qui m'entourait, ensuite son visage disparut devant moi, seuls ses yeux semblaient briller en face des miens, ensuite pénétrer en moi, et tout se confondait, je ne voyais rien, j'étais forcé de fermer les

yeux pour me détacher du sentiment de plaisir et de peur que me produisait ce regard...

La veille du jour fixé pour le mariage, vers le soir, le temps s'éclaircit. Après les pluies qui avaient marqué le commencement de l'été, arrivait la première soirée froide et brillante de l'automne. Tout était humide, froid, clair et dans le jardin on pouvait remarquer, pour la première fois, la largeur, la variété et la nudité de l'automne. Le ciel était clair, froid et pâle. J'allai me coucher, heureuse à la pensée que demain, jour de notre mariage, le temps serait beau. Ce jour-là, je m'éveillai à l'aube et la pensée que c'était déjà aujourd'hui... m'effraya et m'étonna. Je sortis au jardin. Le soleil venait de se lever et brillait par intermittence à travers les tilleuls, jaunes, qui déjà perdaient leurs feuilles. L'allée était jonchée de feuilles bruissantes. Les grappes claires de sorbier rougissaient sur les branches, parmi les feuilles rares, ratatinées par la gelée. Les dhalias se crispaient et noircissaient. Pour la première fois la gelée s'étendait en couche argentée sur la verdure pâle des herbes et des ronces brisées, près de la maison. Sur le ciel clair et froid il n'y avait pas un nuage. « Est-ce aujourd'hui ? — me demandais-je, ne croyant pas à mon bonheur. — Est-ce que déjà demain je ne m'éveillerai pas ici, mais dans la maison étrangère, dans la maison à colonnades de Nikolskoïé ? est-ce que je ne l'at-

tendrai plus, n'irai-je plus à sa rencontre, le soir ? et la nuit, ne parlerai-je plus de lui avec Katia ? Ne resterai-je plus près du piano avec lui, dans la salle de Pokrovskoïé ? Ne l'accompagnerai-je plus et n'aurai-je plus peur pour lui dans la nuit sombre ? » Mais je me rappelais qu'il avait dit hier qu'il venait pour la dernière fois, que Katia m'avait forcée d'essayer ma robe de mariée et m'avait dit : « c'est pour demain », et j'y croyais pour un moment et de nouveau j'en doutais. « Est-ce qu'à partir d'aujourd'hui je vivrai là-bas avec ma belle-mère sans Nadiejda, sans le vieux Grigori, sans Katia ? N'embrasserai-je plus, avant de me coucher, ma vieille bonne et ne l'entendrai-je plus dire en me signant, selon sa vieille habitude : « Bonne nuit, demoiselle ». Ne donnerai-je plus de leçons à Sonia, ne jouerai-je plus avec elle, et le matin ne frapperai-je pas au mur de sa chambre, à travers lequel j'entendais son rire sonore ? Est-ce aujourd'hui que je deviens étrangère à moi-même et que la nouvelle vie, réalisation de mes espérances et de mes désirs, s'ouvre devant moi ? Cette nouvelle vie est-elle pour toujours ? »

Je l'attendais avec impatience, il m'était pénible d'être seule avec ces pensées. Il arriva de bonne heure et c'est seulement alors que je compris tout à fait qu'aujourd'hui même je serais sa femme, et cette pensée cessa de m'être terrible.

Avant le dîner, nous allâmes à notre chapelle

pour y entendre les prières des morts pour mon père. « S'il vivait maintenant ! » pensais-je comme nous retournions à notre maison, et je m'appuyais en silence sur le bras d'un homme qui avait été le meilleur ami de celui à qui je pensais. Pendant la prière, quand j'inclinais la tête sur la pierre froide du sol de la chapelle, je me représentais si vivement mon père, je croyais tant que son âme me comprenait et bénissait mon choix, qu'il me semblait que son âme planait sur nous et que je sentais sur moi sa bénédiction. Les souvenirs, les espérances, le bonheur et la tristesse se confondaient en moi en un sentiment solennel et doux qu'augmentaient cet air immobile et froid, le silence, la nudité des champs et le ciel pâle d'où tombaient des rayons brillants, mais faibles, qui essayaient de chauffer ma joue. Il me semblait que celui avec qui je marchais comprenait et partageait mes sentiments. Il marchait doucement et en silence, et dans son visage, que je regardais de temps en temps, s'exprimaient la même tristesse ou la même joie qui étaient dans la nature, dans mon cœur.

Tout à coup, il se tourna vers moi. Je vis qu'il voulait dire quelque chose. « Parlera-t-il ou non de ce que je pense ? » me vint-il en tête. Et il se mit à parler de mon père sans même le nommer.

— Une fois, il me disait en plaisantant :
« Épouse ma Macha ! »

— Comme il serait heureux maintenant, — dis-je en serrant davantage son bras qui portait le mien.

— Oui, vous étiez encore une enfant, — continua-t-il en me regardant dans les yeux. — Alors je baisais ces yeux et je les aimais parce qu'ils ressemblaient aux siens et je ne pensais pas qu'ils me seraient chers pour eux-mêmes. Je vous appelais alors Macha.

— Tutoyez-moi, — dis-je.

— Tout à l'heure je voulais te dire toi, — prononça-t-il. — C'est seulement maintenant qu'il me semble que tu es tout à moi. — Et son regard calme, heureux, attirant, s'arrêta sur moi.

Et nous marchions toujours doucement dans le sentier à peine frayé, à travers les chaumes piétinés et écrasés, et nous n'entendions que nos pas et nos voix. D'un côté à l'autre du ravin, jusqu'au bois lointain, dépouillé, s'étendait le chaume gris où le paysan, avec sa herse, sans bruit, élargissait de plus en plus le sillon noir. Le troupeau dispersé sur la colline paraissait tout près. De l'autre côté et devant jusqu'au jardin et jusqu'à notre maison qu'on apercevait au fond du jardin, noir-cissaient et verdoyaient déjà les champs gelés de l'automne. Sur tout, brillait le soleil sans chaleur, sur tout tombaient de longues toiles d'araignée. Elles volaient en l'air autour de nous et tombaient sur le chaume desséché après la gelée et sur nous,

dans les yeux, sur les cheveux, sur les vêtements. Quand nous causions, nos voix résonnaient et semblaient s'arrêter sur nous dans l'air immobile, comme si nous étions seuls au monde, seuls sous cette voûte bleue, où, en étincelant, se jouaient les rayons de ce soleil sans ardeur.

Je voulais aussi le tutoyer, mais j'avais honte.

— Pourquoi marches-tu si vite ? — dis-je hâtivement et presque en chuchotant. Je rougis malgré moi.

Il ralentit le pas et me regarda encore plus tendrement, encore plus gai et plus heureux.

Quand nous entrâmes à la maison, sa mère était déjà là, ainsi que les invités indispensables, et, jusqu'au moment où, sortant de l'église, nous nous mimes en voiture pour aller à Nikolskoïé, je n'étais pas en tête-à-tête avec lui.

L'église était presque vide ; d'un côté seulement je voyais sa mère, qui se tenait debout, droite, sur le tapis, près du chœur, Katia, en bonnet à rubans mauves, les larmes aux yeux et deux ou trois domestiques qui me regardaient curieusement. Lui, je ne le regardais pas, mais je le sentais près de moi. J'écoutais les paroles des prières, je les répétais, mais en mon âme, rien n'y répondait. Je ne pouvais prier et je regardais d'un œil indifférent les icônes, les cierges, la croix brodée sur la chasuble du prêtre, l'iconostase, les vitraux de l'église et je ne comprenais rien. Je sentais seule-

ment qu'il se passait en moi quelque chose d'extraordinaire. Quand le prêtre, la croix dans la main, se tourna vers nous, me félicita, rappela qu'il m'avait baptisée et que Dieu lui permettait de me marier, Katia et sa mère nous embrassèrent et on entendit la voix de Grigori qui appelait la voiture. Je m'étonnais et m'effrayais que tout fût déjà fini et que rien d'extraordinaire, correspondant au mystère qui m'envahissait, ne se fit pas dans mon âme. Nous nous embrassâmes lui et moi et ses baisers étaient si étrangers à nos sentiments. « Est-ce tout ? » pensai-je. Nous sortîmes sur le parvis, le bruit des roues éclata sous les voûtes de l'église, l'air frais cingla les visages, il mit son chapeau et m'aida à m'installer dans la voiture.

Par la portière, je vis la lune entourée d'un halo froid. Il s'assit près de moi et ferma la portière. Quelque chose me mordit au cœur ; l'assurance avec laquelle il faisait cela me semblait blessante. Katia criait que je m'enveloppassse la tête ; les roues frappèrent sur les pierres, ensuite sur la route unie et nous partîmes. Pelotonnée dans le coin, je regardais, derrière la vitre, les champs lointains, clairs, la route qui semblait fuir sous le froid reflet de la lune. Sans le regarder, je le sentais près de moi : » Quoi ! c'est tout ce que m'a donné ce moment dont j'attendais tant ? » pensais-je, et je jugeais humiliant et blessant d'être assise en tête-

à-tête si près de lui. Je me tournai vers lui avec l'intention de lui dire quelque chose, mais les mots ne me venaient pas, comme si le sentiment tendre qui était en moi était remplacé par celui de l'offense et de la peur.

— Jusqu'à ce moment, je n'y croyais pas, — répondit-il tout bas à mon regard.

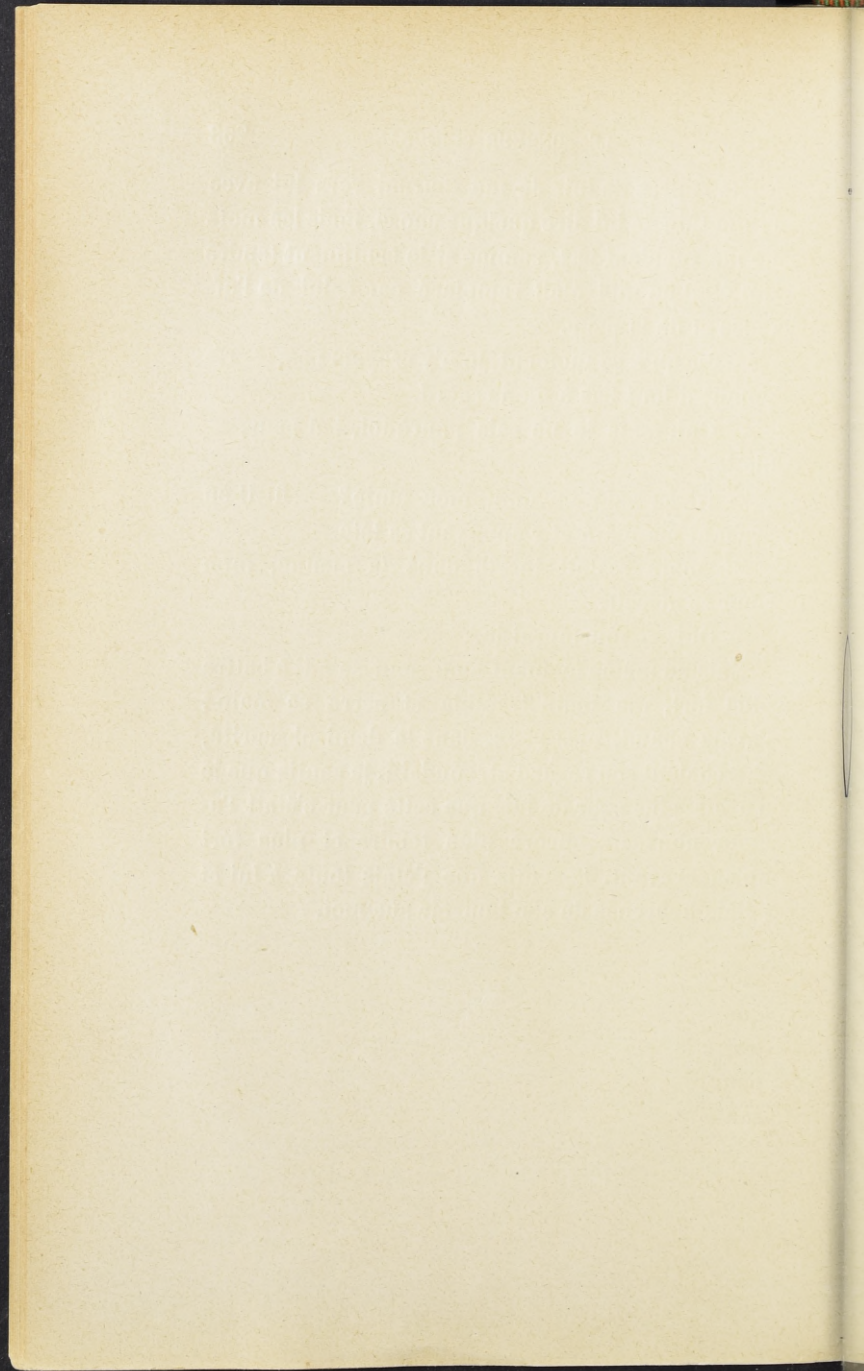
— Oui, mais je ne sais pourquoi, j'ai peur, — dis-je.

— Tu as peur de moi, mon amie? — fit-il en prenant ma main et y appuyant sa tête.

Ma main restait inerte dans la sienne, mon cœur se glaçait.

— Oui, — murmurai-je.

Mais au même moment mon cœur se mit à battre plus fort, ma main trembla et serra sa main ; j'avais chaud, mes yeux, dans la demi-obscurité, cherchaient son regard et, soudain, je sentis que je n'avais plus peur de lui, que cette peur c'était l'amour nouveau, encore plus tendre et plus fort qu'auparavant. Je sentis que j'étais toute à lui et j'étais heureuse de son pouvoir sur moi.



DEUXIÈME PARTIE

I

Les jours, les semaines, deux mois de la vie à la campagne passèrent, pour nous, inaperçus. Et cependant, durant ces deux mois il y avait assez de sentiments, d'émotions, de bonheur pour remplir la vie entière. Ses rêves et les miens sur l'organisation de notre vie de campagne se réalisèrent tout autrement que nous le pensions. Mais notre vie n'était pas pire que nos rêves. Il n'y avait pas ce travail austère, cet accomplissement du devoir, ce sacrifice de soi-même et de la vie pour un autre que je m'imaginai quand j'étais fiancée. Au contraire, c'était un sentiment égoïste d'amour l'un pour l'autre, le désir d'être aimée, la joie incessante sans cause et l'oubli de tout au monde. Parfois, il est vrai, il allait dans son bureau s'occuper

de quelque travail, parfois pour ses affaires il partait en ville ou dans le domaine, mais je voyais quels efforts il lui coûtait de se détacher de moi. Et après, lui-même avouait que tout endroit où je n'étais pas lui semblait si stupide qu'il ne pouvait même comprendre comment on pouvait s'y intéresser en quelque façon. De mon côté, c'était la même chose. Je lisais, je faisais de la musique, je m'occupais de ma belle-mère, de l'école, mais tout cela exclusivement parce que chacune de ces occupations avait quelque rapport avec lui et obtenait son approbation. Mais dès que la pensée de *lui* ne se mêlait pas à quelque travail, mes mains tombaient et il me paraissait étrange de penser qu'il existait au monde quelque chose, hors lui. C'était peut-être un sentiment mauvais, égoïste, mais ce sentiment me donnait le bonheur, et me soulevait bien au-dessus de tout. Lui seul existait pour moi et je le considérais comme le meilleur des hommes, le plus impeccable qui fût ; c'est pourquoi je ne pouvais vivre pour d'autres que pour lui, mais pour paraître à ses yeux telle qu'il me jugeait. Et il me considérait comme la meilleure des femmes, il m'attribuait toutes les vertus possibles. Et je tâchais d'être cette femme aux yeux du meilleur et du plus remarquable des hommes.

Une fois il entra dans ma chambre pendant que je priaï. Je me retournai vers lui et continuai ma prière. Il s'assit près de la table pour ne pas me dé-

ranger et ouvrit un livre. Mais il me sembla qu'il me regardait et je me retournai. Il sourit, je me mis à rire et ne pus continuer de prier.

— Ta prière est déjà faite ?

— Oui.

— Mais continue, je m'en irai.

— J'espère que tu pries ?

Il voulait s'en aller sans répondre, mais je l'arrêtai.

— Mon ami, je t'en prie, dis les prières avec moi.

Il se mit à côté de moi et, baissant gauchement les bras, le visage sérieux, en hésitant, il se mit à prier.

De temps en temps il se tournait vers moi et cherchait sur mon visage l'approbation et l'aide.

Quand il eut terminé, je ris et l'enlaçai.

— Toujours la même ! Comme si j'avais encore dix ans, — dit-il en rougissant et baisant mes mains.

Notre maison était une de ces vieilles maisons de campagne, où l'on respecte les traditions, où quelques générations vécurent l'une après l'autre et s'aimèrent. De tout se dégagèrent des souvenirs de famille, bons, honnêtes, qui soudain, dès mon entrée dans cette maison, devinrent comme miens.

L'aménagement et l'ordre de la maison étaient tenus à l'ancienne mode par Tatiana Sémionovna.

On ne pouvait dire que tout fût élégant et beau, mais tout était en quantité, depuis les domestiques jusqu'aux meubles et aux plats; tout était soigné, solide, exact et imposait le respect. Dans les salons, les meubles et les portraits étaient placés symétriquement, des tapis et des passages étaient fixés aux parquets.

Dans le divan se trouvaient un vieux piano, deux chiffonniers de formes différentes, des divans et des petites tables incrustées. Mon cabinet de travail, arrangé par les soins de Tatiana Sémionovna, avait les plus jolis meubles, de styles divers, entre autres un vieux trumeau, où d'abord je ne pouvais me regarder sans confusion, mais qui, ensuite, me devint cher comme un vieil ami. On n'entendait pas Tatiana Sémionovna, mais toute la maison marchait comme une montre bien réglée, malgré le trop grand nombre de domestiques. Mais tous ces domestiques, chaussés de pantoufles de feutre, sans talons (pour Tatiana Sémionovna, le grincement des semelles et le bruit des talons étaient la chose la plus désagréable au monde), semblaient fiers de leurs occupations, tremblaient devant la vieille maîtresse, ou nous regardaient, moi et mon mari, avec une tendresse protectrice et semblaient faire leur besogne avec un plaisir particulier. Chaque samedi, régulièrement, on lavait les parquets et brossait les tapis.

Le 16 de chaque mois avait lieu un service reli-

gieux avec la bénédiction de l'eau. Le jour de la fête de Tatiana Sémionovna, et pour celle de son fils (et la mienne pour la première fois cet automne), on donnait un festin à tout le village. Et tout cela se faisait inmanquablement, d'aussi loin que se rappelait Tatiana Sémionovna. Mon mari ne se mêlait de rien dans la maison, il ne s'occupait que du domaine et des paysans et s'en occupait beaucoup. Même l'hiver, il se levait très tôt, de sorte qu'en m'éveillant je ne le trouvais déjà plus. Il rentrait ordinairement pour le thé que nous prenions seuls, et presque toujours à cette heure, après les soucis et les désagréments de l'exploitation, il se trouvait dans cette disposition d'esprit particulièrement gaie, que nous appelions « transport sauvage. »

Souvent j'exigeais qu'il me racontât ce qu'il avait fait le matin et il racontait de telles bêtises que nous éclations de rire; parfois j'exigeais un récit sérieux, et, les sourcils levés, il se mettait à raconter. Je regardais ses yeux, ses lèvres qui remuaient, et ne comprenais rien, je me réjouissais seulement de le voir et d'entendre sa voix.

« Eh bien! Que disais-je donc? Répète? » — disait-il.

Mais je ne pouvais rien répéter. Cela me semblait si drôle qu'il pût me raconter à moi quelque chose ne concernant ni lui ni moi, mais autrui. N'étais-je pas indifférente à tout ce qui se faisait là-bas?

Beaucoup plus tard seulement, je commençai à comprendre un peu et à m'intéresser à ses travaux.

Tatiana Sémionovna ne paraissait pas avant le dîner, elle prenait le thé seule et par quelqu'un nous envoyait le bonjour. Dans notre intimité infiniment heureuse cela sonnait si étrangement, ce soin modéré, correct, que souvent je ne pouvais me retenir de rire au message de la femme de chambre qui, les mains l'une sur l'autre, rapportait à voix lente que Tatiana Sémionovna « a ordonné de prendre de vos nouvelles, si l'on a bien dormi après la promenade d'hier ; en ce qui la concerne, elle a ordonné d'informer que toute la nuit elle a eu mal au côté et qu'un stupide chien a aboyé au village, ce qui l'a empêchée de dormir. Elle a encore ordonné de demander si les gâteaux d'aujourd'hui ont plu et prie de remarquer qu'ils n'ont pas été préparés par Tarass, mais, pour la première fois, et comme essai, par Nikolai et que ce n'est pas du tout mal, surtout les petites couronnes, mais qu'elle a trop laissé cuire le gâteau ». Jusqu'au dîner nous étions très peu ensemble. Je jouais, lisais seule ; il écrivait, sortait ; mais pour le dîner, vers quatre heures, nous nous réunissions au salon. Maman émergeait de sa chambre suivie de pauvresses, des pèlerines ; car toujours deux ou trois habitaient à la maison. Régulièrement, chaque jour, mon mari, par une vieille habitude, offrait son bras à sa mère,

mais elle exigeait qu'il me donnât l'autre, et régulièrement, chaque jour, nous nous heurtions dans les portes. Le dîner était toujours présidé par ma belle-mère, et la conversation était raisonnable, correcte et un peu solennelle. Mes paroles simples et celles de mon mari rompaient agréablement la solennité de ces séances à table. Une discussion s'établissait parfois entre le fils et la mère et j'aimais particulièrement ces discussions et ces railleries, car en elles s'accusait très fort l'affection tendre et profonde qui les liait. Après le dîner, belle-maman s'installait dans le salon ; on coupait les livres nouvellement reçus et nous lisions à haute voix ou allions dans le divan, près du clavecin. Nous lûmes beaucoup ensemble à cette époque. Mais la musique était notre plaisir préféré et le plus grand, qui chaque fois faisait vibrer en nos cœurs une nouvelle corde et nous révélait l'un à l'autre. Quand je jouais son morceau favori, il s'asseyait sur le divan éloigné, d'où je le voyais à peine, et par une sorte de gêne, il tâchait de cacher l'impression que faisait sur lui la musique. Mais souvent, quand il ne s'y attendait pas, je me levais du piano, m'approchais de lui et essayais de saisir sur son visage des traces d'émotion : l'éclat inusité et l'humidité des yeux, qu'il s'efforçait en vain de me cacher. Maman avait souvent le désir de venir avec nous, quand nous étions au divan, mais elle craignait sans doute de nous gêner, et

parfois, feignant de ne pas nous regarder, avec un air sérieux et indifférent elle traversait le divan ; mais je savais qu'elle n'avait pas besoin d'aller chez elle et de retourner si vite. Je servais le thé du soir dans le grand salon et de nouveau tous les familiers se retrouvaient autour de la table. Cette séance solennelle près du samovar, et la distribution des tasses et des verres, longtemps me fit confuse. Il me semblait toujours que je n'étais pas digne de cet honneur, que j'étais trop jeune et trop frivole pour tourner le robinet de ce grand samovar, pour poser les verres sur le plateau de Nikita en prononçant :

« A Piotre Ivanovitch ; à Maria Minitchna » ou demander : « Est-ce assez sucré ? » et laisser les morceaux de sucre à la vieille bonne, et aux autres vieux serviteurs.

— Bon, — ajoutait souvent mon mari, — comme une grande !

Et j'étais encore plus confuse.

Après le thé, ma belle-mère faisait une patience ou écoutait la bonne-aventure que lui disait Maria Minitchna, ensuite elle nous embrassait, nous bénissait et nous allions chez nous. Presque toujours pendant nous restions tous deux jusqu'après minuit et c'était le moment le plus agréable. Il me racontait son passé, nous faisons des plans, parfois nous philosophions et tâchions de parler toujours bas pour qu'on ne nous entendit pas d'en

haut et que Tatiana Sémionovna, qui voulait que nous nous couchions de bonne heure, ne songeât pas à nous. Parfois, ayant faim, nous allions tout doucement au buffet ; avec la protection de Nikita, nous nous procurions un souper froid et mangions à la lueur d'une seule bougie, dans mon cabinet de travail. Nous vivions comme des étrangers dans cette vieille et grande maison où planait au-dessus de tout l'esprit sévère des temps anciens et de Tatiana Sémionovna. Non seulement elle, mais les domestiques, la vieille bonne, les meubles, les tableaux, m'inspiraient du respect, une certaine peur et la conscience qu'ici nous n'étions pas tout à fait à notre place, qu'il nous fallait agir très prudemment, en regardant autour de nous.

Quand j'y songe, maintenant, je comprends combien incommodes et désagréables étaient cet ordre immuable qui nous liait et cette foule de gens oisifs, curieux, de notre maison. Mais alors cette gêne même avivait encore plus notre amour. Non seulement moi, mais lui aussi, nous nous gardions de montrer que quelque chose nous déplaisait. Au contraire, il paraissait même se dissimuler ce qui était mauvais. Le valet de ma belle-mère, Dmitri Sidorov, grand amateur de la pipe, chaque jour régulièrement, après le dîner, quand nous étions au divan, allait dans le cabinet de mon mari prendre du tabac dans sa boîte, et il fallait voir avec quelle peur gaie Sergueï Mikhaïlovitch s'approchait de

moi sur la pointe des pieds, et, en faisant signe de la main et clignant des yeux, me montrait Dmitri Sidérov qui ne se doutait nullement que nous le voyions; et quand Dmitri Sidérov se retirait sans nous avoir remarqués, joyeux que tout se fût bien passé, mon mari disait, comme en toute occasion semblable, que j'étais un charme, et m'embrassait. Parfois ce calme, cette indulgence, cette indifférence à tout me déplaisait; je ne remarquais pas la même chose en moi et considérais cela comme une faiblesse. « C'est comme un enfant qui n'ose pas montrer sa volonté », pensais-je.

« Ah! mon amie, me répondit-il, une fois que je me déclarais étonnée de sa faiblesse, peut-on être mécontent de quelque chose quand on est aussi heureux que moi? C'est plus facile de céder que de courber les autres, je m'en suis convaincu depuis longtemps et il n'y a pas de situation où l'on ne puisse être heureux, et nous sommes si bien que je ne puis me fâcher; pour moi, maintenant il n'y a plus de méchants, il n'y a que des malheureux et des grotesques. Et surtout : LE MIEUX EST L'ENNEMI DU BIEN. Le croirais-tu, quand j'entends la sonnette, quand je reçois une lettre, ou tout simplement quand je m'éveille, je suis tout troublé, troublé à la pensée qu'il faut vivre, que quelque chose changera et que rien ne peut être mieux que maintenant.

Je le croyais mais sans le comprendre, je trou-

vais tout bien, mais il me semblait que tout devait être précisément ainsi et non autrement et que cela devait arriver, à tous, mais qu'il y avait quelque part encore un autre bonheur, pas plus grand peut-être mais différent.

Deux mois s'écoulèrent ainsi ; l'hiver vint avec le froid et les tourmentes de neige, et moi, malgré sa présence je commençai à me sentir seule, à sentir que la vie se répétait et qu'il n'y avait ni en moi, ni en lui, rien de nouveau et qu'au contraire nous paraissions retourner à l'ancien. Il commença à s'occuper de ses affaires, sans moi, plus qu'auparavant, et de nouveau il me sembla voir en son âme un monde particulier où il ne voulait pas me laisser entrer. Son calme perpétuel m'agaçait. Je ne l'aimais pas moins qu'auparavant, j'étais heureuse de son amour, mais mon amour s'arrêtait et ne grandissait plus, et outre l'amour, un sentiment nouveau, inquiet commençait à se glisser en mon âme. Pour moi, c'était peu d'aimer après avoir éprouvé le bonheur d'aimer pour la première fois. Je désirais le mouvement et non le cours tranquille de la vie. Je voulais des émotions, des dangers et des sacrifices d'amour. J'avais en moi un excédent de forces qui ne savait où s'employer dans notre vie calme. J'étais prise de crises d'ennui que j'essayais de lui cacher comme quelque chose de mauvais, et des heures de tendresse et de gaieté exubérantes qui l'effrayaient. Il remarqua le pre-

mier mon état d'esprit et me proposa d'aller nous installer en ville, mais je lui demandai de n'y pas aller, de ne pas changer notre façon de vivre, de ne pas briser notre bonheur. Et en effet, j'étais heureuse, mais j'étais ennuyée de ce que ce bonheur ne me coûtât aucune peine, aucun sacrifice, alors que les forces du travail et du sacrifice me tourmentaient. Je l'aimais et je voyais que j'étais tout pour lui, mais je voulais que tous vissent notre amour, qu'on y mit obstacle, afin de l'aimer malgré tout. Mon esprit et même mon cœur étaient occupés, mais il y avait en moi, un autre sentiment, celui de la jeunesse, du besoin de mouvement qui ne trouvait pas à se satisfaire dans notre vie calme. Pourquoi m'a-t-il dit que nous pourrions aller en ville dès que je le voudrais? S'il ne m'avait pas dit cela, peut-être aurais-je compris que le sentiment qui m'oppressait n'était que vilaine sottise, que j'en étais coupable, que le sacrifice que je cherchais était ici, devant moi, dans la destruction de ce sentiment. L'idée que je ne pouvais échapper à l'ennui qu'en allant à la ville, malgré moi m'obsédait; et en même temps, de le détacher de tout ce qu'il aimait à cause de moi, cela me faisait honte et me donnait des remords. Et le temps s'écoulait, la neige entourait de plus en plus les murs de la maison et nous étions toujours les mêmes l'un envers l'autre. Et là-bas, quelque part, dans la splendeur et le bruit, se mouvaient, souf-

fraient et se réjouissaient une foule de gens, sans penser à nous, à notre existence qui s'en allait. Le pire pour moi, c'est que je sentais que l'habitude enfermait chaque jour notre vie dans une forme définitive, que notre affection devenait moins libre et se soumettait au cours régulier, indifférent du temps. Le matin nous étions gais, au dîner, respectueux, le soir, tendres : « Faire le bien ! » me disais-je. C'est parfait de faire le bien et de vivre honnêtement, comme il dit, mais pour cela nous aurons encore le temps et il y a quelque chose pourquoi j'ai actuellement des forces. » J'avais besoin d'autre chose, j'avais besoin de la lutte, il fallait que les sentiments nous guidassent dans la vie et non pas que la vie se guidât sur nos sentiments. J'avais le désir de m'approcher avec lui de l'abîme et de lui dire : « Un pas et je me jette là-bas ; un mouvement et je suis perdue », et que lui, pâle, au bord de l'abîme me prit dans ses bras vigoureux, me soulevât au-dessus du gouffre, de sorte que mon cœur cessât de battre et qu'il m'emportât où il voulait.

Cet état agissait même sur ma santé, et mes nerfs commençaient à se déranger. Un matin, je me sentis pire qu'à l'ordinaire. Il revenait des bureaux de mauvaise humeur, ce qui lui arrivait rarement. Je m'en aperçus aussitôt et lui en demandai le pourquoi. Mais il ne voulait pas me le dire et se débarrassa en disant : « Ça n'en vaut pas la

peine ». J'ai su après que le chef de police du district avait fait appeler nos paysans et que, comme il était mal avec mon mari, il exigeait d'eux des choses illégales et les menaçait. Mon mari ne pouvait se contenter de penser que c'était seulement ridicule et pitoyable, il était agacé, et c'est pourquoi il ne voulait pas en causer avec moi. Mais il me sembla qu'il ne le voulait pas parce qu'il me considérait comme une enfant incapable de comprendre ce qui l'occupait. Je me détournai de lui ; je me tus et donnai l'ordre d'appeler pour le thé Maria Minitchna, qui habitait chez nous. Après le thé, que je pris particulièrement vite, j'emmenai Maria Minitchna au divan et commençai à lui dire à haute voix des bêtises quelconques qui n'étaient pas du tout intéressantes pour moi. Il marchait dans la chambre et nous regardait de temps en temps. Ces regards, je ne sais pourquoi, agissaient sur moi de telle façon que je voulais parler encore et encore et même rire. Tout ce que je disais et tout ce que disait Maria Minitchna me semblait drôle. Sans me dire un mot, il s'en alla dans son cabinet et ferma la porte derrière lui. Aussitôt qu'eut disparu le bruit de ses pas, toute ma gaité s'envola, si bien que Maria Minitchna, étonnée, me demanda ce qui m'était arrivé. Sans lui répondre, je m'assis sur le divan et voulais pleurer. « Eh ! qu'invente-t-il là-bas ? pensais-je, une bêtise quelconque qui lui semble importante, et s'il essaye de me la dire, je

lui prouverai que ce sont des sottises. Non, il a besoin de penser que je ne le comprends pas, il lui est nécessaire de m'humilier par son calme majestueux et d'avoir toujours raison contre moi. C'est pour cela que je m'ennuie, que je sens le vide, que je veux vivre, me mouvoir et non rester à la même place et sentir comment le temps fuit derrière moi. Je veux aller en avant et chaque jour, chaque heure, trouver quelque chose de nouveau, et lui veut s'arrêter et m'arrêter avec lui. Et comme ce lui serait facile ! Pour cela, il ne lui est pas nécessaire de m'amener en ville, il faut seulement être telle que moi, ne pas poser, ne pas se retenir, mais vivre tout simplement. C'est ce qu'il me conseille... et lui n'est pas simple, voilà ! »

Je sentais que les larmes me venaient à la gorge, et j'étais agacée contre lui. Effrayée de cet agacement, j'allai le trouver. Il était assis dans le cabinet et écrivait. Au bruit de mes pas, il se tourna pour un moment, et, indifférent, continua d'écrire. Ce regard ne me plut pas. Au lieu de m'approcher de lui, je m'assis près de la table où il écrivait et, ouvrant un livre, je me mis à le parcourir. Il se détacha de son travail encore une fois, et me jeta un regard.

— Macha, tu es de mauvaise humeur ! me dit-il.

Je répondis avec un regard froid qui disait : Il n'y a pas à le demander, que signifie cette amabilité ?

Il hocha la tête et sourit timidement, mais pour la première fois, mon sourire ne répondit pas au sien.

— Qu'as-tu, aujourd'hui? demandai-je, pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

— Rien, un petit désagrément, répondit-il. Cependant je puis, maintenant, te le raconter. Deux moujiks sont partis en ville...

Mais je ne le laissai pas achever.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas raconté pendant le thé, quand je te l'ai demandé?

— Je t'aurais dit des bêtises; j'étais alors irrité.

— C'est précisément alors qu'il fallait me le dire.

— Pourquoi?

— Pourquoi penses-tu que je ne puis jamais t'aider en rien?

— Comment, je pense? fit-il en jetant sa plume. Je pense que sans toi je ne puis pas vivre. En tout, non seulement tu m'aides, mais tu fais tout. En voilà des histoires! dit-il se mettant à rire, je ne vis que par toi. Tout me semble bon, seulement parce que tu es ici, qu'il te faut...

— Oui, je sais, je suis une charmante enfant qu'il faut calmer, dis-je d'un tel ton, qu'étonné il me regarda comme s'il me voyait pour la première fois, je ne veux pas de calme, il y en a bien assez, en toi, trop, ajoutai-je.

— Eh bien! Voici en quoi consiste l'affaire, com-

mença-t-il en se hâtant de m'interrompre, comme s'il craignait de me laisser tout dire. Comment la jugerais-tu ?

— Maintenant, je ne veux pas, répondis-je, malgré mon désir de l'écouter, mais il m'était agréable de détruire son calme, je ne veux pas jouer à la vie, je veux vivre comme toi.

Sur son visage où tout se reflétait rapidement et avec intensité parut une souffrance et l'attention forcée.

— Je veux vivre en égale avec toi...

Mais je ne pouvais achever, une tristesse trop profonde se lisait sur son visage. Il se tut un moment.

— Mais en quoi ne vis-tu pas comme mon égale ? — dit-il, — parce que c'est moi et non toi qui me débrouille avec le chef de police et les moujiks ivres...

— Non seulement en cela, — dis-je.

— De grâce, comprends-moi, mon amie, — continua-t-il. — Je sais qu'à cause des discussions, il nous arrive des choses très pénibles. J'ai vécu, et je sais cela. Je t'aime et alors je ne puis pas ne pas désirer te débarrasser de ces soucis. Ma vie est en cela, en l'amour pour toi. Alors ne m'empêche pas de vivre ainsi.

— Tu as toujours raison, — dis-je sans le regarder.

J'étais irritée de ce que tout en son âme fut clair

et calme quand moi je ressentais du dépit et quelque chose comme du repentir.

— Macha ! qu'as-tu ? — dit-il. — Il ne s'agit pas de savoir si j'ai raison, ou si c'est toi, mais de tout autre chose : qu'as-tu contre moi ? Ne parle pas d'un coup, réfléchis et dis-moi tout ce que tu penses. Tu es mécontente de moi et sûrement tu as raison, mais laisse-moi comprendre en quoi je suis coupable.

Mais comment pouvais-je lui ouvrir mon âme ?

Ce fait qu'il m'avait comprise si bien, tout d'un coup, que j'étais de nouveau une enfant devant lui, que je ne pouvais rien faire qu'il ne le vit et me prévint, m'émouvait encore plus.

— Je n'ai rien contre toi, — dis-je — tout simplement je m'ennuie et je ne veux pas m'ennuyer ; mais tu dis qu'il le faut ainsi et de nouveau tu as raison ! — Et je le regardai.

J'avais atteint mon but, son calme disparut, la crainte et l'émotion étaient sur son visage.

— Macha, — fit-il d'une voix basse, émue, — ce ne sont pas des plaisanteries que nous faisons maintenant. C'est notre vie qui se décide. Je te demande de ne rien répondre et de m'écouter. Pourquoi veux-tu me tourmenter ?

Mais je l'interrompis.

— Je sais que tu auras raison, mieux vaut ne pas parler, tu as raison, — dis-je comme si ce n'était pas moi, mais un esprit méchant qui parlait en moi.

— Si tu savais ce que tu fais, — prononça-t-il d'une voix tremblante.

Je me mis à pleurer et me sentis soulagée. Il était assis près de moi et se taisait. J'avais peine pour lui, honte pour moi et du dépit pour ce que je faisais. Je ne le regardais pas. Il me semblait qu'en ce moment il me regardait étonné ou sévère. Je me retournai, un regard doux, tendre, implorant le pardon, était fixé sur moi. Je lui pris la main et lui dis :

— Pardonne-moi. Je ne sais moi-même ce que je disais.

— Oui, mais moi je le sais et tu as dit la vérité.

— Quoi ? — demandai-je.

— Qu'il nous faut partir à Pétersbourg ; ici, pour le moment, nous n'avons rien à faire.

— Comment?... tu veux?... — dis-je.

Il m'enlaça et m'embrassa.

— Pardonne-moi, — dit-il, — je suis coupable envers toi.

Ce soir je jouai longtemps pour lui, et il marchait dans la chambre en murmurant quelque chose. Il avait cette habitude et souvent je lui demandais ce qu'il murmurait, et lui, après avoir réfléchi, me disait toujours exactement ce que c'était.

Le plus souvent c'étaient des vers, parfois d'affreuses bêtises, mais telles, qu'après cela, je connaissais son état d'esprit.

— Qu'est-ce que tu murmures aujourd'hui? — demandai-je.

Il s'arrêta, réfléchit et en souriant me récita deux vers de Lermontov :

«... Et lui, le fou, demande la tempête,
Comme si dans la tempête il y a le calme! »

— « Non, il est plus qu'un homme, il sait tout, comment ne pas l'aimer! » pensai-je.

Je me levai, lui pris la main et nous marchâmes ensemble en tâchant de nous mettre au pas.

— Oui? — demanda-t-il en souriant et me regardant.

— Oui, — chuchotai-je, — et la gaité nous gagna tous deux ; nos yeux riaient, nous faisons des pas de plus en plus grands, nous montions de plus en plus sur la pointe des pieds, et, du même pas, à la grande indignation de Grigori et à l'étonnement de ma belle-mère qui faisait une patience dans le salon, nous partîmes à travers toutes les chambres dans la salle à manger ; là nous nous regardâmes, et nous arrêtant, nous éclatâmes de rire.

Deux semaines plus tard, avant les fêtes, nous étions à Pétersbourg.

Notre voyage à Pétersbourg, une semaine passée à Moscou, ses parents, les miens, l'installation de notre nouvelle résidence, la route, les nouveaux pays, les nouveaux visages tout cela passait comme un rêve. Tout cela était si varié, si neuf, si gai, tout cela était si chaudement et si brillamment éclairé par sa présence, par son amour, que la vie paisible de la campagne me semblait quelque chose de très lointain, et de mesquin. A mon grand étonnement, au lieu de la morgue et de la froideur que je m'attendais à trouver dans le monde, tous me recevaient avec une sympathie et une joie si naturelles (non seulement les parents, mais même les inconnus) qu'on eût dit que tous ne pensaient qu'à moi et n'attendaient que moi pour se trouver heureux. Une autre surprise pour moi : dans le cercle mondain, que je jugeais le meilleur, mon mari avait beaucoup de connais-

sances dont il ne m'avait jamais parlé, et souvent j'étais étonnée et peinée d'entendre dans sa bouche des jugements sévères touchant quelques-unes de ces personnes qui me semblaient si bonnes, et je ne pouvais comprendre la froideur de son attitude envers elles et ses soins à éviter beaucoup de connaissances qui me semblaient flatteuses. Je pensais qu'il était bon de connaître le plus de braves gens possibles, et tous me semblaient bons.

— Vois-tu, quand nous serons bien installés là-bas voici comment nous nous arrangerons, — me disait-il avant notre départ de la campagne. — Ici nous sommes de petits Crésus, mais là-bas, nous ne serons pas du tout riches, c'est pourquoi nous ne pourrons rester en ville que jusqu'à Pâques et il nous faudra renoncer à aller dans le monde, autrement nous nous enfoncerions. Et pour toi je ne voudrais pas...

— Pourquoi le monde ? — avais-je dit — nous irons seulement au théâtre, nous verrons les parents, nous entendrons l'Opéra et la bonne musique, et bien avant Pâques nous serons de retour à la campagne.

Et aussitôt arrivés à Pétersbourg, ces plans étaient oubliés. Je me trouvais tout d'un coup dans un monde nouveau, heureux ; tant de joie me grisait, des intérêts si nouveaux se montraient à moi que d'un coup, bien qu'inconsciemment, je reniais tout mon passé et toutes mes résolutions

de jadis : c'était donc de l'enfantillage, et maintenant, c'était la vraie vie ! Et que n'advient-il pas encore ? — pensais-je. L'inquiétude et l'ennui incessant qui me troublaient à la campagne, disparaissaient tout à coup comme par enchantement. Mon amour pour mon mari devenait plus calme ; ici, jamais je ne songeais à me demander s'il m'aimait ou non. Et je ne pouvais douter de son amour. Chacune de mes pensées était aussitôt comprise, chacun de mes sentiments partagé, chaque désir rempli par lui. Son calme ici disparut ou du moins ne m'agaçait plus. De plus, je sentais qu'outre son amour ancien pour moi, ici il m'admirait. Souvent, après une visite, après une nouvelle connaissance, après une soirée chez nous où, tremblant intérieurement de la peur de me tromper je remplissais les fonctions de maîtresse de maison, il disait : « Eh ! ma petite ! Bravo ! N'aie pas peur. C'est vraiment bien ! » Et j'étais très heureuse.

Bientôt après notre arrivée, il écrivit à sa mère et quand il m'appela pour ajouter quelques mots, il ne voulut pas me laisser lire sa lettre ; à cause de cela sans doute, je l'exigeai et lus : « Vous ne reconnaissez pas Macha, et moi-même ne la reconnais pas. D'où a-t-elle pris ce charme, cette grâce, cette assurance, cette *affabilité*, même cet esprit et ce charme mondains ? Et chez elle tout cela est simple, charmant, plein de naturel. Tous sont en-

chantés d'elle. Moi-même je l'admire et si possible je l'aime encore davantage. »

— « Ah ! voilà ce que je suis ! » — pensai-je ; — et je devenais gaie et bonne, et il me semblait l'aimer plus encore. Le succès que j'obtenais chez toutes nos connaissances était tout à fait inattendu pour moi. De tous côtés on me disait, là, que j'avais plu particulièrement à un oncle ; ailleurs, qu'une tante était folle de moi ; qu'un tel disait qu'à Pétersbourg il n'y avait pas de femme comme moi. Un autre m'affirmait que je n'avais qu'à le vouloir pour devenir la femme la plus recherchée de la société. Surtout la cousine de mon mari, la princesse D... une femme déjà plus jeune, mondaine, qui tout d'un coup s'entichait de moi, disait de moi les choses les plus flatteuses qui me tournaient la tête. Quand cette cousine m'invita pour la première fois au bal et en parla à mon mari, il s'adressa à moi avec un sourire rusé à peine visible et me demanda si j'y voulais aller. J'inclinai la tête en signe de consentement et me sentis rougir.

— Elle avoue comme une criminelle ce qu'elle désire, — dit-il avec un rire heureux.

— Mais, c'est toi, tu le sais bien, qui as dit que nous ne pouvions aller dans le monde et même tu n'aimes pas cela, — répondis-je en souriant et avec un regard suppliant.

— Si tu en as un grand désir, allons-y, — fit-il.

— Vraiment, ce sera mieux de n'y pas aller.

— Tu le veux ? Beaucoup ? — me demanda-t-il de nouveau.

Je ne répondis pas.

— Le monde, ce n'est pas encore un grand malheur, — continua-t-il, — mais le désir mondain non satisfait c'est mauvais et vilain. Il faut absolument y aller et nous irons, — conclut-il résolument.

— A te dire vrai, je ne désirais rien tant au monde que ce bal.

Nous y allâmes et le plaisir que j'y éprouvai surpassa toutes mes espérances. Au bal, encore plus qu'auparavant, je me sentais le centre autour duquel tous s'agitaient, c'était, me semblait-il, exclusivement pour moi que s'éclairait cette grande salle, que jouait la musique, qu'était venue cette foule de gens qui m'entouraient. Tous, à commencer par le coiffeur et la femme de chambre, jusqu'aux danseurs et aux vieillards qui circulaient dans la salle, semblaient me laisser entendre qu'ils m'aimaient. L'opinion générale qui se forma sur moi à ce bal, et qui me fut rapportée par ma cousine, c'est que je n'étais pas du tout semblable aux autres femmes, qu'il y avait en moi quelque chose de particulier, rustique, simple et charmant. Ce succès me flatta tant que j'avouai franchement à mon mari mon désir, d'aller encore cette année, à deux ou trois bals, afin de m'en rassasier une bonne fois, — ajoutai-je pour calmer ma conscience.

Mon mari y consentit très volontiers, et les premiers temps m'accompagnait avec un plaisir évident, se réjouissant de mes succès, et paraissant oublier tout à fait, ou renier ce qu'il avait dit auparavant.

Dans la suite il commença à s'ennuyer visiblement de la vie que nous menions. Mais cela m'importait peu. Si même je remarquais son regard attentif et sérieux, fixé interrogativement sur moi, je n'en comprenais pas le sens. J'étais étourdie de cet amour qu'inopinément j'excitais, comme il me semblait, chez tous ceux qui me voyaient, de cette atmosphère d'élégance, de plaisir, de nouveauté que je respirais ici pour la première fois. Tout d'un coup aussi disparaissait son influence sur moi qui me déprimait; il m'était si agréable, non seulement de m'égalier à lui dans ce monde, mais de me placer plus haut que lui et par là même de l'aimer davantage et d'une manière plus indépendante, que je ne parvenais pas à comprendre ce qu'il pouvait trouver de fâcheux pour moi dans la vie mondaine. J'éprouvais un sentiment nouveau pour moi, sentiment d'orgueil et de satisfaction de moi-même, quand, entrant au bal, tous les yeux se fixaient sur moi, et que lui, ayant honte de s'avouer devant tous mon possesseur, se hâtait de me laisser et se perdait dans la foule noire des habits. « Attends! — pensais-je souvent en cherchant des yeux, au bout de la salle, sa personne inaperçue, et

parfois ennuyée, — attends ! nous viendrons à la maison et tu comprendras et tu verras pour qui j'ai voulu être belle et brillante, et qui j'aime parmi tous ceux qui m'entouraient ce soir ». Je croyais franchement que mes succès ne me réjouissaient que pour les lui sacrifier. La seule chose en quoi pouvait m'être nuisible la vie mondaine, c'était pensais-je, la possibilité de me laisser entraîner par un des hommes que je rencontrais dans le monde, et la jalousie de mon mari. Mais il avait tant de confiance en moi, il semblait si calme et si indifférent, tous ces jeunes gens me semblaient si au-dessous de lui, que le seul danger que j'avais craint du monde ne me parut pas terrible. Mais cependant, l'attention de beaucoup de personnes me faisait plaisir, flattait mon amour-propre, me faisait penser qu'il y avait un certain mérite dans mon amour pour mon mari, et rendait ma conduite envers lui plus hardie et un peu plus négligente.

— Et moi, j'ai remarqué que tu as causé avec trop d'animation à madame NN..., — lui dis-je un jour, en revenant du bal, en le menaçant du doigt ; je nommai une dame très connue à Pétersbourg, avec qui, en effet, il avait causé cette soirée. Je disais cela pour le remuer un peu ; il était particulièrement triste et ennuyé.

— Ah ! pourquoi dis-tu cela ? Tu dis parfois des choses, Macha ! — prononça-t-il les dents serrées

et les sourcils froncés comme sous l'effet d'un mal physique. — Comme cela nous sied peu à toi et à moi ! Laisse cela aux autres, ces relations mensongères peuvent gâter les vraies qui, je l'espère, reviendront encore.

J'avais honte et me tus.

— Elles reviendront, Macha ? Hein ! qu'en penses-tu ?

— Elles n'ont pas disparu et ne disparaîtront jamais, — dis-je ; et en effet cela me semblait être ainsi.

— Dieu le veuille ! — prononça-t-il. — Je crois qu'il est temps déjà que nous rentrions à la campagne.

Mais il ne me parla qu'une fois sur ce ton ; généralement, il me paraissait aussi satisfait que moi et j'étais heureuse et gaie. « Et s'il s'ennuie parfois, — me consolais-je, — alors je m'ennuie aussi, en échange, à la campagne, et si nos relations se sont un peu modifiées, tout cela reviendra de nouveau, l'été, quand nous nous retrouverons seuls avec Tatiana Sémionovna, dans notre maison de Nikolskoié ».

Ainsi s'écoula l'hiver, sans qu'on s'en aperçut, et, contrairement à nos plans, nous passâmes même la semaine de Pâques à Pétersbourg.

La semaine de Quasimodo, quand déjà nous nous préparions à partir, que tout était emballé, que mon mari, qui faisait des achats de cadeaux, de divers

objets, de plantes pour la campagne, se trouvait d'humeur particulièrement tendre et gaie, notre cousine, tout à fait à l'improviste, arriva chez nous et nous demanda de rester jusqu'au samedi, afin d'aller à la soirée de la comtesse R... Elle disait que la comtesse R... tenait beaucoup à m'avoir, que le grand-duc N..., alors à Pétersbourg, désirait beaucoup faire ma connaissance, qu'il ne venait que pour cela à la soirée, qu'il avait dit de moi que j'étais la plus jolie femme de la Russie. Toute la ville devait y être, et, en un mot, ce serait tout à fait mal à moi de ne pas y aller. Mon mari était à l'autre bout du salon, il causait à quelqu'un.

— Eh bien ! Macha ! alors vous viendrez ? — dit-elle.

— Nous voulions partir à la campagne après-demain, — répondis-je indécise, en jetant un regard sur mon mari. Nos yeux se rencontrèrent, il se détourna vivement.

— Je la persuade de rester, — dit sa cousine, — et nous irons samedi tourner les têtes. Hein ?

— Cela dérange nos plans, nous avons déjà emballé, — répondis-je, commençant déjà à céder.

— Mais ce serait mieux pour elle d'aller ce soir saluer le grand-duc, — dit du bout de la chambre mon mari, d'un ton contenu, irrité, que je n'avais encore jamais entendu.

— Ah ! il est jaloux ! Je m'en aperçois pour la première fois, — fit en riant notre cousine. — Mais

Sergueï Mikhaïlowich, ce n'est pas pour le grand-duc que je l'en prie, c'est pour nous tous. La comtesse R... la supplie !

— Cela dépend d'elle, — répondit froidement mon mari, et il sortit.

Je vis qu'il était ému plus qu'à l'ordinaire ; cela m'inquiétait et je ne promis rien à ma cousine. Dès qu'elle partit, j'allai vers mon mari. Il marchait, songeur, de long en large, et ne remarqua pas comment, sur la pointe des pieds, j'entrai dans la chambre. « Il se représente déjà la charmante maison de Nikolskoïé, — pensai-je en le regardant, — et le café du matin dans le salon clair, et ses champs et ses paysans, et les soirées au divan, et les soupers mystérieux la nuit. Non ! me dis-je, je donnerais tous les bals du monde et les adulations de tous les grands-ducs pour sa confusion joyeuse, pour ses caresses douces. » Je voulais lui dire que je n'irais pas au bal et ne voulais pas y aller, quand, tout à coup, il m'aperçut ; il fronça les sourcils, l'expression douce et pensive de son visage le quitta. De nouveau la perspicacité, la sagesse et la tranquillité protectrice s'exprimaient dans son regard. Il ne voulait pas que je le visse tout simplement comme un homme ; il lui fallait être, devant moi, un demi-dieu placé sur un piédestal.

— Qu'as-tu, mon amie ? — demanda-t-il négligemment, avec calme, en se tournant vers moi.

Je ne répondis pas. J'étais fâchée qu'il se cachât

de moi, qu'il ne voulût pas se montrer comme je l'aimais.

— Tu veux aller à la soirée samedi ? — demanda-t-il.

— Je le voulais, mais cela ne te plait pas, et en outre tout est emballé, — ajoutai-je. Jamais il ne m'avait regardé ni parlé si froidement.

— Je ne partirai pas avant mardi et je donnerai l'ordre de déballer, — prononça-t-il ; — c'est pourquoi, si tu veux, tu peux y aller. Fais-moi plaisir, vas-y. Je ne partirai pas.

Comme toujours quand il était ému, il se mit à marcher inégalement dans la chambre et ne me regardait pas.

— Vraiment je ne te comprends pas, dis-je, en restant à ma place et le suivant des yeux. Tu dis que tu es toujours si calme (il n'avait jamais dit cela). Pourquoi donc me parles-tu si étrangement ? Je suis prête à sacrifier ce plaisir pour toi, et toi, d'un air ironique, que tu n'as jamais pris avec moi, tu exiges que j'y aille.

— Eh bien ! quoi ? *Tu te sacrifies* (il accentua particulièrement ces mots), et moi, je me sacrifie aussi. Qu'y a-t-il de mieux ? La lutte de magnanimité. Que faut-il encore au bonheur conjugal ?

C'était la première fois que je l'entendais prononcer ces paroles si méchantes et si ironiques. Et sa raillerie ne me faisait pas honte, elle ne me bles-

sait pas, et son agacement ne m'effrayait pas, mais se communiquait à moi.

Est-ce lui, qui toujours, dans nos relations, craignait la phrase, qui était toujours franc et simple, est-ce lui qui parle ainsi? Et pourquoi? parce que, vraiment, je voulais lui sacrifier un plaisir où je ne pouvais voir aucun mal, et parce qu'un moment avant, je le comprenais et l'aimais tant!... Nos rôles se changeaient. Il évitait les paroles droites et simples et moi je les cherchais.

— Tu es bien changé, — dis-je en soupirant. — De quoi suis-je coupable envers toi? Ce n'est pas la soirée, tu as sur le cœur quelque chose d'ancien contre moi. Pourquoi n'es-tu pas sincère? Toi-même, auparavant tu craignais tant de n'être pas franc? Dis-le franchement, qu'as-tu contre moi? « Que va-t-il dire? — pensai-je en me rappelant avec satisfaction qu'il n'avait rien à me reprocher de tout cet hiver. Je m'avançai au milieu de la chambre, de sorte qu'il devait passer très près de moi, et je le regardai. » Il s'approchera, m'embrassera et tout sera fini, « — me dis-je, et même je regrettais de ne pouvoir lui prouver jusqu'à quel point il n'avait pas raison. Mais il s'arrêta au bout de la chambre et me regarda.

— Tu ne comprends toujours pas? — dit-il.

— Non.

— Eh bien! alors, je te le dirai... Je suis écœuré, pour la première fois écœuré de ce que je

sens et de ce que je ne peux pas ne pas sentir.

Il s'arrêtait, visiblement effrayé du son grossier de sa voix.

— Mais quoi donc ? — demandai-je avec des larmes d'indignation dans les yeux.

— Je suis écœuré de ce que le grand-duc t'ayant trouvé jolie, tu courres à sa rencontre en oubliant ton mari, toi-même, et ta dignité de femme ; et tu ne veux pas comprendre ce que doit éprouver pour toi ton mari, si toi-même tu n'as pas le sentiment de ta dignité. Au contraire, tu viens et me dis que tu feras le *sacrifice*, c'est-à-dire, « me montrer à Son Altesse est pour moi un grand bonheur, mais je le *sacrifie* ».

Plus il parlait, plus il s'échauffait de sa propre voix, et cette voix était envenimée, dure, grossière. Je ne l'avais jamais vu en cet état et ne m'attendais pas à l'y voir. Le sang me montait au cœur, j'avais peur, mais en même temps, un sentiment de honte imméritée et d'amour-propre blessé, m'émouvait et je voulais me venger.

— J'attendais cela depuis longtemps, — dis-je. — Parle, parle.

— Je ne sais pas ce que tu attendais, — reprit-il, mais je pouvais attendre les pires choses en te voyant chaque jour dans cette boue, dans cette oisiveté, dans le luxe de cette société stupide, et voilà, j'ai attendu... J'en suis arrivé à me sentir honteux et attristé comme jamais. Je souffrais,

quand ton amie avec ses mains sales, a fouillé dans mon cœur et s'est mise à parler de jalousie. Ma jalousie, et de qui ? D'un homme que ni toi ni moi ne connaissons. Et toi, comme exprès, tu ne veux pas me comprendre ; et tu veux me sacrifier quoi ? j'ai honte pour toi, pour ton humiliation, j'ai honte ! Le sacrifice ! — répéta-t-il.

« Ah ! voilà le pouvoir du mari, — pensais-je : — blesser et humilier la femme qui n'est pas du tout coupable. Voilà en quoi consistent les droits du mari ; mais je ne me soumettrai pas. »

— Non, je ne sacrifierai rien, — prononçai-je ; — et je sentis que mes narines se dilataient d'une façon anormale et que le sang quittait mon visage. J'irai samedi à la soirée, j'irai absolument !

— Et que Dieu te donne beaucoup de plaisir, seulement tout est fini entre nous ! — cria-t-il en un élan de fureur qu'il ne pouvait retenir. — Mais tu ne me tourmenteras pas davantage. J'étais sot... — commença-t-il de nouveau, — mais ses lèvres tremblaient et, avec un effort évident, il se retint pour ne pas achever ce qu'il avait commencé.

En ce moment j'avais peur de lui et je le haïssais. Je voulais lui dire une foule de choses et me venger de tous ses outrages... Mais si j'eusse ouvert la bouche j'aurais pleuré et me serais perdue à ses yeux.

Sans rien dire, je sortis de la chambre. Mais

tout à coup, dès que je cessai d'entendre ses pas, je m'effrayai de ce que nous avions fait. Il me devint terrible de penser que ces liens qui faisaient tout mon bonheur s'étaient rompus pour toujours et je voulus retourner. « Sera-t-il assez calme pour me comprendre quand je le regarderai en silence et lui tendrai la main ? — pensai-je. — Comprendra-t-il ma générosité ? Et s'il traite mon chagrin de comédie, ou s'il accepte mon repentir avec la conscience qu'il a raison, avec un dédain fier, et qu'il me pardonne ? Et pourquoi, pourquoi lui que j'aimais tant, m'a-t-il blessée si cruellement ? »

Je ne me rendis pas chez lui, mais dans ma chambre où longtemps je restai seule et pleurai en me rappelant avec horreur chaque parole de notre conversation. En remplaçant ces paroles par d'autres, en y ajoutant de nouvelles, de bonnes, et de nouveau, me rappelant avec horreur l'offense subie, quand, le soir je vins au thé, et rencontrai mon mari devant Sonia qui était chez nous ; je sentis qu'à partir d'aujourd'hui un abîme s'était ouvert entre nous. Sonia me demanda quand nous partirions, je ne pus lui répondre.

— Mardi, — répondit mon mari, — nous irons encore à la soirée chez la comtesse R. Tu y vas, n'est-ce pas ? — me fit-il.

Effrayée de ce ton naturel, je regardai timidement mon mari. Ses yeux me fixaient, droit, leur

regard était méchant et moqueur, la voix était ferme et froide.

— Oui, — répondis-je.

Le soir, quand nous restâmes seuls, il s'approcha de moi et me tendit la main :

— « Oublie, s'il te plaît, ce que je t'ai dit, — fit-il.

Je pris sa main, un sourire craintif était sur mon visage, des larmes étaient prêtes à couler de mes yeux. Mais il retira sa main, et comme s'il craignait une scène sentimentale, il s'assit dans une chaise, assez loin de moi. « Croit-il encore avoir raison ? » — pensai-je, et l'explication toute prête, et la demande de ne pas aller à la soirée s'arrêtèrent sur ma langue.

— Il faut écrire à ma mère que nous avons ajourné notre départ, — dit-il, — autrement elle s'inquiéterait.

— Et quand penses-tu partir ? — demandai-je.

— Mardi, après la soirée.

— J'espère que ce n'est pas pour moi, — dis-je en le regardant dans les yeux. — Mais ses yeux me regardaient et ne disaient rien, comme si quelque voile eût été entre eux et moi. Son visage me semblait tout à coup vieux et désagréable.

Nous allâmes à la soirée. Les bonnes relations d'autrefois paraissaient se rétablir entre nous, mais elles étaient tout autres qu'auparavant.

A la soirée, j'étais assise avec des dames, quand le grand-duc s'approcha de moi, de sorte que je dus me lever pour causer avec lui. En me levant, involontairement, je rencontrai les yeux de mon mari, et je vis comment, à l'autre bout de la salle, il me regarda et se détourna. Je me sentis subitement si honteuse et si peinée que je devins confuse, maladroite, et que mon visage et mon cou se couvrirent de rougeur sous le regard du grand-duc. Mais je devais rester debout et écouter ce qu'il disait en me regardant de haut. Notre conversation ne fut pas longue, il n'avait pas de place pour s'asseoir près de moi et il sentit sans doute que j'étais gênée avec lui. La conversation roulait sur le bal passé, sur mes projets d'été, etc.

En s'éloignant de moi, il exprima le désir de faire connaissance avec mon mari, et je le vis s'approcher de lui ; ils causèrent ensemble à l'extrémité de la salle. Le grand-duc disait sans doute quelque chose de moi, car, au milieu de la conversation il regarda en souriant de notre côté.

Mon mari, tout à coup, rougit, salua bas, et, le premier, s'éloigna du grand-duc. Je rougis aussi. J'avais honte de l'idée que le grand-duc devait se faire de moi, et surtout de mon mari. Il me semblait que tous avaient remarqué ma timidité gauche, pendant que je causais au grand-duc, et l'acte étrange de mon mari.

Dieu sait comment on pouvait interpréter cela :

Ne savent-ils pas aussi ma conversation avec mon mari ? Notre cousine me ramena à la maison et en route nous causâmes de mon mari. Je ne pus me retenir de lui raconter tout ce qui s'était passé entre nous à cause de cette malheureuse soirée.

Elle me rassura en disant que c'était un sentiment très ordinaire, qui ne signifiait rien et ne laisserait aucune trace. Elle m'expliqua, à son point de vue, le caractère de mon mari, et trouva qu'il était devenu très renfermé et orgueilleux. J'en tombai d'accord avec elle, et il me sembla que moi-même je commençais à le mieux comprendre et avec plus de sang-froid. Mais ensuite, quand je me retrouvai en tête-à-tête avec mon mari, un crime semblait peser sur ma conscience, et je sentis que l'abîme qui nous séparait maintenant se creusait davantage.

III

Depuis ce jour, notre vie et nos relations changèrent complètement. Nous n'étions plus à l'aise en tête-à-tête comme auparavant. Nous évitions certaines questions, et il nous était plus facile de causer devant témoins que seuls.

Aussitôt que la conversation tournait sur la vie à la campagne et les bals, nous nous sentions gênés et nous regardions l'un l'autre avec peine, comme si tous deux nous sentions où était l'abîme qui nous séparait, comme si nous avions peur de l'approcher. J'étais convaincue qu'il était fier et violent, et qu'il fallait être plus prudente et ne pas toucher au point faible. Il était persuadé que je ne pouvais vivre sans le monde, que la campagne ne me plaisait pas et qu'il fallait accéder à ce goût malheureux, et tous deux nous évitions de causer directement sur ce sujet, tous deux nous nous jugeions faussement l'un l'autre. Depuis longtemps

nous avions renoncé à être l'un pour l'autre la créature la plus parfaite au monde, nous nous comparions aux autres, et, en secret, nous nous jugions l'un l'autre. Je tombai malade avant le départ, et au lieu de la campagne nous partîmes aux environs, mon mari seul alla voir sa mère. Quand il partit, j'étais déjà assez remise pour l'accompagner, mais il me supplia de rester, comme s'il craignait pour ma santé. Je sentais qu'il n'avait pas peur pour ma santé, mais qu'il pensait que nous ne serions pas bien à la campagne, et je restai. Lui parti, je sentis le vide, la solitude ; mais dès qu'il revint je constatai qu'il n'ajoutait déjà plus à ma vie ce qu'il y apportait autrefois. Nos anciennes relations, où chacune des idées que je ne lui exprimais pas me pesait comme un crime, où chacun de ses actes, chacune de ses paroles me semblaient l'exemple de la perfection, où nous voulions rire de joie en nous regardant l'un l'autre ; toutes ces relations s'étaient transformées si insensiblement en d'autres, que nous ne l'avions pas remarqué. Chez chacun de nous parurent des intérêts à part, des soucis que nous n'essayions même pas de faire communs, même ce fait, que chacun de nous avait ses connaissances particulières, cessait de nous troubler. Nous nous habituions à cette pensée et une année après nous ne nous sentions même pas gênés quand nous nous regardions. Ses accès de gaieté avec moi, son enfantillage, avaient tout à fait disparu ; disparus

aussi son indulgence et son indifférence envers tout ce qui auparavant me révoltait ; disparu aussi ce profond regard qui autrefois me troublait et me réjouissait ; pas de prières, d'enthousiasmes communs, même nous ne nous voyions plus aussi souvent : il était toujours en route et ne craignait pas, ne regrettait pas, de me laisser seule ; j'étais constamment dans le monde, où je n'avais pas besoin de lui.

Entre nous plus de discussions : je tâchais de lui faire plaisir, il remplissait tous mes désirs et nous paraissions nous aimer.

Quand nous restions seuls, ce qui arrivait rarement, je n'éprouvais pas plus de joie, d'émotion, de gêne que si j'avais été seule avec moi-même. Je savais très bien que c'était mon mari pas un homme étranger, inconnu, mais un brave homme, mon mari que je connaissais comme moi-même. J'étais convaincue que je savais tout ce qu'il dirait et ferait, comment il envisagerait les choses, etc.

Si mes prévisions n'étaient pas justifiées, il me semblait déjà qu'il s'était trompé. Je n'attendais rien de lui. En un mot, c'était mon mari et rien de plus. Il me semblait que ce devait être ainsi, qu'il n'existait pas d'autres relations, et qu'entre nous il n'y en aurait jamais d'autres.

Quand il partait, surtout les premiers temps, je me sentais seule, j'avais peur, je sentais l'importance de son appui. Quand il revenait, de joie je

me jetais à son cou, mais deux heures après j'oubliais tout à fait cette joie et n'avais rien à lui dire. Dans les moments de tendresse, calme, modérée, qui étaient entre nous, il me semblait que quelque chose souffrait en mon cœur, que quelque chose n'allait pas, et je croyais lire la même chose dans ses yeux. Je sentais la limite de cette tendresse qu'il semblait ne pas vouloir et moi ne pas pouvoir franchir. Parfois, j'en étais attristé, mais je n'avais pas le temps de réfléchir et j'essayais d'oublier cette tristesse du changement, vaguement ressentie, dans les distractions qui ne me manquaient jamais.

La vie mondaine, qui d'abord m'avait étourdie par son éclat et l'excitation de l'amour-propre, bientôt m'accapara tout entière, entra dans mes habitudes, posa ses chaînes sur moi et occupa dans mon âme toute la place du sentiment. Déjà je ne restais jamais seule avec moi-même et j'avais peur de réfléchir à ma situation. Tout mon temps, depuis la matinée tardive, jusqu'à la nuit avancée, était occupé et ne m'appartenait point, même si je ne sortais pas. Cela ne me faisait ni plaisir, ni ennui, il me semblait que ce devait être toujours ainsi et pas autrement.

Trois ans se passèrent ainsi. Tout ce temps nos relations restèrent les mêmes, comme si s'étant cristallisées elles ne pouvaient devenir ni pires, ni meilleures. Pendant ces trois ans, deux évé-

nements importants arrivèrent dans notre vie de famille ; mais tous deux ne changèrent pas ma vie : c'était la naissance de mon premier enfant et la mort de Tatiana Sémionovna. Les premiers temps, le sentiment maternel me prit avec tant de force et produisit en moi un enthousiasme si inattendu que je pensai qu'une nouvelle vie commençait pour moi. Mais deux mois après, quand je recommençai à sortir, ce sentiment diminua peu à peu, se transforma en habitude et en froid accomplissement du devoir.

Mon mari, au contraire, depuis la naissance de notre premier fils, redevint doux, calme, sédentaire et il reporta sur l'enfant sa tendresse et sa gaité anciennes. Souvent, quand j'entrais en robe de bal dans la chambre de l'enfant pour le bénir pour la nuit, je trouvais mon mari près de lui et je remarquais son regard, qui ne semblait point sans reproche, fixé sur moi et j'avais honte. J'avais horreur de mon indifférence pour l'enfant et me demandais : « Suis-je pire que les autres femmes ? Mais que faire, j'aime mon fils, mais je ne puis pas rester avec lui toute la journée, cela m'ennuie, et feindre, — je ne le ferai jamais. »

La mort de sa mère fut pour lui une grande douleur. Il lui était pénible, elle partie, de vivre à Nikolskoié, et bien que je la regrettasse et compatisse à la douleur de mon mari, maintenant, la campagne m'était plus agréable. Durant ces trois

ans nous restâmes le plus souvent en ville.

Je n'allai à la campagne qu'une fois, pour deux mois, et la troisième année, nous partîmes à l'étranger.

Nous passâmes l'été aux eaux.

J'avais alors vingt et un ans, notre fortune, était, je crois, florissante. De ma vie de famille, je n'exigeais rien de plus que ce qu'elle me donnait.

Tous ceux que je connaissais, me semblait-il, m'aimaient, ma santé était bonne, j'avais les plus belles toilettes, je me savais belle, le temps était beau, une sorte d'atmosphère de beauté et d'élégance m'entourait et je me sentais très gaie. Je n'étais pas gaie comme à Nikolskoié, quand je me sentais heureuse par moi-même, heureuse parce que j'avais mérité ce bonheur, quand mon bonheur était grand mais devait l'être davantage encore, quand je désirais encore et encore du bonheur. Alors c'était autre chose. Mais cet été aussi, c'était très bien. Je ne voulais rien, n'espérais rien, ne craignais rien, ma vie me semblait pleine, et ma conscience tranquille. Parmi la jeunesse de cette saison, il n'y avait pas un seul homme que j'eusse distingué des autres, même le vieux prince K..., notre ambassadeur, qui ne m'eût fait la cour. L'un était jeune, l'autre vieux, un Anglais, blond, un Français avec une petite barbiche. Tous m'étaient indifférents, mais tous m'étaient nécessaires. Tous avaient des physionomies également indifférentes

qui composaient l'atmosphère joyeuse de la vie qui m'entourait. Un seul parmi eux, le marquis italien D.... attirait mon attention plus que les autres par sa hardiesse et son expression d'enthousiasme devant moi. Il ne manquait pas une seule occasion d'être avec moi, de danser, monter à cheval, aller au Casino, etc., et de me dire que j'étais belle. Plusieurs fois, à travers ma fenêtre, je le voyais près de notre maison et souvent, le regard désagréablement fixe de ses yeux brillants me faisait rougir et me détourner. Il était jeune, beau, élégant, et principalement, par son sourire et la forme de son front, il ressemblait à mon mari, mais en beaucoup mieux. Cette ressemblance me frappait en lui, bien qu'en général, dans ses lèvres, son regard, son menton allongé, au lieu du charme, de l'expression de bonté et du calme idéal de mon mari, il y eût en lui quelque chose de grossier, de bestial. Je supposais alors qu'il m'aimait passionnément et, avec une pitié fière, parfois je pensais à lui. Parfois, je voulais le calmer, l'amener au ton de confiance demi-amical, raisonnable ; mais lui, repoussait durement ces tentatives et continuait à me gêner désagréablement avec sa passion contenue, mais à chaque moment prête d'éclater. Sans me l'avouer, j'avais peur de cet homme, et malgré moi, souvent, je pensais à lui. Mon mari le connaissait, et se montrait envers lui encore plus froid et dédaigneux qu'envers les autres connaissances

pour qui il n'était que le mari de sa femme.

A la fin de la saison, je tombai malade et, pendant deux semaines, ne sortis pas de la maison. Quand je fis ma première sortie, le soir, à la musique, j'appris que durant ma réclusion était arrivée Lady S... très connue pour sa beauté, qu'on attendait depuis longtemps. Un cercle se forma autour de moi, on me retrouva joyeusement, mais un cercle encore plus select entourait la nouvelle lionne. Tous autour de moi ne parlaient que d'elle et de sa beauté. On me la montra; en effet elle était charmante, mais j'étais frappée désagréablement de l'expression de contentement de soi-même qui se montrait sur son visage et je le dis. Ce jour-là tout ce qui auparavant était si gai, me parut ennuyeux. Le lendemain Lady S... organisa une partie de plaisir au château, je refusai d'y aller. Presque personne ne restait avec moi et tout se changeait à mes yeux. Tout et tous me semblaient sots et ennuyeux, je voulais pleurer, finir plus vite ma saison, retourner plus vite en Russie. Un sentiment m'entraînait en l'âme, mais je ne me l'avouais pas encore. Je m'excusai sous prétexte de faiblesse et cessai de paraître dans de grandes réunions. Je ne sortais que dans la matinée, rarement, seule, pour boire l'eau; ou, avec une de mes connaissances russes, L. M..., j'allais dans les environs. Pendant ce temps, mon mari était absent, il était allé pour quelques jours à Heidelberg en attendant la fin de ma saison pour

partir en Russie, et de temps en temps, il venait me rejoindre.

Un jour Lady S... entraîna toute la société à la chasse et avec mon amie L.-M..., après le diner, nous partîmes au château. Pendant qu'au pas nous allions en voiture sur la route qui serpentait à travers des marronniers séculaires, entre lesquels s'apercevaient au loin ces élégants et jolis environs de Bade, éclairés par les rayons du soleil couchant, nous nous mîmes à causer plus sérieusement que jamais. L.-M..., que je connaissais depuis longtemps, pour la première fois se présentait à moi comme une femme bonne, intelligente, avec qui l'on pouvait parler et qu'il était agréable d'avoir pour amie. Nous parlâmes de la famille, des enfants, du vide de la vie actuelle, et nous avions envie d'aller en Russie, à la campagne ; nous étions tristes et, en même temps, nous nous sentions bien. Encore sous l'influence de ce sentiment sérieux, nous entrâmes au château. L'intérieur était ombré et frais, le soleil jouait en haut sur les ruines ; on entendait des pas et des voix. De l'entrée, on voyait comme dans un cadre le tableau charmant de Bade, mais très froid pour nous, Russes. Nous nous assimes pour nous reposer et, en silence, nous regardâmes le soleil couchant. Les voix s'entendaient plus distinctement, et je crus distinguer mon nom. Je me mis à écouter et malgré moi je distinguais chaque mot. C'étaient des voix

connues ; c'étaient le marquis D... et un Français, son ami, que je connaissais aussi ; ils parlaient de moi et de Lady S... Le Français me comparait à elle et comparait la beauté de l'une et de l'autre. Il ne disait rien de blessant, mais le sang m'afflua au cœur quand j'entendis ses paroles. Il expliquait en détail ce qui était bien en moi et en Lady S... Moi, j'avais déjà un enfant et Lady S... n'avait que dix-neuf ans. J'avais une tresse plus grosse, mais la taille de Lady S... était plus gracieuse ; Lady S... était une grande dame, tandis que la vôtre, dit-il, comme ça, une de ces petites princesses russes qui commencent à se montrer souvent ici. Il conclut en disant que je ferais bien de ne pas essayer de lutter avec Lady S..., que j'étais finie à Bade.

— Je le plains si toutefois elle ne veut pas se consoler avec vous, — ajouta-t-il avec un rire gai et dur.

— Si elle part, je la suivrai, — prononça grossièrement la voix à l'accent italien.

— Heureux mortel ! il peut encore aimer, — se mit à dire le Français.

— Aimer ! — dit la voix, et elle se tut. — Je ne peux pas ne pas aimer ! Sans cela ce n'est pas vivre ! Faire un roman de la vie, il n'y a que cela de bon, et mon roman ne s'arrête jamais au milieu, et celui-ci, je le mènerai jusqu'au bout.

— BONNE CHANCE, MON AMI ! — dit le Français.

Que dirent-ils encore, nous ne l'entendîmes pas, car ils disparurent au tournant. Leurs pas se

firent entendre de l'autre côté. Ils descendirent l'escalier et après quelques minutes débouchèrent par la porte latérale, très étonnés en nous apercevant. Je rougis quand le marquis D... s'approcha de moi, et il me devint horrible de le voir, sortant du château, me tendre la main.

Je ne pouvais la lui refuser, et derrière L.-M..., qui marchait avec son ami, je m'approchai de la voiture. J'étais offensée de ce qu'avait dit de moi le Français, bien qu'au fond il n'eût fait que dire ce que je sentais moi-même. Mais les paroles du marquis m'étonnaient et me révoltaient par leur grossièreté. L'idée que j'avais entendu ses paroles et que, malgré cela, il n'avait pas peur de moi, me tourmentait ; j'étais honteuse de le sentir si près de moi et, sans le regarder, sans lui répondre, en tâchant, pour ne pas l'entendre, d'abriter mon oreille avec ma main, je marchais rapidement derrière L.-M... et le Français.

Le marquis parlait du beau paysage, du bonheur inattendu de sa rencontre avec moi, etc., mais je ne l'écoutais pas. Je pensais alors à mon mari, à mon fils, à la Russie ; j'avais honte, je regrettais, désirais quelque chose, et me hâtais vers la maison, dans ma chambre, à l'hôtel de Bade, pour réfléchir en liberté à tout ce qui venait de s'éveiller en mon âme.

Mais L.-M... marchait lentement jusqu'à la voiture, qui était encore loin ; mon cavalier, comme il me semblait, systématiquement, ralentissait le

pas en essayant de m'arrêter. « Pas possible ! » pensais-je ; et, résolument je pressais le pas. Mais il me retenait et même serrait mon bras. L.-M... disparut au tournant de la route et nous restâmes seuls. Je fus effrayée.

— Permettez, — dis-je froidement, et je voulais dégager mon bras, mais la dentelle de ma manche s'accrocha à son bouton. Il se pencha vers moi, se mit à la détacher, et ses doigts élégants touchèrent mon bras. Une sensation nouvelle, tantôt horrible, tantôt agréable, comme un frisson, parcourut mon dos. Je le regardai, voulant d'un regard froid exprimer tout le mépris qu'il m'inspirait ; mais mon regard ne disait pas cela : il exprimait l'effroi, l'émotion. Ses yeux brûlants, humides, près de mon visage, son regard passionné qui parcourait mon cou, ma poitrine, ses deux mains touchant mon bras au-dessus du poignet, ses lèvres ouvertes exprimaient le désir. Tout disait qu'il m'aimait, que j'étais tout pour lui ; ses lèvres se rapprochaient de moi, ses mains serraient plus fortement mon bras et me brûlaient. Le feu courait dans mes veines, mes yeux s'obscurcissaient, je tremblais et les paroles avec lesquelles je voulais l'arrêter se séchaient dans ma gorge. Tout à coup, je sentis un baiser sur ma joue et toute tremblante, frissonnante, je m'arrêtai et regardai. N'ayant la force ni de parler, ni de me mouvoir, pleine d'horreur, j'attendais et désirais quelque

chose. Tout cela ne dura qu'un instant, mais cet instant était terrible. Je le voyais tout en ce moment, je comprenais si bien son visage : ce front dur et bas, semblable au front de mon mari, qui se voyait en-dessous du chapeau de paille, ce joli nez droit aux narines dilatées, ses longues moustaches et sa barbiche pommadées, ses joues rasées, son cou bruni ; je le haïssais et le craignais tant ; il m'était étranger, mais, en ce moment, la passion et l'émotion de cet homme étranger que je haïssais se reflétaient tellement en moi, je voulais tellement m'abandonner aux baisers de cette bouche jolie et bestiale, aux enlacements de ces mains blanches, fines, veinées, ornées de bagues, j'étais tellement entraînée, si éperdue devant l'abîme qui tout à coup s'ouvrait devant moi et m'attirait, devant l'abîme des joies défendues !... « Je suis si malheureuse, pensais-je, que les malheurs s'accroissent donc sur ma tête ! »

Il m'enlâça d'un bras et se pencha vers mon visage. « Soit, soit ; qu'il y ait encore plus de honte et de fautes sur ma tête ! »

— JE VOUS AIME ! — murmura la voix qui ressemblait tant à celle de mon mari.

Mon mari et mon enfant s'évoquèrent comme des êtres chers depuis longtemps et avec qui tout était fini pour moi. Mais, tout à coup, la voix de L.-M... qui m'appelait s'entendit derrière le tournant. Je me ressaisis ; j'arrachai mon bras et,

sans le regarder, presque en courant, je rejoignis L.-M... Nous nous installâmes en voiture. C'est seulement alors que je le regardai. Il avait ôté son chapeau et, en souriant, demandait quelque chose. Il ne comprenait pas cette indescriptible honte que j'éprouvais pour lui en ce moment.

Ma vie me semblait si malheureuse, l'avenir si désespéré, le passé si noir ! L.-M... me disait quelque chose, mais je ne comprenais pas ses paroles. Il me semblait qu'elle me causait seulement par compassion, pour cacher le mépris que je lui inspirais. Dans chaque mot, dans chaque regard, je sentais ce mépris et cette feinte blessante. Le baiser, comme la honte, brûlait ma joue ; la pensée de mon mari et de mon enfant m'était insupportable.

Restée seule dans ma chambre j'espérais réfléchir à ma situation, j'étais effrayée d'être seule. Je n'achevai pas de boire le thé qu'on m'avait servi, et ne sachant moi-même pourquoi, avec une hâte fiévreuse, je me préparai à partir pour Heidelberg, chez mon mari, par le train du soir. Quand, avec la femme de chambre je m'assis dans le wagon vide, et quand le train s'ébranla, que l'air frais m'arriva par la portière, je commençai à me ressaisir, à me représenter plus clairement mon passé et mon avenir. Toute ma vie, après mon mariage, depuis le jour de notre arrivée à Saint-

Pétersbourg, tout à coup se présentait sous un nouveau jour et, comme un remords, troublait ma conscience.

Pour la première fois je me rappelais vivement les premiers temps à la campagne, nos plans ; pour la première fois cette question : « Quelles étaient ses joies pendant tout ce temps ? » me venait en tête, et je me sentais coupable envers lui. « Mais, pourquoi ne m'a-t-il pas arrêtée ? pourquoi a-t-il feint, pourquoi a-t-il évité des explications, pourquoi m'a-t-il blessée ? » me demandais-je. « Pourquoi n'a-t-il pas usé sur moi du pouvoir de son amour ? Est-ce qu'il ne m'aime pas ? » Mais malgré toute sa culpabilité, le baiser d'un homme étranger était là, sur ma joue, et je le sentais. Plus j'approchais d'Heidelberg, plus vivement je m'imaginai mon mari, et plus j'étais effrayée de notre future rencontre. « Je lui dirai tout, tout, je rachèterai tout par mes larmes de repentir et il me pardonnera » pensais-je. Mais je ne savais pas moi-même quel « tout » j'avais à lui dire, et je n'espérais point son pardon.

Mais dès que j'entrai dans la chambre de mon mari et aperçus son visage calme, bien qu'un peu surpris, je sentis que je n'avais rien à lui dire, rien à lui avouer, rien à me faire pardonner. La douleur inavouée, le repentir devaient rester en moi.

— Comment as-tu inventé cela ? — dit-il. — Moi qui voulais aller te retrouver demain.

Mais en regardant mon visage de plus près, il fut effrayé.

— Qu'as-tu ? qu'est-il arrivé ? — prononça-t-il.

— Rien, — répondis-je, retenant à peine mes larmes. — Je suis venue tout à fait. Partons en Russie, dès demain si tu le veux.

Il me regarda assez longtemps en silence et attentivement.

— Mais raconte-moi ce qui t'est arrivé ? — dit-il.

Malgré moi je rougis et baissai les yeux. Dans ses yeux brillait le sentiment de l'offense et de la colère. J'étais effrayée de penser ce qu'il pouvait s'imaginer et, avec une force de dissimulation que je ne me soupçonnais pas, je dis :

— Rien n'est arrivé. Tout simplement je commençais à m'ennuyer seule, et j'ai beaucoup pensé à notre vie et à toi. Je suis depuis si longtemps coupable envers toi. Pourquoi viens-tu avec moi, où il te déplaît ? Je suis depuis longtemps coupable envers toi, répétais-je ; et de nouveau des larmes emplissaient mes yeux. Allons à la campagne.

— Ah ! mon amie, fais-moi grâce des scènes sentimentales, — dit-il froidement. — Que tu veuilles aller à la campagne, c'est très bien, parce que nous avons peu d'argent, mais que tu le veuilles pour toujours, c'est un rêve ; je sais que tu ne le supporteras pas. Tiens, voilà du thé, bois,

ça vaudra mieux, — conclut-il en se levant pour appeler le garçon.

Je me représentais tout ce qu'il pouvait s'imaginer de moi et en voyant son regard incrédule et gêné fixé sur moi, j'étais offensée des terribles pensées que je lui attribuais, « Non, il ne veut pas, il ne peut pas me comprendre ! »

Je lui dis que j'allais voir l'enfant et le quittai. Je voulais être seule et pleurer, pleurer, pleurer...

IV

La maison vide de Nikolskoié, pas chauffée depuis longtemps, s'anima de nouveau, mais la vie vécue là ne revint pas. Ma belle-mère n'était plus et nous étions seuls en face l'un de l'autre. Mais, maintenant, la solitude non seulement ne nous était pas nécessaire, mais nous gênait.

L'hiver était pour moi d'autant pire que j'étais malade et ne me remis qu'après l'accouchement de mon second fils. Mes relations avec mon mari continuaient à être les mêmes : froides et amicales comme au temps de notre séjour dans la capitale. Mais, à la campagne, chaque planche, chaque mur, chaque siège me rappelait ce qu'il était pour moi et ce que j'avais perdu. Une offense impardonnée semblait être entre nous, on eût dit qu'il me punissait pour quelque chose et feignait de ne pas le remarquer lui-même. Il n'y avait pas de quoi demander pardon ou grâce : il me punis-

sait seulement en ce qu'il ne me donnait pas toute son âme comme autrefois. Mais il ne la donnait à personne et à rien, comme s'il n'en avait pas.

Parfois je me disais qu'il feignait seulement pour me tourmenter, mais qu'en lui vivait encore le sentiment ancien, et j'essayais de l'éveiller. Mais chaque fois il avait l'air d'éviter la franchise, comme s'il me soupçonnait de feindre et craignait, comme ridicule, chaque sentimentalité. Son regard et son ton semblaient dire : « Je sais tout, je sais tout. Il n'y a rien à me dire, mais je sais tout ce que tu veux dire. Je sais aussi que tu diras une chose et feras une autre. » Au commencement je m'effrayai de cette peur de la franchise, mais ensuite je m'habituai à cette pensée que ce n'était pas un manque de franchise, mais l'absence du besoin de franchise. Maintenant, la langue ne me tournait pas pour lui dire spontanément que je l'aimais, ou lui demander de prier avec moi ou de m'entendre jouer. Entre nous on sentait déjà certaines conditions de convenance. Nous vivions chacun à part, lui avec ses occupations qui maintenant m'étaient indifférentes, moi avec mon oisiveté qui ne le choquait et ne l'attristait pas comme auparavant. Les enfants étaient encore trop petits et ne pouvaient encore nous unir.

Mais le printemps arriva. Katia et Sonia vinrent à la campagne pour passer l'été; on réinstalla notre maison de Nikolskoïé et nous allâmes vivre

à Pokrovskoié. Elle était restée la même, notre maison de Pokrovskoié, avec sa terrasse, sa table pliante, le piano dans la salle claire et mon ancienne chambre aux rideaux blancs et mes rêves de jeune fille oubliés là-bas.

Dans cette chambre il y avait deux petits lits : mon ancien, où chaque soir je bénissais le gras-souillet Coco et l'autre, un petit où, du maillot, sortait le petit visage de Vania. Après les avoir bénis, souvent je m'arrêtais au milieu de la douce chambrette et, tout à coup, de tous les coins, des murs, des rideaux, se détachaient des visions anciennes, oubliées. De vieilles voix commençaient à chanter des chansons du temps de ma jeunesse. Et où sont ces visions ? Où ces chansons délicieuses et douces ? Tout ce que j'avais à peine osé espérer s'était réalisé. Les rêves vagues, confus étaient devenus réalité, et la réalité, une vie pénible, dure, sans joie. Et tout était resté semblable : de la fenêtre on voyait le même jardin, le même sentier, le même banc.

Voilà, là-bas, sur les ravins, arrivent de l'étang les mêmes chansons du rossignol, les mêmes lilas sont fleuris, la même lune est au-dessus de l'horizon. Et tout s'est changé en quelque chose de si affreux, de si horrible ! Tout ce qui pouvait être si cher, si intime, est si froid !

De même qu'autrefois, je m'asseyais avec Katia dans le salon, et toutes deux à mi-voix, parlions de

lui. Mais Katia a jauni, s'est ridée, ses yeux ne brillent plus de joie et d'espoir, mais expriment la triste compassion et le regret. Nous ne nous enthousiasmons plus de lui comme autrefois, nous le jugeons. Nous ne nous disons plus, étonnées : pourquoi et par quelles raisons nous sommes heureuses ; nous ne voulons pas, comme autrefois, raconter à tout le monde ce que nous pensons. Nous chuchotons comme des conspirateurs et pour la centième fois demandons pourquoi tout s'est-il changé si tristement. Et lui est toujours le même ; seulement, entre les sourcils, des rides plus profondes, sur les tempes plus de cheveux gris. Mais le regard profond, attentif m'est toujours voilé d'un nuage. Moi aussi, je suis toujours la même ; mais, il n'y a en moi ni amour, ni désir d'aimer. Il n'y a pas de besoin de travail, pas de satisfaction de soi-même. Et mes anciens élans religieux sont si loin et me semblent aussi impossibles que mon ancien amour pour lui et ma plénitude ancienne de vie. Je ne comprends pas maintenant ce qui me semblait jadis si clair et si juste : le bonheur de vivre pour un autre. Pourquoi pour un autre, quand pour moi-même, il n'y a pas de désir de vivre ?

Depuis Pétersbourg, j'avais abandonné tout à fait la musique ; mais maintenant le vieux piano, l'ancienne musique m'entraînaient de nouveau.

Un jour, me sentant mal à l'aise, je restai à la maison ; Katia et Sonia allèrent avec lui à Nikols-

koïé regarder la nouvelle bâtisse. La table à thé était couverte et, en les attendant, je suis allé en bas, devant le piano.

Je retrouvai la sonate « Una quasi fantasia » et commençai à la jouer. On ne voyait et n'entendait personne, les fenêtres étaient ouvertes sur le jardin et les sons connus, tristes et solennels éclataient dans la chambre. Je terminai la première partie, et, tout à fait inconsciemment, par une vieille habitude, je me retournai vers ce coin où parfois il s'asseyait et m'écoutait. Mais il n'y était pas. La chaise, depuis longtemps abandonnée, était dans son coin et, par la fenêtre, on apercevait le bouquet de lilas au clair soleil couchant et la fraîcheur du soir entrait par la fenêtre ouverte. Je m'appuyai sur le piano, je couvris mon visage à deux mains et demurai pensive. Pendant longtemps je restai assise ainsi, me rappelant avec douleur le vieux temps irretrouvable et pensant craintivement au présent. Plus rien ne me semblait à attendre ni à espérer. — « Ai-je déjà vécu ? » — pensai-je, et avec effroi, je dressai la tête, et, pour oublier et ne plus penser, je continuai de jouer le même andante. — « Mon Dieu, pardonne-moi, si je suis coupable, ou rends-moi tout ce qui était si beau dans mon âme, ou apprend-moi ce qu'il me faut faire, comment vivre maintenant ? »

Un bruit de roues s'entendit sur l'herbe et devant le perron puis sur la terrasse, résonnèrent les

pas mesurés, connus qui, ensuite, s'arrêtèrent. Mais déjà la sensation ancienne ne renaissait pas au bruit de ces pas. Quand j'eus achevé, les pas s'entendaient derrière moi et une main s'appuyait sur mon épaule.

— Comme tu es gentille d'avoir joué cette sonate, — dit-il.

Je me tus.

— Tu n'as pas pris de thé ?

Je hochai négativement la tête et ne le regardai pas pour ne point trahir mon émotion.

— Elles viendront tout à l'heure, le cheval s'est emballé ; elles sont descendues à la grand' route.

— Attendons-les, — dis-je, et je sortis sur la terrasse en espérant qu'il m'y suivrait. Mais il s'informa des enfants et se rendit près d'eux.

De nouveau, sa présence, sa voix simple, bonne, me disait que quelque chose était perdu par ma faute. Que puis-je désirer ? Il est bon, doux, bon mari, bon père, je ne sais moi-même ce qui me manque encore.

Je sortis sur le balcon et m'assis sous la tente de la terrasse, sur ce banc où j'étais assise le jour de notre explication. Le soleil était déjà couché ; il commençait à faire nuit, des nuages sombres de printemps étaient suspendus au-dessus de la maison et du jardin ; à travers les arbres on n'apercevait qu'un coin pur du ciel avec le soleil couchant et la petite étoile du soir tout à l'heure allu-

mée. Partout l'ombre d'un léger nuage, et tout attendait la petite pluie douce du printemps. Le vent se calmait, pas une seule feuille, une seule herbe ne se mouvait. L'odeur de lilas et de merisier emplissait le jardin et la terrasse, tellement qu'on eût dit que l'air était en fleurs. Tantôt il diminuait, tantôt augmentait si bien qu'on avait le désir de fermer les yeux, de ne rien voir, rien sentir, sauf cette odeur agréable. Les dahlias et les massifs de roses encore incolores s'élançaient immobiles sur leurs tiges noires, et paraissaient monter lentement sur leurs supports blancs, taillés. Les grenouilles, comme pour profiter du dernier moment avant la pluie, coassaient de toutes leurs forces au-dessous du ravin. Un bruit tenu, ininterrompu, venant de l'eau, dominait ce cri. Les rossignols s'interpellaient, et on entendait comment, anxieux, ils volaient d'une branche à l'autre. Ce printemps, un rossignol avait essayé de nouveau de s'installer dans le massif, sous la fenêtre, et quand je sortis, je l'entendis s'enfuir derrière l'allée ; de là, moduler encore une fois et se taire comme en une attente.

En vain je me tranquillisais, j'attendais et regrettais quelque chose.

Il descendit d'en haut et vint s'asseoir près de moi.

— Je crois qu'elles se mouilleront ? — dit-il.

— Oui, — répondis-je. Et tous deux, nous nous tûmes assez longtemps.

Le nuage, sans aucun vent, s'abaissait de plus en plus ; l'air devenait encore plus doux, plus parfumé, plus immobile ; et, tout à coup, une goutte tomba, bondit sur la toile de la terrasse, une autre s'écrasa sur le sable du sentier. Quelque chose bruissa sous les ronces et la pluie toujours croissante se mit à tomber à grosses gouttes.

Les rossignols et les grenouilles se turent tout à fait, seul le bruit fin de l'eau, bien qu'il parût plus éloigné à cause de la pluie, montait toujours dans l'air, et un oiseau, probablement en s'enfonçant dans les feuilles sèches, non loin de la terrasse, émettait régulièrement ses notes monotones.

Il se leva et voulut s'en aller.

— Où vas-tu ? — dis-je, le retenant... — Il fait si beau ici.

— Il faut leur envoyer des parapluies et des galoches.

— Non, ça passera tout de suite.

Il consentit et nous restâmes près de la rampe de la terrasse. J'appuyai ma main sur la planche mouillée, glissante, et avançai la tête. La pluie fraîche mouillait mes cheveux et mon cou. Les nuages s'éclaircissaient et les gouttes tombaient plus rarement sur nous. Le bruit régulier de la pluie faisait place à celui des gouttes rares qui tombaient des feuilles. De nouveau, en bas, les grenouilles se mirent à coasser, de nouveau, les rossignols s'animèrent et, du buisson, commencèrent

à s'interpeller, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Tout s'éclairait devant nous.

— C'est beau ! — prononça-t-il en s'asseyant sur la rampe et passant sa main sur mes cheveux mouillés.

Cette caresse simple agit sur moi comme un reproche ; je voulais pleurer.

— Et que faut-il encore à l'homme ? — dit-il. — Je suis maintenant si content, qu'il ne me faut rien, je suis tout à fait heureux !

« Ce n'est pas ainsi que tu me parlais du bonheur, autrefois, — pensai-je. — Si grand qu'il fût, tu disais que tu voulais encore et encore autre chose, et maintenant tu es tranquille et heureux, quand, dans mon âme il y a le repentir inexprimé et des larmes non versées. »

— Et moi aussi je me sens bien, — dis-je, — mais je suis triste précisément parce que tout est si beau devant moi. En moi tout est si vague, si vide, ... j'ai le désir de quelque chose, ... et ici tout est beau et tranquille. Est-ce que chez toi aussi, au plaisir de la jouissance de la nature ne se mêle pas quelque regret, le désir de quelque chose qui n'est plus ?

Il retira sa main de ma tête et se tut un moment.

— Oui, avant, ça m'est arrivé aussi, surtout le printemps, — dit-il comme en se souvenant. — Moi aussi j'ai passé des nuits à désirer et à

espérer de bonnes nuits!... Mais alors tout était l'avenir et maintenant tout est le passé; maintenant ce qu'il y a suffit et je me sens bien, — conclut-il avec une négligence si assurée que malgré toute la peine que j'avais à l'entendre, je crus qu'il disait vrai.

— Et tu ne désires rien, demandai-je ?

— Rien d'impossible — répondit-il en devinant ce que je pensais. — Voilà, tu te mouilles la tête, — ajouta-t-il en me caressant comme on caresse un enfant et passant encore une fois sa main dans mes cheveux. — Toi, tu envies les feuilles, les herbes parce que la pluie les mouille, tu voudrais être l'herbe, la feuille et la pluie. Et moi, je me réjouis en observant tout ce qui au monde est beau, jeune et heureux.

— Et tu ne regrettes rien du passé ? — demandai-je encore, en sentant un poids de plus en plus lourd sur le cœur.

Il devint pensif et de nouveau se tut. Je vis qu'il voulait répondre tout à fait franchement.

— Non, répondit-il.

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! — dis-je en me tournant vers lui et en le regardant dans les yeux. — Tu ne regrettes pas le passé ?

— Non ! répéta-t-il encore une fois. Je suis très reconnaissant du passé, mais ne le regrette pas.

— Mais ne voudrais-tu pas le retrouver ?

Il se détourna et se mit à regarder dans le jardin.

— Je ne le désire pas, de même que je ne désire pas qu'il me pousse des ailes. C'est impossible !

— Et tu ne veux pas revenir au passé. Tu ne reproches rien... ni à toi, ni à moi ?

— Jamais ! Tout est pour le mieux.

— Écoute, — dis-je en touchant sa main, pour qu'il se retournât vers moi. — Écoute, pourquoi ne m'as-tu jamais dit que tu voulais que je vécusse précisément comme tu l'entendais ; pourquoi m'as-tu donné une liberté dont je ne pouvais profiter ? pourquoi as-tu cessé de m'apprendre à vivre ? Si tu l'avais voulu, si tu m'avais guidée, rien, rien ne serait arrivé — dis-je d'une voix ou perçaient plutôt le dépit froid et le reproche que l'amour ancien.

— Qu'est-ce qui ne serait pas ? — dit-il en se tournant vers moi, étonné. — Il n'y a rien du tout. Tout est bien. Très bien, ajouta-t-il en souriant.

« Est-ce qu'il ne me comprend pas, où pis encore, ne veut-il pas me comprendre ? » pensai-je ; — et des larmes parurent dans mes yeux.

— Il n'y aurait pas ceci : qu'absolument innocente devant toi, je suis punie par ton indifférence, par ton mépris, — dis-je tout d'un coup. — Il n'y aurait pas que, sans aucune faute de ma part, tu m'aies ôté tout ce que j'avais de plus cher ?

— Qu'as-tu mon amie ? — dit-il comme s'il ne comprenait pas ce que je disais.

— Non, laisse-moi parler... tu m'as ôté ta confiance, ton amour même, ton respect, parce que je ne croirai pas que tu m'aimes maintenant après ce qui était auparavant. Non, il me faut d'un coup, dire tout ce qui me tourmente depuis longtemps. Suis-je coupable, je ne connaissais pas la vie, et tu m'as laissé chercher seule.. Suis-je coupable, si maintenant j'ai compris moi-même ce qui m'est nécessaire. Quand, il y a un an bientôt, je m'efforçai de retourner à toi, tu me repoussas comme si tu ne comprenais pas ce que je voulais, et toujours de telle façon qu'on ne peut te faire aucun reproche et que je suis coupable et malheureuse ! Oui, tu veux me jeter de nouveau dans cette vie qui aurait pu faire mon malheur et le tien.

— Mais par quoi t'ai-je montré cela ? demandait-il avec un effroi et un étonnement sincères.

— N'as-tu pas dit hier et ne répètes-tu pas sans cesse que je ne m'habituerai pas ici, qu'il faut, pour l'hiver, retourner à Pétersbourg qui m'est odieux ? Au lieu de me soutenir, tu évites toute franchise, toute parole tendre et sincère avec moi, et, après, quand je serai tout à fait perdue, tu me feras des reproches et te réjouiras de ma chute.

— Attends, attends — fit-il sévèrement, froidement. — Ce que tu dis, maintenant, n'est pas bien. Cela prouve seulement que tu es mal disposée à mon égard, que tu ne...

— Que je ne t'aime pas ! Dis ! Dis ! — Et des larmes coulèrent de mes yeux. Je m'assis sur le banc et cachai mon visage dans mon mouchoir.

« Voilà comme il m'a comprise », — pensai-je en tâchant de retenir les sanglots qui m'oppressaient.

« Fini, fini, notre ancien amour », disait une voix dans mon cœur. Il ne s'approchait pas de moi, ne me consolait pas ; il était offensé de ce que j'avais dit. Sa voix était calme et sèche.

— Je ne sais pas ce que tu me reproches, — commença-t-il. — Si c'est de ne pas t'aimer comme auparavant...

— Aimer ! — prononçai-je dans mon mouchoir ; et des larmes chaudes se mirent à couler plus abondantes.

— ... C'est la faute du temps et de nous-mêmes. Chaque saison a son amour... — Il se tut. — Veux-tu que je te dise toute la vérité ? Veux-tu la franchise ? De même que cette année, quand je t'ai connue, j'ai passé des nuits sans sommeil pensant à toi et à mon amour, — et mon amour grandissait, grandissait dans mon cœur, — de même à Pétersbourg, à l'étranger, j'ai passé d'horribles nuits sans dormir, j'ai brisé et détruit cet amour qui me faisait souffrir. Je ne l'ai pas détruit, j'ai détruit seulement ce qui me tourmentait ; je me suis tranquilisé, et j'aime encore, mais d'un autre amour...

— Oui, tu appelles cela de l'amour, mais c'est une souffrance — prononçai-je. — Pourquoi m'as-

tu permis de fréquenter le monde, si tu le jugeais si nuisible que tu aies cessé de m'aimer à cause de lui ?

— Ce n'est pas le monde, mon amie.

— Pourquoi n'as-tu pas employé ton pouvoir, ne m'as-tu pas ligottée, tuée ? Ce serait mieux que d'être privée de tout ce qui faisait mon bonheur. Je me sentirais bien, je n'aurais pas honte.

Je sanglotai de nouveau et cachai mon visage.

A ce moment, Katia et Sonia, gaies et mouillées, en causant et riant fort, entrèrent sur la terrasse. Mais, en nous apercevant, elles se turent et sortirent aussitôt.

Nous nous tûmes longtemps. Je versai toutes mes larmes et me sentis soulagée. Je le regardai. Il était assis, la tête appuyée sur la main et voulait dire quelque chose en réponse à mon regard ; mais il soupira lourdement et s'accouda de nouveau. Je m'approchai de lui, retirai sa main. Son regard pensif se tourna vers moi.

— Oui, se mit-il à dire, — continuant ses pensées, — oui, nous tous, et surtout vous, femmes, devons parcourir nous-mêmes toute la sottise de la vie pour retourner à la vie vraie ; on ne peut se fier à l'expérience des autres. Tu étais encore loin alors d'épuiser cette charmante et délicate frivolité que j'admirais en toi et je t'ai laissé vivre. J'ai senti que je n'avais pas le droit de te gêner, bien

que pour moi le temps fût passé depuis longtemps.

— Pourquoi me permettais-tu la frivolité si tu m'aimais ? — dis-je.

— Parce que même, si tu l'avais voulu, tu n'aurais pu me croire ; tu devais apprendre toi-même et tu as appris.

— Tu as raisonné, beaucoup raisonné, tu aimais peu.

Nous nous tûmes de nouveau.

— C'est cruel ce que tu viens de dire, mais c'est vrai, — prononça-t-il tout à coup en se levant et en commençant à marcher sur la terrasse. — Oui, c'est vrai. — Il s'arrêta en face de moi. — Ou je ne devais pas du tout me permettre de t'aimer, ou aimer plus simplement ; oui.

— Oublions tout, — dis-je timidement.

— Non, ce qui est passé est passé et ne se retrouvera jamais.

A ces paroles sa voix s'adoucit.

— Tout est retrouvé déjà ! — dis-je en posant une main sur son épaule.

Il retira ma main et la serra.

— Non, je n'ai pas dit vrai, en disant que je ne regrette pas le passé ; non, je le regrette, je pleure cet amour qui n'est plus et ne peut plus être. A qui la faute ? Je ne sais. L'amour reste, mais différent. Sa place reste, mais lui a presque disparu. Il n'y a déjà plus en lui la force et la suavité, seul est resté le souvenir reconnaissant, mais...

— Ne parle pas ainsi, — l'interrompis-je — que tout soit comme avant... Cela peut être. Oui? — demandai-je en le regardant dans les yeux.

Mais ses yeux étaient clairs, calmes, son regard sans profondeur.

Pendant que je parlais, je sentais l'impossibilité de ce que je désirais et demandais. Il sourit d'un sourire calme, heureux, qui me sembla sénile.

— Comme tu es encore jeune et moi si vieux ! dit-il. En moi, il n'y a déjà plus ce que tu cherches. Pourquoi se tromper? — ajouta-t-il avec le même sourire.

En silence, j'étais près de lui et mon âme devenait plus tranquille.

— N'essayons pas de répéter la vie, — conclut-il. — Ne nous mentons pas. Qu'il n'y ait plus les troubles anciens, les émotions, et Dieu soit loué ! Il ne nous faut rien chercher et nous émouvoir. Nous avons déjà trouvé et notre sort fut assez heureux. Maintenant nous devons déjà nous écarter et laisser la place, voilà à qui, — il montrait la nourrice qui s'avavançait avec Vanja sur les bras et s'arrêtait à l'entrée de la terrasse. — C'est ça, ma chère amie — conclut-il en inclinant ma tête vers lui et la baisant.

Ce n'était pas un amant mais un vieil ami qui m'embrassait.

Et du jardin, la fraîcheur parfumée du soir arrivait de plus en plus pénétrante et douce ; les sons

et le silence devenaient de plus en plus solennels ; au ciel les étoiles s'allumaient de plus en plus souvent. Je le regardai et soudain mon âme devint légère comme si l'on en eût enlevé un nerf malade et douloureux. Tout à coup je compris clairement que les sentiments d'autrefois étaient passés pour toujours, comme le temps lui-même, et qu'il était non seulement impossible d'y retourner, mais que ce serait pénible et gênant. Ce temps qui me semblait si heureux, était-il si beau ? Y a-t-il si longtemps, si longtemps ?

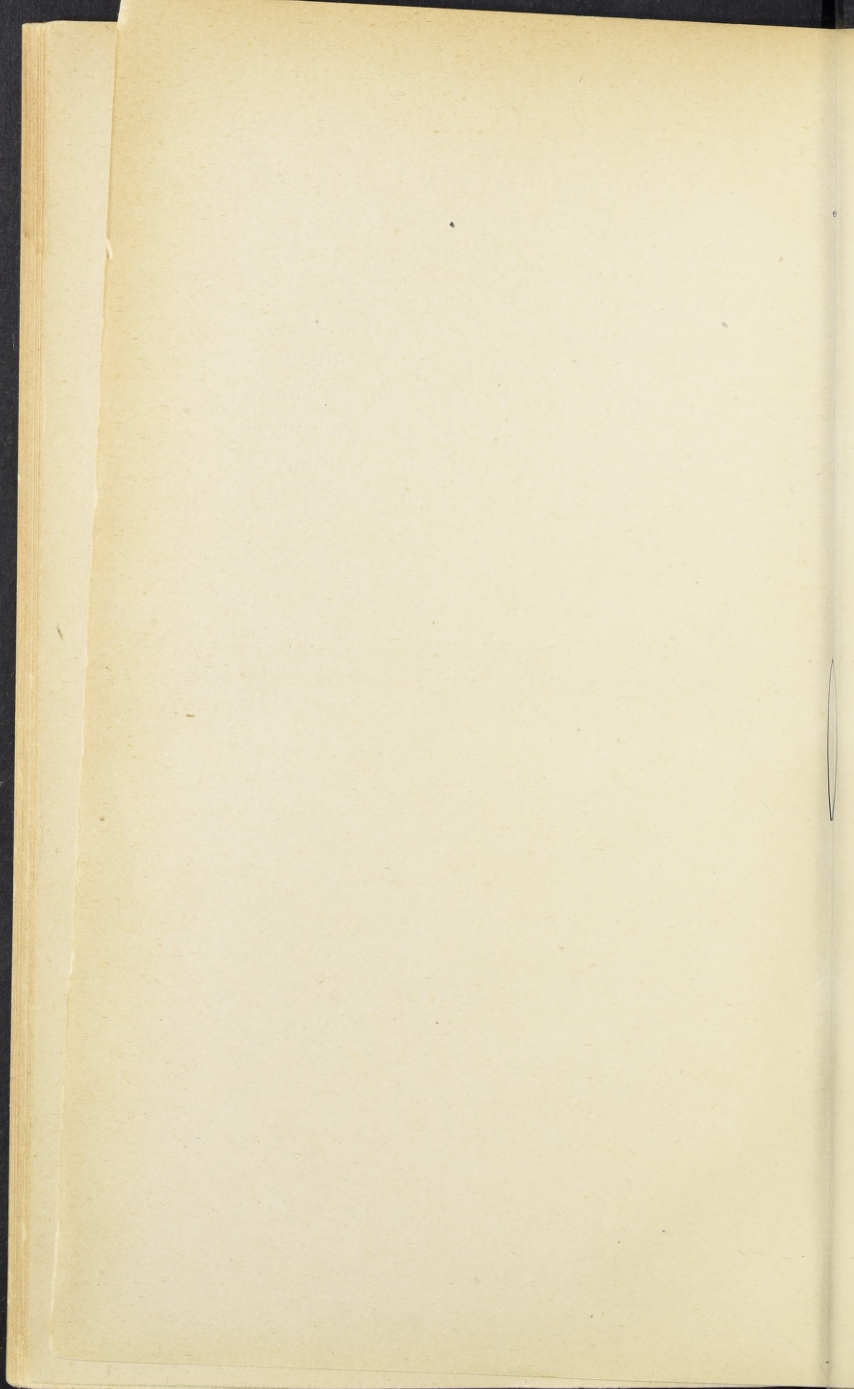
— Cependant il est temps de prendre le thé, — dit-il ; et ensemble nous allâmes dans la salle à manger. Dans la porte nous rencontrâmes de nouveau la nourrice avec Vania. Je pris l'enfant dans mes bras, couvris ses petites jambes nues, rouges, le serrai contre moi et, l'effleurant à peine de mes lèvres, je l'embrassai.

Lui, tout endormi, remuait ses petits doigts écartés, ouvrait ses petits yeux vagues comme pour chercher ou se rappeler quelque chose. Tout à coup ses petits yeux s'arrêtèrent sur moi, l'étincelle de la pensée brilla en eux, les petites lèvres ouvertes se plissèrent en un sourire. « Le mien, le mien ! » pensai-je. Avec un heureux tremblement de tous les membres, le serrant contre ma poitrine et me retenant à grand peine pour ne pas lui faire mal, je commençai à baiser ses petites jambes froides, son petit ventre, ses mains, sa

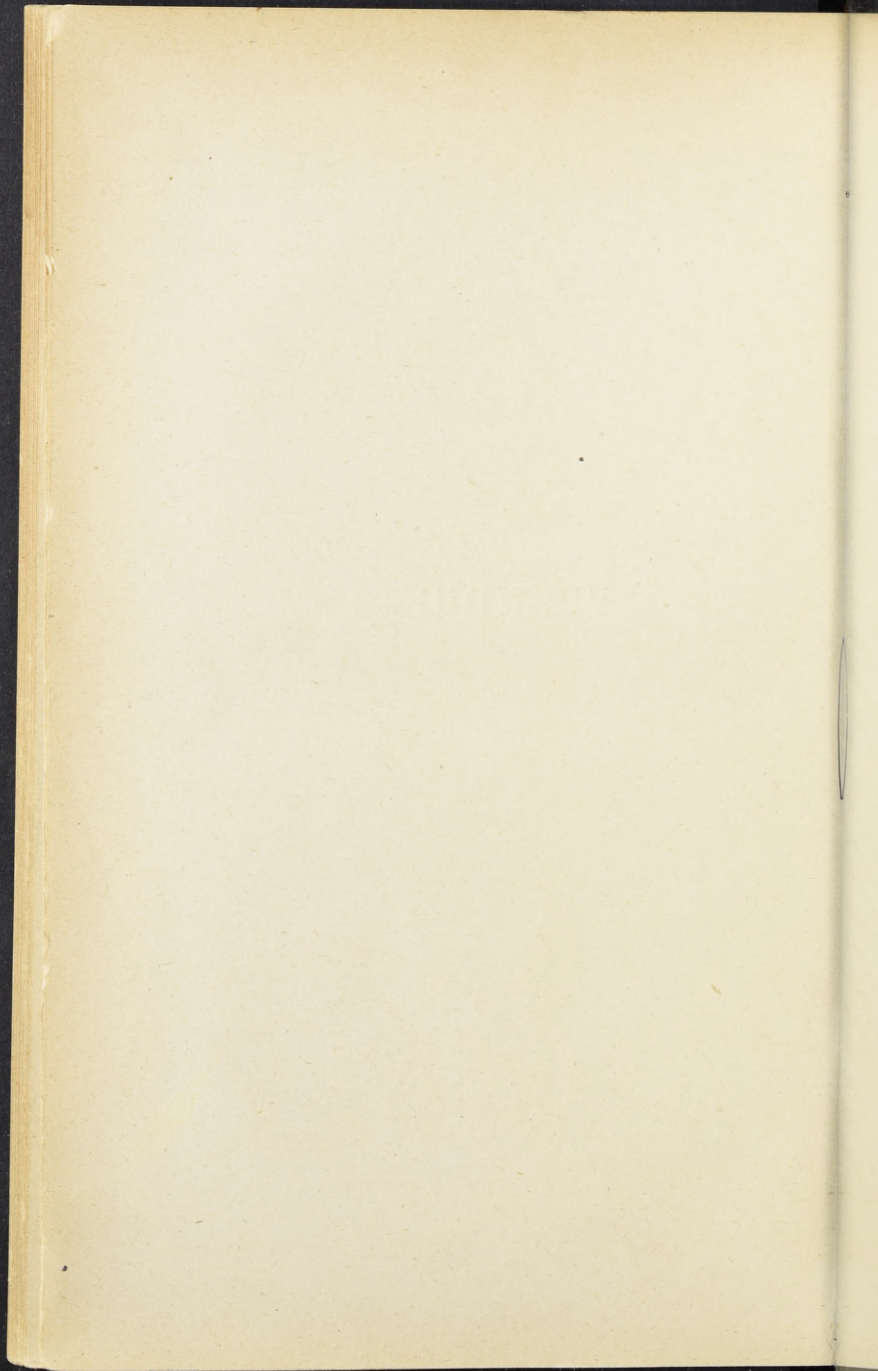
petite tête à peine couverte de cheveux. Mon mari s'approcha de moi. Je couvris rapidement le visage de l'enfant et de nouveau le découvris.

— Ivan Sergueitch ! prononça mon mari en touchant l'enfant sous le menton. Mais rapidement, je couvris de nouveau Ivan Sergueitch. Personne, excepté moi, ne devait le regarder longtemps. Je regardai mon mari. Ses yeux riaient aux miens et, pour la première fois depuis longtemps, je le regardai sans gêne et avec joie.

De ce jour se terminait le roman avec mon mari. Le sentiment ancien devint un souvenir cher, irrécupérable, et un sentiment nouveau, l'amour pour les enfants et leur père, marqua le commencement d'une nouvelle vie heureuse, mais tout autrement, et qui n'est pas encore achevée...



APPENDICE



APPENDICE

Les récits et nouvelles insérés dans ce volume sont de cette période où le public et surtout la critique semblaient se refroidir envers Tolstoï ; après le bruyant accueil que lui avaient valu ses récits militaires, on cessait presque de parler de lui. Les biographes de Tolstoï expliquent ainsi ce fait : par son caractère et son scepticisme envers le mouvement intellectuel russe qui prit naissance à la fin de l'année 1850, Tolstoï s'éloignait du cercle avancé des savants et des lettrés, et c'est pourquoi ses œuvres souffrirent du silence.

Ce silence de la critique était si évident qu'un des critiques les plus remarquables de ce temps, Apolon Grigoriev, attira enfin l'attention sur les œuvres de Tolstoï, et écrivit un article consacré à ses écrits de cette période, article qu'il intitula : *Les événements de la littérature contemporaine né-*

gligés par notre critique. Cet article parut dans la revue *Le Temps* (*Vremia*) 1862, n° 9. Le directeur de cette revue était Dostoïevsky.

Tolstoï, pendant cette période, se renfermait en effet dans la vie personnelle et ces quelques nouvelles peuvent être regardées comme « le silence avant la tempête » que produisit dans tout le monde le roman qui les suivit : *Guerre et Paix*. Néanmoins, le lecteur appréciera dans ces nouvelles le grand art, la présence en tout de cette grande pensée d'humanité, qui caractérisent toute l'œuvre de Tolstoï.

I

1) ALBERT

Le sujet de ce récit est donné par un fait arrivé personnellement à l'auteur.

Le héros, Albert, n'est autre que le musicien Rudolph que Tolstoï emmena de Pétersbourg à Iasnaïa-Poliana pour l'arracher à sa triste situation. (LEWENFELD. *Biographie de Tolstoï*.)

Un petit détail qui intéressera le lecteur français : ce récit fut écrit à Dijon pendant un court voyage que fit Tolstoï à l'étranger à l'automne de 1857.

2) LE BONHEUR CONJUGAL

Dans ce roman, Tolstoï, en se basant sur un motif personnel qui l'avait ému, résout le problème artistique purement par voie d'à priori. Et il expose non ce qui était, mais ce qui peut être.

Dans ce temps, il ressentait un sentiment très vif pour Sophie Andréievna Bers, fille d'un médecin de Moscou. Tolstoï avait déjà plus de trente ans et Sophie Andréievna n'en avait que dix-sept. Il jugeait cette différence très grande, et si même son amour était partagé, le mariage ne pouvait être heureux, et tôt ou tard, la jeune femme en aimerait un autre, un homme jeune, n'ayant pas encore « vécu. »

C'est ce qui arrive dans le *Bonheur conjugal* que l'auteur nomme ainsi par ironie. En réalité, le roman personnel de Tolstoï se passa tout autrement. Pendant trois ans il garda dans son cœur sa passion pour Sophie Andréievna qu'il épousa à l'automne de 1862, et sa vie s'écoula dans la plénitude du plus grand bonheur conjugal possible. (VENGEROV. *Encyclopédie de Brockhaus et Effron.*)

3)

Les trois autres récits : *La tourmente de neige*, *le Journal d'un Marqueur*, *Lucerne* ont aussi un

caractère nettement autobiographique, surtout le dernier récit, qu'on peut considérer comme des notes de voyage en Europe occidentale.

II

1) *Albert* a été traduit en français par MM. Tseytline et Jaubert en 1889; ce récit a paru chez l'éditeur Savine dans le volume *Les Décembristes*, où il accompagne le récit de Tolstoï *Les Décembristes*.

2) *Le Bonheur conjugal* a trois traductions françaises.

a) Celle du comte d'Hauterive sous le titre *Katia* et sous-titre *Le bonheur de la famille*. Cette traduction parut en 1899 chez Perrin. Signalons un changement volontaire de nom apporté par le traducteur : l'héroïne du roman de Tolstoï se nomme Macha ; à ce nom, le traducteur substitue celui de *Katia* ; *Katia* c'est le nom de la gouvernante de l'héroïne.

b) *Le Bonheur conjugal*, traduit par M. Michel Delines, a paru chez Flammarion, dans la collection à 0 fr. 60 des auteurs célèbres, sous le titre : *Le Roman du Mariage*.

c) Dans les *Pages choisies des auteurs contemporains* (TOLSTOÏ, édition A. Colin), nous trouvons des extraits de ce roman sous le titre : *Mon mari et moi*.

3) *La tourmente de neige* a paru en français (traduction de E. Halpérine), sous le titre : *Une tourmente de neige*, et se trouve dans le volume appelé par le traducteur *Polikouchka*, édition Perrin et Cie 1880.

4) *Le Journal d'un Marqueur* a paru en français dans le volume traduit par M. E. Halpérine sous le titre : *Le Prince Nekhludov* ; dans ce roman (ou plutôt ce roman fantaisiste du traducteur), *Le Journal d'un Marqueur* représente la troisième partie, « *La Fin*, » avec le sous-titre : *Notes d'un marqueur de billard*.

Dans les *Pages choisies* précédemment citées on trouve quelques extraits de cette nouvelle sous le titre : *Le Récit d'un Marqueur*.

5) *Lucerne*, dans la traduction française de M. Halpérine, forme la seconde partie du roman improvisé : *Le Prince Nekhludov* et porte comme titre : « *A l'Étranger*. » (Extrait des Notes du prince Nekhludov. »)

P. BIRUKOV.

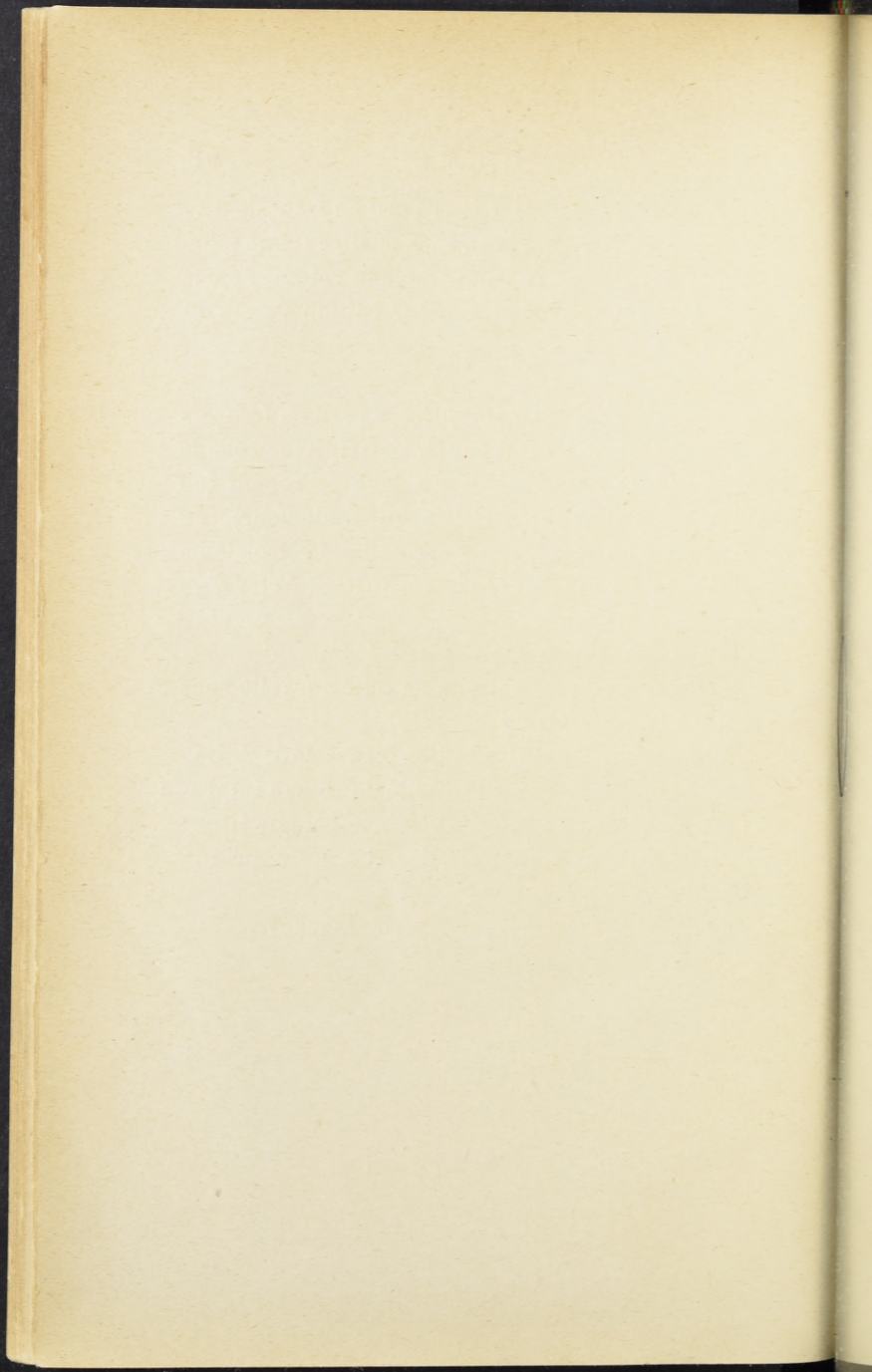
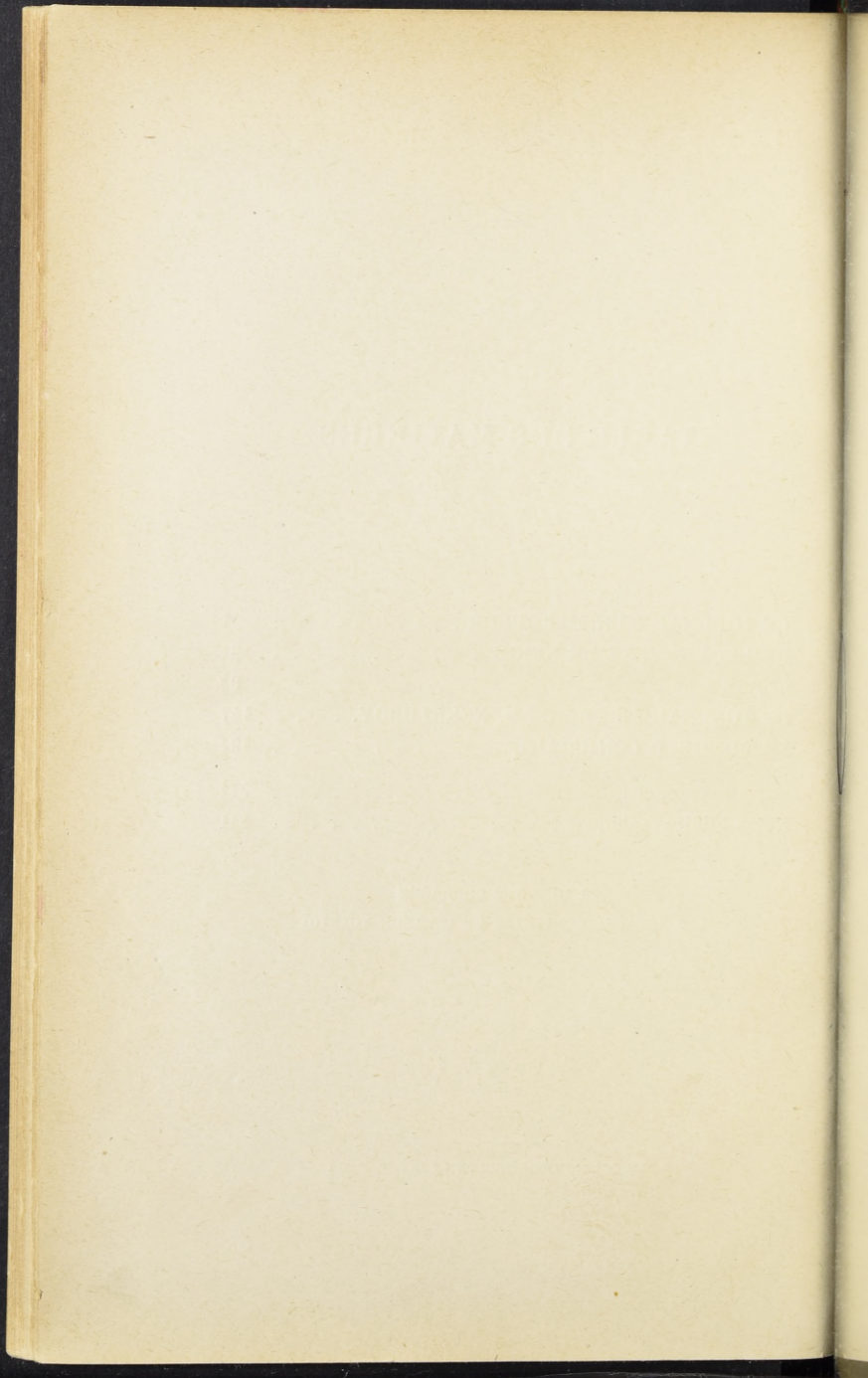
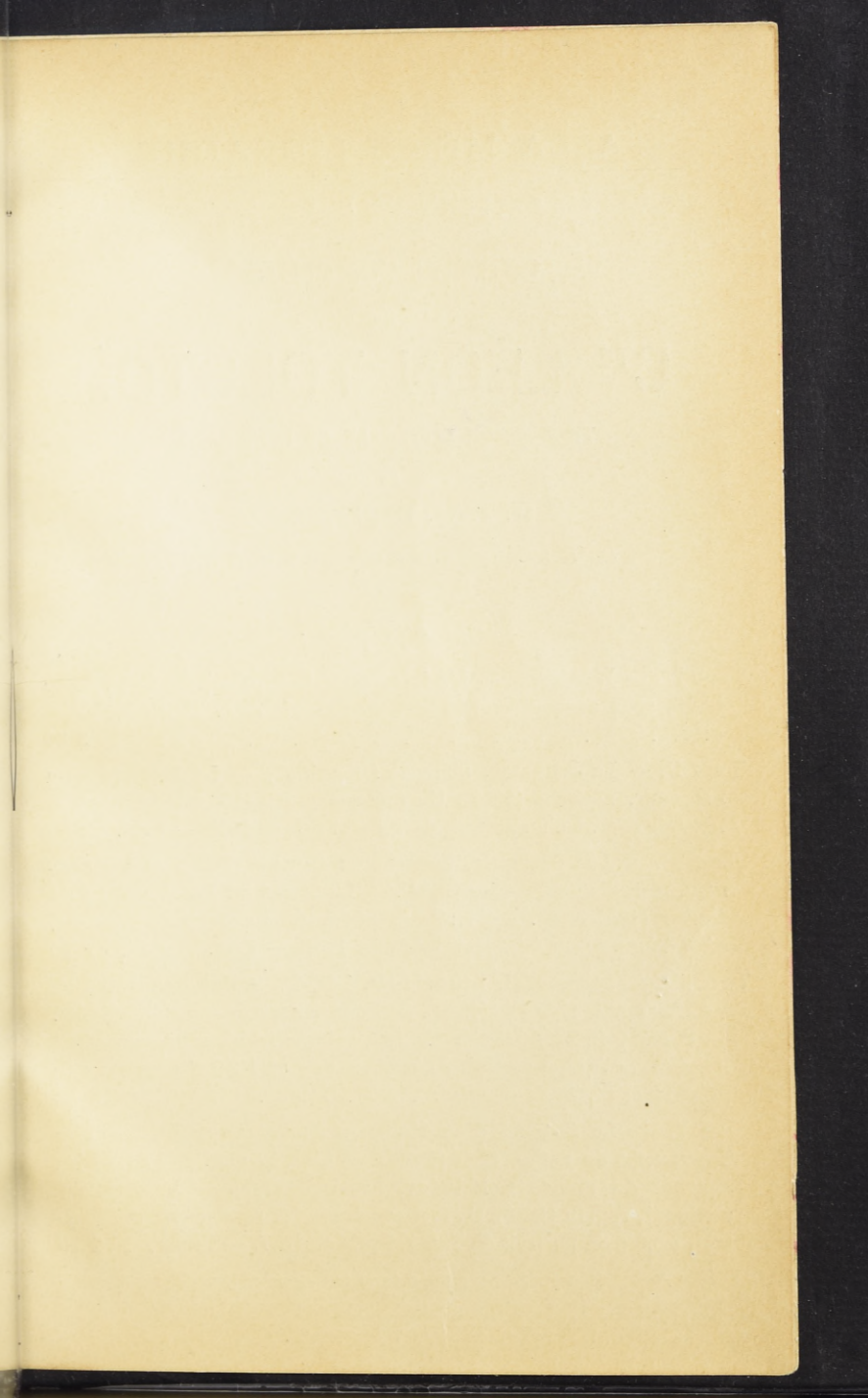


TABLE DES MATIÈRES

LE JOURNAL D'UN MARQUEUR	1
UNE TOURMENTE DE NEIGE	31
ALBERT	93
DU JOURNAL DU PRINCE D. NEKHLUDOV.	147
LE BONHEUR CONJUGAL	191
APPENDICE	341
Notes bibliographiques	341

FIN DU TOME CINQUIÈME
DES OEUVRES COMPLÈTES DU C¹^o LÉON TOLSTOÏ





A LA MÊME LIBRAIRIE

Ouvrage en cours de publication :

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

C^{TE} LÉON TOLSTOÏ

TRADUCTION LITTÉRALE ET INTÉGRALE

DE

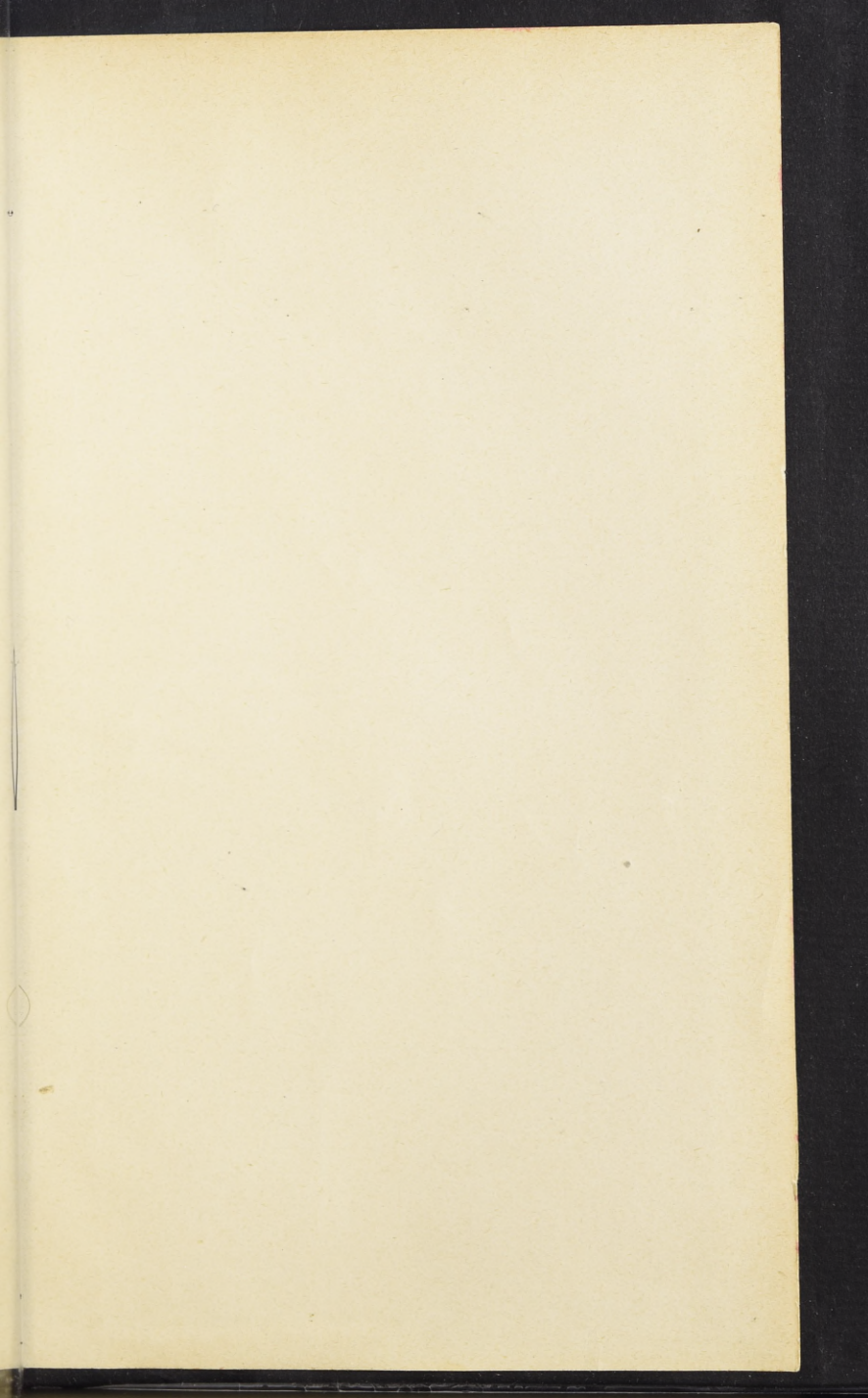
M. J.-W. BIENSTOCK

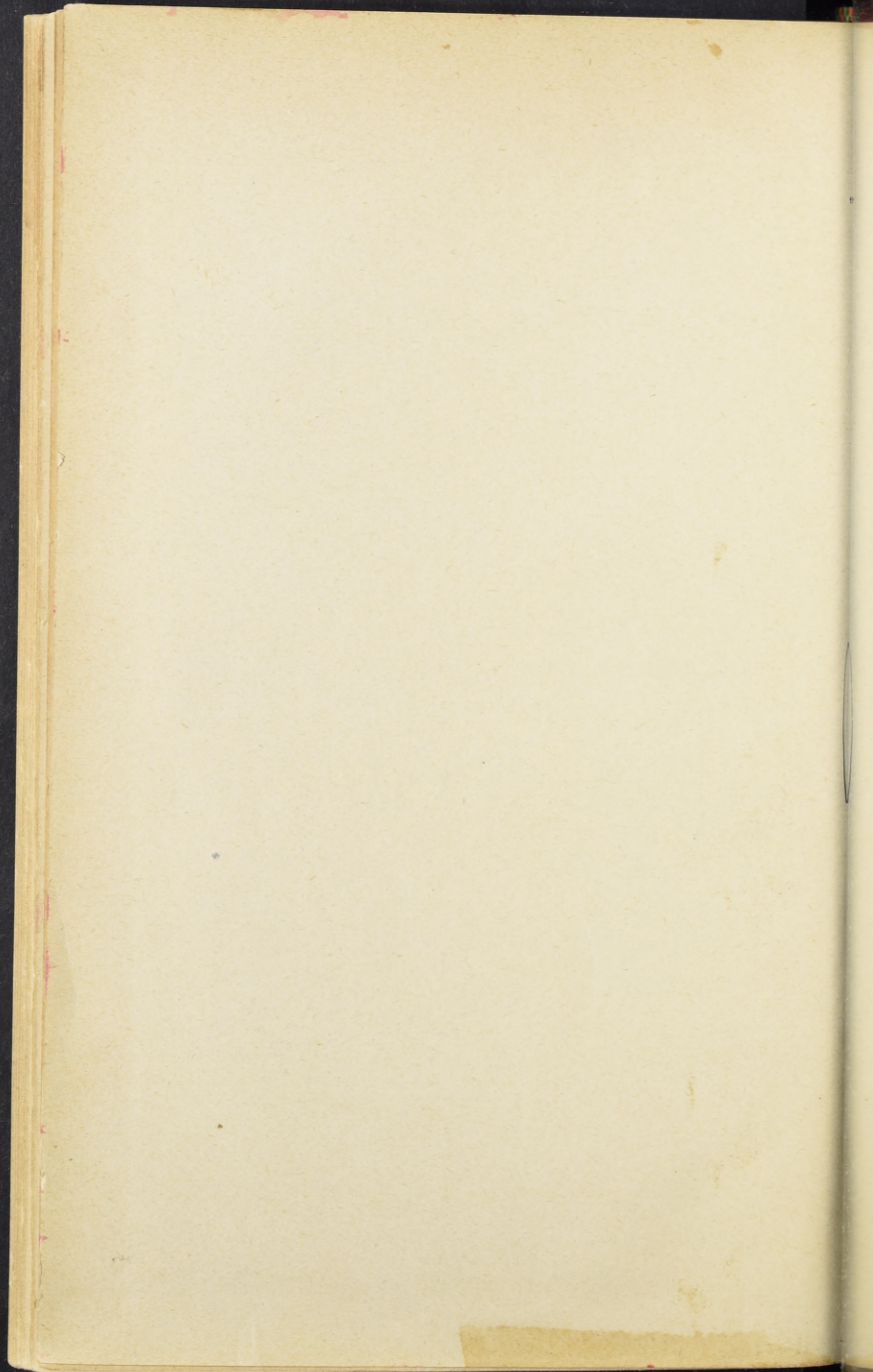
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX DE TOLSTOÏ

Ont déjà paru :

- TOME I^{er}. — **L'Enfance**. — **L'Adolescence** (Nouvelles). Un fort volume in-16, sous couverture illustrée, et orné de deux illustrations. — Prix. 2 50
- TOME II. — **La Jeunesse**, nouvelle (1855-1857). — **La Matinée d'un Seigneur**, nouvelle (1852). Un fort volume in-16, sous couverture illustrée et orné d'un portrait de Tolstoï pris en 1848. — Prix. 2 50
- TOME III. — **Les Cosaques**, nouvelle du Caucase (1852). — **L'Incur-sion**, récit d'un volontaire (1852). — **La Coupe en Forêt**, récit d'un Junker (1854-1855). Un fort vol. in-16, sous couverture illustrée, orné d'un portrait de Tolstoï pris en 1851. — Prix. 2 50
- TOME IV. — **Sébastopol**, nouvelle (1854-1856). — **Une Rencontre au Détachement**, nouvelle (1856). — **Deux Hussards**, nouvelle (1856). — **Préface inédite** (1889). Un fort volume in-16, sous couverture illustrée, orné d'un portrait de Tolstoï pris en 1855 et d'un plan de Sébastopol en 1855. — Prix. 2 50
- TOME V. — **Le Journal d'un Marqueur**, nouvelle (1856). — **Une Tourmente de neige**, récit (1856). — **Albert**, récit (1857). — **Du Journal du Prince Nekhludov**, Lucerne (1857). — **Le Bonheur conjugal**, roman (1859). Un fort volume in-16, sous couverture illustrée, orné d'un portrait de Tolstoï pris en 1857. — Prix. . . 2 50

Il paraît une œuvre tous les deux mois.





Zs 1

TOULSTOÏ

ŒUVRES

5

DIVERS

Zs

1

BIBLIOTHÈQUE
PUBLIQUE

